Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X ✓		28X		32X

La Societe de Marie en Amerique

M339

R

NOTICE HISTORIQUE

Sur les Maisons de la Société de Marie en Amérique

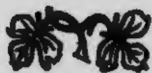
45154

A. M. D. G. & D. G. H.

NOTICE HISTORIQUE

Sur les Maisons de la Société de Marie

EN AMÉRIQUE



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE
256, rue Saint-Paul.

1907

NIHIL OBSTAT.

J.-M. PORTAL, S. M.,
Provincialis.

Bostoniæ, die 1ª Novembris 1907.

PRÉFACE

Le volume que voici n'a aucune visée littéraire: il ne renferme que de l'histoire et de la statistique. C'est une revue des diverses maisons de la vaste Province d'Amérique, depuis leur commencement jusqu'à l'heure présente. Ce compte-rendu, destiné à faire pendant à ceux du même genre qui ont été publiés sur les œuvres Maristes en Europe et en Océanie, était devenu une nécessité. C'était un service à rendre non seulement aux Confrères d'Amérique que ces pages mettront en contact plus intime avec leur Province et leurs maisons respectives, mais encore, et surtout, à nos Confrères d'Europe, dont plusieurs n'ont peut-être qu'une idée confuse et imparfaite de ce pays et de l'œuvre que la Société de Marie a entrepris d'y mener à bonne fin.

Ces notices, les unes très courtes, les autres plus longues, ne sont pas dues à la plume d'un seul: elles ont été rédigées sur place dans chacune des maisons dont elles retracent la fondation et l'histoire. Elles seront une révélation pour beaucoup, et, nous l'espérons, pour quelques-uns, une inspiration.

On y verra contre quelles difficultés nos Pères ont eu à lutter; et, à qui sait lire entre les lignes, ces récits feront peut-être entrevoir un peu de l'esprit de dévouement et de sacrifice qui leur a permis de triompher des obstacles provenant, les uns, du manque de ressources et d'un entourage plus ou moins hostile, les autres, d'un isolement forcé dû aux espaces immenses qui entravaient les communications. On emportera de cette lecture l'impression que la Province d'Amérique compte ses vétérans et ses héros tout

comme les autres, et que les Confrères dispersés sur ce vaste continent ne se sont pas écartés de l'exemple de leurs aînés.

Puissent ces pages aider à resserrer les liens de fraternité entre les membres de toute la Famille Mariste; qu'elles soient un motif de confiance et d'espoir pour ceux qui sont sous le coup de la persécution ; et surtout puissent-elles, à quelques-uns de nos jeunes Confrères d'Europe qui cherchent des yeux un champ d'action plus libre et plus fécond, inspirer la pensée de franchir l'Océan et de venir nous apporter le concours de leurs talents et de leur zèle. Ils trouveront l'Etoile de la Société de Marie levée déjà bien haut dans le ciel du Nouveau-Monde, et ils se convaincront bien vite, qu'ici comme ailleurs, on sent l'influence de sa clarté sereine et de sa douce chaleur.



Extrait d'une lettre du T. R. P. J.-Cl. Raffin, Supérieur Général de la Société de Marie, au rédacteur de la Notice historique.

LYON, LE 28 NOVEMBRE 1907.

Bien cher Père,

. . . Je ne doute pas que la Notice historique sur nos Etablissements aux Etats-Unis et au Mexique n'excite, chez tous ceux qui la liront, des sentiments de contentement, de gratitude et de confiance, et ne dissipe ce qu'il peut rester de préventions, chez quelques-uns, à l'endroit de ce que l'on nomme, sans le bien préciser, l'esprit américain.

La simple lecture de cette intéressante Notice leur montrera le bien considérable déjà opéré par les Nôtres dans cet immense pays, où l'Église et ses Œuvres jouissent d'une pleine liberté, et leur fera entrevoir l'extension que pourrait y prendre notre Société et le ministère fructueux qu'elle y exercerait, s'il lui était donné d'y envoyer des ouvriers plus nombreux.

Ce serait pour le Cœur de notre Céleste Mère une compensation, si la persécution qui sévit en France provoquait chez ses Fils de prédilection le désir efficace d'aller généreusement prêter le concours de leur ministère à nos Confrères de la Province des Etats-Unis trop insuffisants en nombre pour soutenir et surtout développer leurs Œuvres. . . .

J.-Cl. RAFFIN, S. M.

comme les a
tinent ne se
Puissent
entre les me
motif de con
la persécutio
jeunes Confr
d'action plus
l'Océan et de
de leur zèle.
déjà bien ha
cront bien vi
clarté sereine

PAROISSE SAINT-MICHEL, Louisiane

Dès 1847, Mgr Mathias Loras, depuis dix ans évêque de Dubuque (Iowa), demandait au T. R. P. Fondateur, des Maristes pour son diocèse: il avait connu nos premiers Pères, lorsqu'il était supérieur du Séminaire de Meximieux (Ain). Vu le petit nombre des sujets, le Vénéré Père Colin ne put faire droit à cette requête.

En 1862, Mgr J. M. Odin, Lazariste, premier évêque du Texas, et transféré depuis un an au siège archiépiscopal de la Nouvelle-Orléans, fit au T. R. P. Favre une demande analogue, et il insista si bien qu'il eut gain de cause. Il offrait à la Société de Marie la paroisse St-Michel, à 50 milles en amont de la Nouvelle-Orléans, sur la rive gauche du Mississipi, et faisait espérer la direction du Collège Jefferson, situé à peu de distance de l'église, et possédé alors par une société civile.

Deux Pères furent désignés pour cette mission: les PP. Bellanger et Gautherin; ce dernier, employé depuis plusieurs années à l'église Sainte-Anne, à Londres, parlait bien l'anglais. Ils s'embarquèrent au Hâvre, le 2 février 1863, sur le voilier la "Sainte-Geneviève," qui transportait à la Nouvelle-Orléans 60 Séminaristes recrutés en France par Mgr Odin et par Mgr Dubuis, évêque de Galveston, pour leurs diocèses respectifs. Mgr Dubuis, qui conduisait en personne cette pieuse troupe, sut communiquer à tous ses compagnons l'ardent enthousiasme qui l'animait. Pour occuper les loisirs de cette longue traversée, il se fit, avec nos deux Pères, professeur de Théologie pour tous ces jeunes gens. Après deux mois, la "Ste-Geneviève" arriva à destination: c'était le 4 avril, au milieu de la Semaine Sainte.

Les difficultés inséparables de toute fondation ne manquèrent pas à nos Confrères. Le prêtre qui occupait la cure de St-Michel suscitait mille obstacles pour empêcher nos deux Pères de se rendre au poste qui leur avait été confié. Enfin, après deux mois de négociations, l'archevêque put envoyer les Pères à St-Michel, où ils commencèrent leur ministère pour la fête de la Pentecôte, 1863.

Les Espagnols, qui avaient possédé l'immense province de Louisiane pendant près de 30 ans, avaient donné le nom de "paroisses" aux divisions administratives de leurs gouvernements, et ce nom fut conservé lorsque la Louisiane devint Territoire Américain. Notre paroisse ecclésiastique St-Michel comprend environ la moitié de la paroisse civile de St-Jacques, et suit pendant 24 milles (38 kilomètres) la rive gauche du Mississipi. Un chemin court de chaque côté du fleuve, et le long de ce chemin sont disposées les maisons d'habitation. Les propriétés commencent à la route, et s'enfoncent à travers la savane, jusqu'aux bois de cyprès, sans limites visibles.

La première église avait été bâtie en 1809, selon le système légal alors en vigueur dans la contrée. Les catholiques se réunissaient en assemblée paroissiale, nommaient des délégués (marguilliers) pour acheter le terrain, construire l'église, l'administrer au nom des fidèles, et demander à l'évêque un prêtre qu'ils se chargeaient de rétribuer. Ce système avait des inconvénients nombreux et graves, entre autres celui de soumettre trop souvent le curé aux mesquines vexations des marguilliers. Aussi, en 1830, un prêtre belge, M. La Croix, à bout de patience, voulut mettre fin à cet état de choses. A l'aide de souscriptions faites sur les lieux et d'aumônes recueillies dans son pays natal,—comme en fait foi la cloche avec son exergue: CATHOLICI BELGII FRATRIBUS AMERICAE, — il construisit une bonne église en briques, près du couvent des Dames du Sacré-Cœur.

St-Michel avait donc deux églises, car les marguilliers tinrent à conserver la leur, bien qu'elle ne servît plus que de temps en temps, comme salle d'école. Cet édifice, appelé l'église de Can-

trelle, du nom du premier président des marguilliers, ne disparut qu'en 1880. Louée en dernier lieu à un forgeron, elle fut entièrement détruite par un incendie.

L'importance de la paroisse St-Michel, dotée d'un couvent du Sacré-Cœur, et d'un collège situé à un mille en aval de l'église, tenta les PP. Jésuites, qui vinrent s'y établir en 1840, et y restèrent une quinzaine d'années. Sous leur administration, la population continuant de s'accroître, il fallut construire deux chapelles, Sainte-Marie et Saint-Joseph, situées à 9 milles de l'église-mère, l'une en amont et l'autre en aval du fleuve. On y disait la Messe un jour par semaine, alternativement.

Les Jésuites espéraient faire du Collège Jefferson, éminemment laïque, pour ne pas dire voltairien, un établissement religieux. Mais, n'ayant pu réussir à se faire attribuer la direction du collège, ils abandonnèrent St-Michel vers 1855, et allèrent essayer de fonder un collège à Bâton-Rouge, la capitale de l'Etat de Louisiane. Deux prêtres séculiers, MM. Tholomier et Vignonet leur succédèrent jusqu'à l'arrivée des Pères Maristes.

Tel était le berceau offert, aux Etats-Unis, à la Société de Marie, en 1863. Le travail des PP. Bellanger et Gautherin, et surtout le Carême de 1864, prêché en forme de Mission, firent bientôt de St-Michel une des bonnes paroisses de la Louisiane.

Au 1er juin 1864, arrivaient à St-Michel les PP. Chavaz et Renaudier, avec deux Frères coadjuteurs. Le Père Renaudier fut employé au Collège.

L'année précédente, à l'arrivée des PP. Bellanger et Gautherin, Mgr Odin n'avait encore fait aucune démarche auprès de la Société civile qui possédait le Collège. Celui-ci, fermé depuis deux ans, à cause de la guerre de Sécession, était tombé dans un état de dilapidation, augmenté encore par le séjour des troupes fédérales qui y avaient pris leurs quartiers à plusieurs reprises. Cette circonstance, jointe à la réputation conquise par les Pères, détermina le principal actionnaire, M. Valcour Aimes, à céder gratuitement aux Pères Maristes la majorité des actions que lui et ses gendres tenaient dans la Société propriétaire du Collège.

Cette cession donnait donc légalement aux Pères Maristes le droit de direction, puisque leurs voix devenaient prépondérantes dans l'assemblée des actionnaires.

Le P. Bellanger profita de l'arrivée des PP. Chavaz et Renaudier pour rouvrir le Collège, le 1er juillet 1864, malgré la saison, et malgré la guerre de Sécession qui durait encore: douze élèves étaient présents à la rentrée.

Au mois de novembre de la même année, arrivaient de précieux renforts: les PP. Denis, Bigot, Gouttenoire, Frayssinet, et un scolastique anglais, M. Glynn. Le Collège put recevoir des élèves plus nombreux, et le P. Bellanger, laissant la paroisse à la direction du P. Denis, se rendit en France pour mettre les premiers supérieurs au courant de la situation, et traiter avec eux de la proposition faite par Mgr Odin, de confier à la Société de Marie la paroisse anglaise d'Algiers, un faubourg de la Nouvelle-Orléans. Cette fondation eut lieu en 1865.

Le P. Bellanger resta chargé de la paroisse St-Michel jusqu'en 1869, avec le P. Renaudier comme assistant; en 1870, à la mort du P. Denis, il fut transféré à Algiers, et le P. Renaudier devint curé de St-Michel.

Durant toute leur administration, les PP. Bellanger et Renaudier ne cessèrent de travailler avec zèle au bien spirituel de la paroisse. Favorisés par l'augmentation constante de la population, ils purent apporter de notables améliorations matérielles à la maison de Dieu.

Au point de vue spirituel, une des causes qui ont le plus contribué à entretenir la ferveur parmi les fidèles et à convertir les indifférents, a été les Missions ou Retraites prêchées régulièrement. Tantôt c'étaient les Pères de la Cure ou ceux du Collège qui étaient les prédicateurs, soit à St-Michel, soit aux chapelles de Ste-Marie et de St-Joseph. Tantôt le curé appelait des missionnaires étrangers. En 1867, Mgr Perché, encore simple aumônier des Dames Ursulines, orateur distingué, prêcha à St-Michel une Mission très fructueuse. En 1868, c'était le P. Reculon, Mariste, demandé à la Nouvelle-Orléans pour les Stations de Carême et

du mois de Marie à la Cathédrale de St-Louis, qui vint, sur l'invitation de ses confrères, donner la Retraite à St-Michel. En 1869, c'était le tour du P. Dulphy, encore un Mariste de France, qui avait succédé au P. Reculon à la cathédrale pour les Stations de l'Avent et du Carême. D'autres confrères sont venus de France pour prêcher à St-Michel et dans les deux chapelles qui en dépendaient: entre autres les PP. Touche et J. Trouillet. Une Mission, prêchée par les Pères Rédemptoristes, en 1873, mérite une mention très spéciale, à cause des grands fruits de salut qu'elle produisit. A la fin des exercices, une Croix de Mission fut portée solennellement en procession, en dehors de l'église; 40 hommes de la paroisse, divisés en deux escouades, la soutenaient sur leurs épaules; ils étaient précédés par un groupe de plus de 150 hommes à cheval, par le Clergé, par les jeunes filles en blanc et suivis par deux mille personnes. La procession se rendit ainsi jusqu'au Couvent du Sacré-Cœur, pour donner aux élèves l'occasion d'acclamer et de vénérer la Croix.

Les deux premiers curés ont tellement bien habitué les paroissiens de St-Michel à ces Retraites et Missions qu'aujourd'hui il ne faut plus songer à les en priver, même une année.

Au point de vue des améliorations matérielles, les PP. Bellanger et Renaudier furent aussi très actifs. L'église bâtie par M. La Croix n'était pas décorée; il fallait un homme de goût pour lui donner ce cachet qui en a fait une des plus belles églises de l'Etat. Le P. Bellanger se mit à l'œuvre: il augmenta d'un transept l'église devenue trop petite, puis s'occupa de la décoration intérieure. Deux rangées de colonnes, surmontées d'arcades en plein cintre, vinrent diviser le vaisseau en trois nefs gracieuses. La nef centrale, correspondant à un sanctuaire de même style, forme une perspective qui charme tous les visiteurs. Les deux nefs latérales se prolongent autour du sanctuaire. Le maître-autel, que le P. Bellanger fit venir du Mans, est un chef-d'œuvre de sculpture; mais il faut le voir de près pour admirer sa richesse et le fini des détails. Les deux bras du transept furent ornés chacun d'un joli autel et d'un magnifique vitrail, offerts par les paroissiens.

Quand, à la voix des supérieurs, le P. Bellanger quitta St-Michel pour Algiers, il laissait une œuvre encore inachevée. Le P. Renaudier, formé à son école, et héritier de son zèle pour la maison de Dieu, continua les améliorations entreprises. Le clocher n'était pas digne de l'église si bien embellie: le nouveau curé fit construire une tour en style roman, dont la flèche élancée s'aperçoit de fort loin, des deux côtés du fleuve. Le même Père remplaça le presbytère par une nouvelle résidence plus élevée, et des galeries de laquelle on a une vue splendide sur le Mississipi. On doit encore au zèle et au bon goût du P. Renaudier la chapelle de Notre-Dame de Lourdes: une ouverture élevée, en plein cintre, derrière le sanctuaire, laisse voir au fond de la chapelle une gracieuse imitation du rocher de Massabielle, et de la Vierge apparaissant à Bernadette. Des deux côtés, de beaux vitraux représentent diverses apparitions de la sainte Vierge. Le jour de Pâques, 16 avril 1876, avait lieu, en présence d'une foule immense, l'inauguration de la nouvelle grotte de Lourdes et la bénédiction de la statue de l'Immaculée Conception.

Les chapelles de Sainte-Marie et de Saint-Joseph étaient devenues trop petites, car la population augmentait considérablement. En 1874, elles furent rebâties sur un terrain plus vaste. Cette même année vit s'élever, à la Grande Pointe, sur le territoire de St-Michel, un nouveau sanctuaire, Ste-Philomène. Il y avait là un village qui s'était formé peu à peu entre Saint-Michel et St-Joseph, non plus sur les rives du fleuve, mais à l'intérieur des terres, à l'entrée des cyprières. Les habitants de ce " settlement " ne pouvant guère se rendre à l'église, on allait, de temps à autre, leur dire la Messe sur semaine. Aujourd'hui, un de nos Pères de St-Joseph y va régulièrement une fois par semaine, pour célébrer le Saint Sacrifice et faire le catéchisme aux enfants.

Les successeurs des PP. Bellanger et Renaudier, les PP. Coppin, Descreux, Morcel et Le Grand, ont eu plutôt à entretenir leurs églises qu'à les améliorer. Cependant, l'augmentation de la population, soit à Ste-Marie, soit à St-Joseph, a nécessité de nouveaux agrandissements. Le P. Kempnich,chargé de Ste-

Marie, a, dans ces dernières années, augmenté sa chapelle d'un bon tiers, et y a installé un très joli autel et de nouveaux bancs. Ses paroissiens ont depuis longtemps manifesté le désir d'avoir un curé résident. — A Saint-Joseph, il a fallu faire davantage; l'installation, à Lutcher (à 1½ mille de l'église), d'une scierie pour l'exploitation des cyprières, a attiré beaucoup de monde. Une petite ville s'y est formée, et l'on y compte bon nombre de catholiques. La desserte ne pouvant plus se faire facilement de St-Michel, les supérieurs ont autorisé, en 1900, le P. Plasmans à prendre désormais sa résidence à St-Joseph, et lui ont donné un assistant. Cette mesure, et aussi la prospérité de la petite ville de Lutcher, rendirent nécessaires l'agrandissement de la chapelle de St-Joseph, devenue église paroissiale, et plus tard, la construction d'une chapelle à Lutcher, où l'on dit maintenant la Messe tous les dimanches, et où l'on fait le catéchisme deux fois par semaine.

Pour terminer, quelques mots sur St-Michel, tel qu'il est à l'heure actuelle, séparé officiellement de St-Joseph et pratiquement de Ste-Marie. — La population blanche y est presque toute catholique; on y compte seulement quelques protestants et quelques impies. Pour la population nègre, ou plutôt "de couleur," comme on l'appelle en Louisiane, un bon nombre sont catholiques, aussi fervents que les blancs; mais la majorité est protestante, au moins de nom.

Blancs et "gens de couleur" n'ont qu'une même église; ils ont cependant leurs places à part. On prêche en français; mais les écoles, qui se sont tellement multipliées, surtout depuis quelques années, donnent peu à peu la prépondérance à l'anglais. Pour l'instruction religieuse des enfants, on est obligé de parler aux uns en français, aux autres en anglais. On va aussi faire le catéchisme dans un village éloigné de quatre milles, et dont les enfants ne peuvent guère venir à l'église. Malgré tous ces efforts de notre part, l'ignorance, dans ces endroits éloignés, reste toujours le grand mal. La distance, les mauvais chemins, nuisent beaucoup à l'assiduité des enfants, et les parents ne se gênent pas

assez pour suppléer à ces absences forcées, par des explications données à la maison.

Les Dames du Sacré-Cœur, à côté de leur pensionnat, ont toujours tenu un externat pour les enfants de la paroisse. Depuis la guerre de Sécession, elles ont deux écoles : une pour les enfants blancs, une pour ceux de couleur, et elles font là un bien sérieux et durable. Nous leur sommes redevables, pour une bonne part, de la piété qui règne chez nos fidèles.



"JEFFERSON COLLEGE"

I. — Jefferson païen, 1838-1842.

En quittant la Nouvelle-Orléans, et en remontant le cours du "Père des Eaux," le voyageur voit se dérouler sous ses regards les fertiles paroisses de St-Charles, St-Jean-Baptiste, St-Jacques, dont les clochers, dominant les chênes verts majestueux, s'élancent vers le ciel, antiques témoins des différentes races qui les ont élevés. C'est d'abord l'Eglise Rouge, souvenir des vieux temps; puis St-Pierre, au style tout français; ensuite St-Jean reste de la domination espagnole. Et, comme pour donner à tout le paysage le vrai cachet créole, ce ne sont de tous côtés que villas aux blanches galeries, qui s'efforcent en vain de dissimuler leurs grâces sous un fouillis odorant d'arbres aux mille variétés.

Mais bientôt, à 60 milles environ de la Métropole du Sud, à travers un rideau de cèdres et de chênes verts, l'œil émerveillé aperçoit, magistralement assis sur une pointe avancée du Missisipi, un Athénée aux proportions élégantes, à l'architecture simple et sévère du style grec pur, orné d'une splendide rangée de vingt-deux colonnes massives. C'est notre Collège Jefferson avec ses dépendances, ses cours, ses savanes, ses jardins, ses grands arbres et sa chapelle gothique.

En l'année 1830, alors que le couvent du Sacré-Cœur à St-Michel comptait déjà près de 150 élèves, plusieurs éminents planteurs de la côte acadienne songèrent à fonder un établissement analogue pour les garçons. Ils voulaient enrichir leur paroisse et l'Etat d'une belle et forte Université. Sous le haut patronage et avec le concours bienveillant du gouverneur, M. Bienvenu Roman, un fils de la paroisse St-Jacques, les membres fondateurs virent leur idée favorablement accueillie par leurs conci-

toyens. Des souscriptions furent lancées avec un plein succès; la propriété Vavasseur fut achetée, et bientôt s'éleva, sur la pointe dite plus tard “du Collège,” une institution de premier ordre, remarquable par ses dimensions, sa colonnade, ses trois étages et ses vastes salles et dortoirs. Une bibliothèque choisie, un riche musée d'histoire naturelle, un cabinet de Physique le plus complet du Sud, un laboratoire de Chimie parfaitement aménagé, assuraient au nouveau Collège une place d'élite parmi les maisons d'éducation de l'Etat. Pour perpétuer le nom du Président des Etats-Unis qui donna à la Louisiane l'inappréciable bienfait de la liberté civile et politique, l'établissement reçut le nom de Jefferson.

Incorporé par un Acte de la Législature, en date du 31 mai 1835, élevé au rang de Faculté, doté par l'Etat d'une généreuse subvention annuelle de 15,000 dollars, Jefferson vit ses cours suivis par l'élite de la jeunesse créole. Le nouvel Institut avait à sa tête des hommes de mérite et de grande distinction; le personnel enseignant était complet et instruit, savant même. Les maîtres venaient soit de West Point, l'Ecole Militaire des Etats-Unis, soit de l'Université de Paris. M. Villemain, ministre de l'Instruction Publique, avait accueilli avec bienveillance une demande de professeurs pour le collège de St-Michel. On peut donc affirmer que Jefferson n'eut point de tâtonnements, ni d'enfance; il se trouva immédiatement en pleine prospérité, dans un Midi tout irradié de feux, comme le soleil sous lequel il s'était épanoui soudain.

Mais, avec toute la science dont elle pouvait à bon droit être fière, cette “alma mater” n'était rien autre que l'Athénée grec, la Minerve païenne devenue maîtresse d'école. On y éclairait l'esprit sans former le cœur; la jeunesse y trouvait la civilisation antique, mais aucune des vertus chrétiennes. La Faculté pouvait inscrire dans ses fastes les noms de membres émérites dans l'éloquence, le droit ou les mathématiques; Jefferson pouvait s'enorgueillir d'avoir à sa tête les Ingall, les Crozet, les Everett, les Dufault. Un maître, le seul grand maître, était absent. A Jeffer-

son, en effet, point de temple élevé au Dieu inconnu ! point de Paul admis au sein de l'Aréopage savant ! point de tabernacle au Christ ! Conséquence logique : au dire de plusieurs anciens, l'argument dernier, l'ultima ratio des maîtres était la prison, le cachot, l'expulsion, et parfois même le révolver ! Triste effet de l'éducation libre-penseuse ! C'était la force brutale au service de l'autorité païenne, du scepticisme de 1830 !

Dix ans, Jefferson brilla au ciel des belles-lettres et des sciences ; dix ans, il vécut insouciant et railleur. Certes, si dans ces jours de prospérité, la Faculté était un joyau précieux pour la Louisiane, la gent écolière ne faisait les délices ni du curé de St-Michel, ni des voisins ou passants. Mais, un jour, Dieu se lassa, et tandis que la cloche appelait les fidèles à l'église, tandis que, de leur côté, les étudiants se livraient aux rires et aux jeux, le 6 mars 1842, jour de dimanche, vers les 10 heures du matin, le cri : Au feu ! Au feu ! retentit tout à coup dans le vaste établissement. Maître et élèves s'empressent. Vains efforts ! L'incendie allumé par une main peut-être imprudente, peut-être vindicative, embrase le superbe monument, et quelques heures suffisent au fléau destructeur pour achever son œuvre. Au soir, d'immenses ruines attestaient que la dévastation avait été aussi complète que rapide.

" Jefferson College " le brillant avait vécu !

II. — Jefferson chrétien, 1842-1864.

Après quelques mois, Jefferson College se releva de ses cendres, lentement, amoindri dans ses proportions. Pour plusieurs, l'étoile du brillant Athénée avait à jamais pâli, et l'heure de la décadence était venue : il eut, en effet, à passer de bien longs jours d'angoisse et de deuil. Deux fois en 12 ans, le silence du délaissement régna dans ses vastes salles et sous les préaux. Un instant même, il perdit son nom si populaire. La jeunesse, cette âme vive et joyeuse d'une université, fit défaut, et oublia le chemin de Jefferson. Le jour vint où la main sinistre d'un huissier

s'étendit sur lui, comme pour lui signifier qu'il devait mourir. Mais la banqueroute fut le salut de l'Athénée.

Saisi et mis en vente, Jefferson College fut acquis, au prix de 20,000 dollars, par un homme de bien, un créole de St-Jacques, M. Valcour Aimes, un des planteurs les plus riches et les plus connus de l'Etat. L'honorable Louisianais voulut rendre au pays non plus une université païenne, mais un collège chrétien.

Jusque-là, nous l'avons dit, connaître Dieu, l'aimer, le servir, avait été le moindre souci de la jeunesse de l'école; aussi ne voyait-on point de lieu consacré à la prière parmi les bâtiments de l'institution. Le premier soin de M. Valcour Aimes fut donc de construire une gracieuse chapelle gothique, où le cœur vient puiser aujourd'hui la force, la sagesse, la piété et la vie.

Ce premier devoir accompli, il voulut assurer l'avenir du nouvel établissement. Il céda donc ses droits à MM. F. Fortier, A. Ferry, S. Fortier, A. Roman, ses quatre gendres. Ces Messieurs formèrent aussitôt une société (10 août 1859) qui fut incorporée par un Acte de la Législature de la Louisiane, approuvé le 5 mars 1861, avec faculté de conférer des grades et de délivrer des diplômes. M. O. Dugué fut appelé par le Comité des directeurs à la présidence du collège, et les cours s'ouvrirent de nouveau, avec de nombreux élèves.

Mais bientôt surgirent de nouvelles épreuves: l'horizon politique se couvrait de nuages menaçants. La Louisiane et toutes ses institutions allaient passer par des infortunes sans nom, et endurer toutes les désolations d'une guerre fratricide. A cette époque critique, le pays se leva en armes, arrêtant son commerce, fermant ses universités, groupant autour de lui, pour la défense commune, tous ses fils de 17 à 40 ans. Bientôt, les soldats de Butler, de Banks et de Sherman, favorisés par le nombre, envahirent la belle et riche vallée du Mississipi; les paroisses riveraines connurent les vandales, et Jefferson College ne fut point épargné. En 1862 et 1863, la retraite ouverte à l'étude, comme une délicieuse oasis, devint une caserne, un poste militaire. Le riche mobilier de l'Athénée disparut, la belle bibliothèque fut dispersée,

et les magnifiques cabinets de Physique, de Chimie, d'histoire naturelle, devinrent le jouet de gens sans aveu et ignares, qui brisaient pour le plaisir de détruire, et jetaient aux quatre vents ce que leur cupidité jugeait sans utilité et sans profit. La ruine, encore une fois, fut totale; les bâtiments seuls trouvèrent grâce devant ces routiers fédéraux.

L'orage passé, il y eut un moment d'hésitation avant de se remettre à l'œuvre. Et, de fait, en présence de ces murs nus et souillés, une pensée de tristesse venait envahir l'âme, au souvenir de la belle et glorieuse institution d'autrefois. Bientôt cependant, on reprit courage; Jefferson avait trop coûté déjà pour l'abandonner ou lui donner une autre destination; il pouvait secouer encore ce manteau de deuil dont l'avaient revêtu les barbares du Nord; il pouvait renaître glorieux!

Le Conseil des actionnaires de 1863 se réunit, et députa quelques-uns de ses membres près de l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr Odin. Le prélat écouta avec sa bienveillance ordinaire les honorables visiteurs, approuva fort leur projet de rouvrir Jefferson, et leur conseilla de remettre ledit établissement entre les mains de la société de Marie.

" Allez, leur dit Sa Grâce, allez à la cure de St-Michel; voyez le Père Bellanger; entendez-vous avec lui; vous avez à vos portes tout ce que vous pouvez désirer. Les Pères Maristes ont fait leurs preuves en France comme éducateurs. Leurs collèges de St-Chamond, de La Seyne et de Riom sont tenus en grande estime par l'Université et par les ministres de la Guerre et de la Marine."

Sur ces données si flatteuses et sur le désir de M. Valcour Aimes lui-même, le Père Bellanger fut invité à se rendre à une conférence qui devait se tenir entre les principaux actionnaires à Cabanocey, plantation et résidence de M. Bienvenu Roman, ancien gouverneur de la Louisiane. Le Père s'y présenta et trouva le conseil réuni. On lui exposa la situation, l'humiliation suprême que chacun redoutait, et finalement la demande de prendre charge du Collège, au nom de sa Société, mais, par un bail de six années seulement.

"Veuillez, Messieurs, leur dit alors le Père, veuillez ne pas aller plus loin. Mes Supérieurs, vu les circonstances critiques que traverse le pays, ne pourraient accepter un Collège en ruines, sans crédit, ni finances. Le succès est trop incertain. Il faut plus de solidité dans une fondation."

Les membres offrirent alors de faire abandon de toutes leurs actions. Mais qu'importait à cette heure la possession des seuls papiers? Il ne fallait rien moins que dix à quinze mille dollars, argent comptant, pour ouvrir Jefferson, avec le strict nécessaire. Le Père insista sur ce point et le fit toucher du doigt. M. B. Roman, qui présidait, leva alors la séance.

Quatre mois se passèrent. M. l'abbé Marion, sur ces entrefaites, fut nommé à la cure de St-Jacques, sur la rive droite du fleuve, en face de St-Michel. C'était un ecclésiastique entreprenant et plein de zèle. Dans son ardeur pour le bien, il accepta le bail offert par les actionnaires. Tout était arrangé. M. Marion s'était même adjoint un prédicateur distingué, le Père Alleau, et, pour ouvrir le Collège, une seule formalité manquait: l'autorisation de l'Archevêque. Chacun la tenait pour certaine. Elle fut refusée d'une façon catégorique. "Non, mon cher Monsieur, répondit Mgr Odin au solliciteur, non! Je sais trop ce que coûtent de pareilles charges aux administrations diocésaines; jamais un de mes prêtres n'assumera, de mon vivant, un semblable fardeau. Mais, je vous le répète, vous avez les Pères Maristes. Adressez-vous à eux: voilà ce qu'il faut! Le P. Bellanger est en ce moment en ville. Voulez-vous que je le mande à l'archevêché? Vous vous entendrez en ma présence."

Le visiteur accepta; mais ne put revenir à l'heure indiquée. Par un effet de la Providence, M. Marion et le Père Bellanger quittèrent la Nouvelle-Orléans sur le même vapeur. Ils s'abordèrent comme de simples connaissances. Il y eut échange de politesses, puis la conversation s'engagea insensiblement sur la question du Collège. La discussion fut menée avec un entrain si loyal des deux côtés, que, peu de jours après cette rencontre, un beau matin de mai (1864), M. Florent Fortier se présenta à la cure de

St-Michel, un acte de cession à la main. Plaçant l'écrit devant le P. Bellanger : " Lisez et signez, lui dit-il ; l'affaire n'a que trop traîné." Notre confrère obtint toutefois qu'on lui laissât vingt-quatre heures de réflexion. Il en profita pour descendre à la Nouvelle-Orléans visiter Mgr Odin et sans doute aussi quelque notaire. L'acte fut trouvé bon dans sa forme et teneur, et le 6 mai 1864, le P. Bellanger y apposa sa signature.

Ainsi prit fin l'importante transaction. Certains personnages n'étaient pas satisfaits ; mais ils s'abstinrent de manifester leur mécontentement.

III. — " Jefferson college " mariste, 1864-1907.

Une ère nouvelle commence pour Jefferson College. Notre Dame, Reine et Maîtresse des docteurs, va présider ; elle va instruire la jeunesse créole par le moyen de sa chère petite Société. C'est maintenant le Collège Jefferson de Sainte-Marie.

Tout d'abord, les Pères purifièrent par l'eau bénite l'Athénée de 1842. Le crucifix fut placé au-dessus de la chaire du professeur, parlant à tous de travail et de sacrifice ; la douce image de Marie Immaculée se montra dans les salles d'exercices et d'étude, comme la maîtresse souveraine et la mère qui veille sur ses enfants. Le vieux lycée universitaire devenait un séjour de paix, d'étude et de prière. Plus de sombres barreaux, plus d'incarcérations forcées, mais un parc, des massifs de verdure, des savanes plantées d'arbres productifs et agréables. Plus de ces fronts moroses, plus de ces visages tristes, de ces promenades philosophiques, de ces conversations hasardées ; désormais les jeux, les ris, les fanfares et les distractions honnêtes qui reposent l'intelligence et fortifient le corps.

En conformité avec l'acte de cession, la Société devait ouvrir le collège immédiatement. Grâce à la générosité de bienfaiteurs insignes, parmi lesquels nous devons mentionner Mgr Odin et la

Révérende Mère Shannon, des Dames du Sacré-Cœur, les Pères trouvèrent sur place, à un taux minime, plus de 7,000 dollars. Le 1er juillet 1864, douze élèves se présentèrent pour l'ouverture des cours, et furent les prémices de la future moisson. Conservons ces noms: MM. J. Damaré, J. Malarcher, N. Landry, A. Bourgeois, A. Jourdan, E. Duffel, A. Robert, V. Séré, J. Gauthreaux, P. Martin, T. Crane et J. Crane. L'œuvre de reconstruction était commencée. Il y eut des déboires, des difficultés, des crises. Tout servit à l'esprit malin pour entraver l'établissement paisible et régulier de la règle. Mais que peuvent le bouleversement du système monétaire, les orages politiques, les jalousies et les exigences momentanées des temps et des lieux, contre des volontés énergiques et religieuses? Nos Pères étaient là par obéissance, et l'obéissance remporte toujours la victoire.

Malgré la triste situation de la Louisiane et de ses habitants, le collège Ste-Marie, sous l'administration des Pères Maristes tint à honneur de regagner son ancienne réputation d'élégance et de savoir. Le Père Chaurain, Président du collège de 1866 à 1870, n'était pas homme à se laisser décourager par les difficultés. Jugement droit, esprit pratique, il n'était pas novice dans la conduite des affaires. Il se mit donc à l'œuvre de tout cœur, et parvint, à force de tact et surtout de patience, à surmonter les obstacles et les ennuis inhérents à toute entreprise de ce genre.

Une entrave secrète mettait cependant un arrêt forcé aux grandes et solides améliorations. Par l'acte du 6 mai 1864, la direction était en tutelle légale. On devait rendre des comptes; des actionnaires brouillons ou méticuleux pouvaient susciter des embarras. En un mot, la Société de Marie, quoique maîtresse du plus grand nombre des actions, ne se trouvait pas chez elle. Un ordre religieux, fidèle à sa haute mission, est toujours sûr de l'avenir; il possède la vie; il peut attendre.

La Société de Marie eut cette force et patienta. Chaque année, elle envoya de nouveaux sujets et améliora l'immeuble. Mais, pendant les vacances de 1873, l'Institution fut soumise à une

bien rude épreuve. Le P. McGrath, se trouvant à Algiers, eut une attaque de fièvre supposée typhoïde. Après quatre jours de traitement, le médecin conseilla un changement d'air. Le mieux apparent ne fut pas de longue durée, et le Père, après 35 jours de souffrances, s'éteignait doucement, le 3 octobre. Peu après, M. Loriot, le Fr. Joseph Michard, étaient frappés et emportés; l'inquiétude augmenta. Le 6 octobre le P. Gaud, supérieur du Collège depuis 1870, se sentit atteint, et, le 7, au soir, l'un des médecins déclara qu'il était perdu. Depuis 40 jours, le Père était sur pied, continuellement: il avait vaillamment combattu contre le fléau. Ses connaissances étendues, sa science théologique, son caractère généreux et sa profonde piété faisaient du R. P. Gaud un religieux éminent. Sa mort fut un deuil public.

La fièvre fit encore une victime en la personne du P. Frayssinet, si aimé et si estimé des paroissiens de St-Michel, où il avait été vicaire deux ans, tout en enseignant au Collège. Il avait su allier à l'austérité du devoir une amabilité qui le faisait chérir et respecter de la plus turbulente jeunesse.

Rappelons enfin la mémoire bénie des Pères Denis et Auvray, et le lecteur comprendra qu'à l'annonce de si précieuses victimes enlevées en quelques mois, l'émotion fut grande au centre même de la Société.

Le T. R. P. Favre nomma alors un visiteur sage et expérimenté pour aviser aux circonstances et étudier la situation. Mais comment abandonner une terre dont les ossements de nos Confrères, martyrs de l'obéissance et du dévouement, avaient pris possession? Ces chers défunts prièrent aux pieds du Souverain Maître, et leurs voix furent entendues. Par un concours providentiel, une assemblée des actionnaires est convoquée, les charges qui pesaient sur la Société civile depuis douze ans sont clairement exposées. Ces Messieurs, à l'unanimité, reconnaissent qu'il faut se résigner à la banqueroute. Sur ce, le Collège est judiciairement saisi, et, par voie d'enchères publiques, adjugé à la Société de Marie, ainsi qu'il appert d'un acte passé devant la Cour de St-Jacques, le 23 août 1875. M. F. Poché, l'un des membres les plus distingués

du Barreau louisianais et paroissien de St-Michel, représentait notre Congrégation.

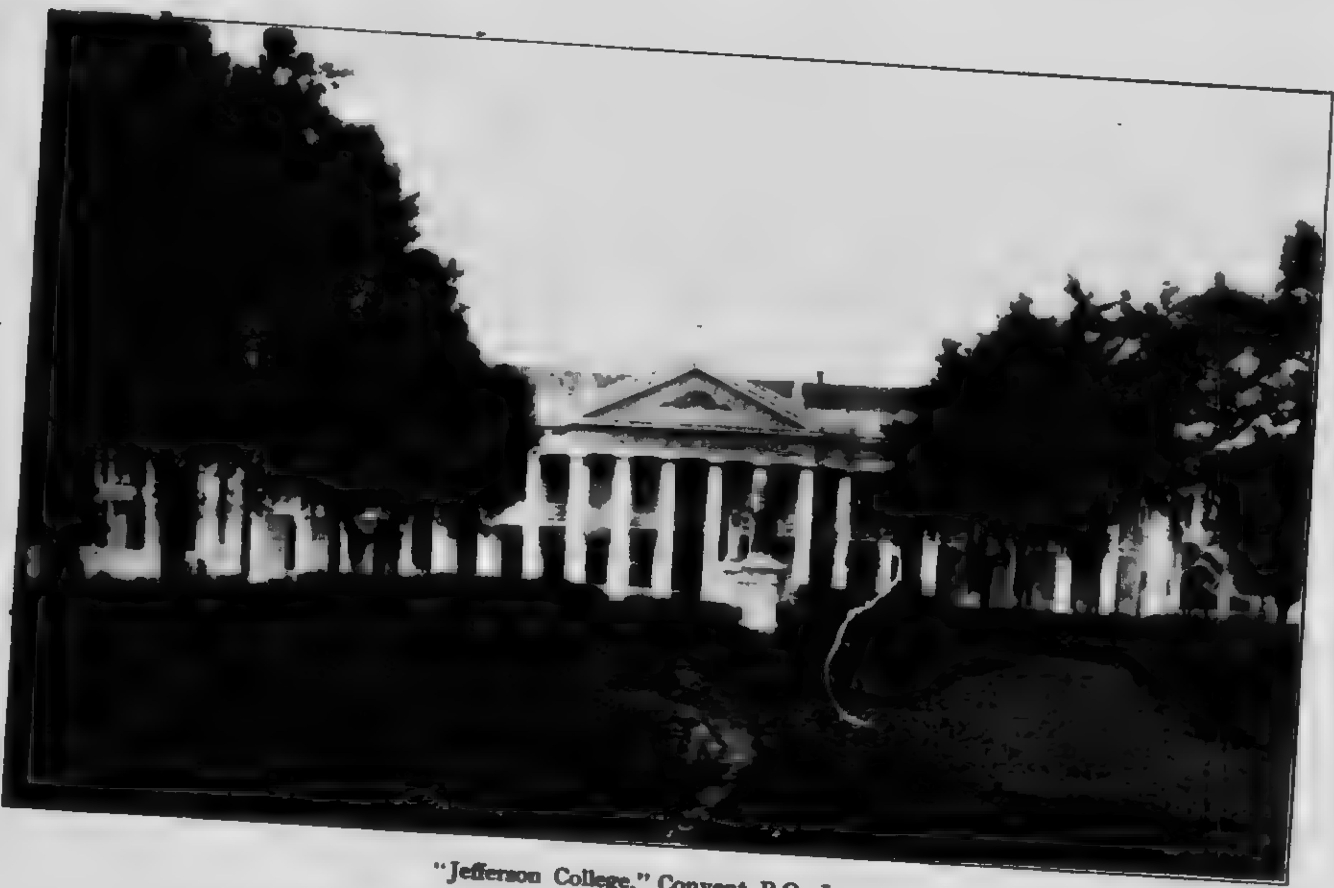
Dans ces conditions nouvelles, les Pères se mirent à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais. Sous la présidence du R. P. Bigot, attaché à notre Maison depuis son arrivée en Louisiane (en 1864), Jefferson College entrevit un avenir prospère. Religieux au cœur d'or, doué d'une sensibilité exquise, le P. Bigot a laissé un souvenir impérissable non seulement au Collège, mais aussi dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Ici, on aime encore à rappeler " le beau temps du bon Père Bigot ". Par ses manières douces, et sa franche gaieté, il contribua beaucoup à établir ce bon renom d'hospitalité dont jouissent les Pères de notre Institution. Après avoir gouverné le collège pendant 13 ans, de 1873 à 1886, il fut désigné pour aller, à St-Paul du Minnesota, prendre charge de la paroisse St-Louis. Il y resta jusqu'en 1894 : sa santé délabrée obligea alors nos Supérieurs à le rappeler en France. Il mourut à Paris, le 6 novembre 1894.

Aux premiers temps du Collège se rattache le souvenir d'un excellent Frère coadjuteur, le Fr. Jean-Marie Plassard, et nous devons ici rendre justice à son zèle infatigable et à sa prévoyance. Venu de France avec les premiers Pères, il apporta à Jefferson l'exemple d'un travail persévérant et intelligent. Le Collège, au lendemain de la terrible crise par laquelle il avait passé, était presque entièrement dépourvu d'ombrages. Le Frère devina vite ce qu'il fallait, et, par ses soins, des arbres nombreux et variés vinrent embellir la résidence dévastée. Les cours perdirent ce caractère de nudité et de tristesse des premiers temps ; de magnifiques allées de cèdres, de peupliers et de chênes verts, furent plantées avec symétrie, encadrant le collège d'un massif de verdure aux feuillages variés, à travers lequel on entrevoit mystérieusement la blanche colonnade au style grec. Aujourd'hui encore, quand un ancien élève revient visiter son " Alma Mater," c'est toujours avec une certaine émotion qu'il redit, en face de cette luxuriante végétation : " Voilà l'œuvre du bon vieux Frère " ! Oui, le vieux Frère, comme on l'appelait, avec sa simplicité, avec

ntait

euvre
. P.
iane
Re-
Bigot
mais
aime
ses
up à
de
13
Min-
jus-
à le

l'un
ous
nce.
son
au
tait
vite
viés
ce
mi-
ent
ure
se-
re,
est
tte
"!
rec



"Jefferson College," Convent P.O., La.

son sourire d'enfant, et surtout sa tendre piété! Il est mort le 30 octobre 1903, à l'âge de 87 ans. Il repose dans le cimetière du Collège, auprès de la croix qu'ombragent deux superbes saules pleureurs autrefois plantés de ses propres mains.

Nous devons mentionner ici le nom de Mgr Grimes, actuellement évêque de Christchurch, Nouvelle-Zélande, qui, pendant une absence du P. Bigot en France, en 1881, fut nommé Supérieur du Collège.

Le P. Bigot, en partant pour Saint-Paul, (août 1886), fut remplacé ici par un Père, jeune encore, le R. P. Rapier, d'une famille distinguée de la Louisiane. Mais à peine le nouveau Président avait-il commencé son administration que Dieu le rappela à Lui, après une courte maladie, le 22 janvier 1887.

On choisit, pour lui succéder, le P. Henry qui, comme professeur et préfet des études sous ses prédécesseurs, avait, par son jugement sûr, sa fermeté de caractère et son indomptable énergie, rendu de précieux services. Le P. Henry ne plaisantait pas! Aussi malheur à l'élève paresseux ou pris en défaut. Un regard du Supérieur suffisait pour faire rentrer le coupable en lui-même ou lui arracher un aveu. Si parfois une punition était imposée, elle était acceptée sans réplique; car sous cette fermeté, on sentait un cœur bon et sincère. Juste, droit et ferme, tel était le P. Henry. Il resta quatre ans Supérieur à Jefferson.

La Société venait de fonder un nouveau collège à Salt Lake City (Utah). Il y avait bien des difficultés là-bas; il fallait une main de fer et une volonté intrépide pour réussir dans ce milieu. Le Supérieur de Jefferson, dont la santé d'ailleurs réclamait un climat plus tempéré, dut quitter le Collège qu'il aimait, pour aller prendre la direction du nouvel établissement.

Il y avait, à Jefferson même, un Père qu'un long séjour au Collège comme professeur, Préfet des classes et Directeur spirituel, avait préparé pour les fonctions de Président. Nous avons nommé le R. P. J. Blenk, aujourd'hui Archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Esprit brillant, intelligence supérieure, le R. P. Blenk, avec

ses manières affables et son grand tact, fut connu et apprécié dans sa nouvelle position. Aussi le nombre des élèves, jusque-là stationnaire, environ 90, commença à augmenter, si bien qu'il fallut agrandir le Collège auquel, depuis vingt ans, on n'avait pas fait d'addition considérable.

Le R. P. Blenk fit donc construire un magnifique bâtiment de 120 pieds de long sur 40 de large, à deux étages, avec portique de style colonial supporté par quatre colonnes d'un effet imposant. Le premier étage sert de salle de distribution de prix, de théâtre et de parloir; le second étage comprend des salles de classe, le Laboratoire de chimie et le cabinet de physique. Plus tard, un vaste bassin fut aussi construit; les élèves vont y prendre des bains durant la bonne saison.

Après un Supériorat de cinq années, le P. Blenk fut appelé à la curé d'Algiers, et le P. M. Thouvenin, depuis quatorze ans professeur au Collège, fut désigné pour lui succéder (1896).

D'un caractère facile et plein d'aménité, le R. P. Thouvenin fit revivre à Jefferson " le bon vieux temps du Père Bigot ". Aussi le nombre des élèves s'accrut-il considérablement, et atteignit bien vite le chiffre de 175. Il fallut songer de nouveau à agrandir.

On avait surtout besoin de dortoirs. On éleva donc, en face de celui que le P. Blenk avait construit, un bâtiment de mêmes dimensions et de même style. L'étage inférieur est divisé en deux réfectoires spacieux, et un magnifique dortoir occupe tout l'étage supérieur. On répara la chapelle: deux oratoires latéraux furent ajoutés en forme de transept; le sanctuaire fut prolongé, et la sacristie reconstruite à neuf Plus tard, une main d'artiste vint peindre et décorer la chapelle; et aujourd'hui, Jefferson a un temple digne du Dieu qui l'habite.

Enfin, pour ne pas faire mentir le vieux proverbe: " Mens sana in corpore sano," le R. P. Thouvenin songea à un point qui avait été jusque-là un peu négligé. On possédait, en avant du Collège, un vaste terrain, formé par le fleuve lui-même; c'était un emplacement idéal pour le jeu favori des étudiants américains, le " base-ball." On fit un " campus " qui, sauf celui de la Nouvelle-

Orléans, n'a pas son pareil dans tout l'Etat. Des parties régulières furent établies ; et maintenant, Jefferson College est célèbre pour ses jeux de baseball si populaires et si fréquentés. Durant la saison, des clubs étrangers, voire même de la Nouvelle-Orléans et de Bâton-Rouge, viennent se mesurer avec les élèves du Collège ; et, vainqueurs ou vaincus, ils s'en retournent, le soir, enchantés de la réception que Pères et élèves leur ont faite.

Deux ans plus tard, on éleva une salle de gymnase, fournie de tous les agrès modernes, et où, chaque jeudi, les élèves s'exercent sous la direction d'un maître habile.

Surtout depuis la guerre avec l'Espagne, l'esprit américain est devenu quelque peu belliqueux. Il nous a fallu nous mettre au pas avec les autres Collèges et suivre le mouvement. On a donc introduit dans le programme les exercices militaires, auxquels préside un officier de la milice louisianaise.

On le voit, avec toutes ces améliorations, le Collège entrait dans une phase nouvelle de progrès, et prenait peu à peu une tournure plus moderne. Ce qu'il a perdu en fierté universitaire, il le gagne au point de vue pratique ; c'est maintenant un Collège où le jeune homme est sûr de recevoir une solide éducation chrétienne et d'acquérir, en même temps, la science nécessaire et un plein développement physique.

En 1904, le P. Thouvenin fut appelé à exercer son zèle sur un autre terrain, et il est maintenant Supérieur du Collège de Van Buren (Maine).

Il fallait, pour lui succéder, un homme actif et entreprenant. Le choix tomba sur le R. P. R. Smith, un enfant de la Louisiane, ancien élève des Pères, et qui avait déjà exercé au Collège les fonctions de Directeur spirituel et de Vice-Président. Il nous vint de Washington, où il avait été, un an, Supérieur de l'Ecole Apostolique.

Son esprit sûr comprit vite la situation, et il se mit à l'œuvre sans hésiter. Jeune lui-même, il sentit que le temps était venu de donner au Collège un air plus jeune aussi. En fait de mo-

bilier, les études et les classes étaient agrémentées de ces vieilles tables noires, souvenir des temps héroïques. Tout cela disparut pour faire place à des pupitres élégants et commodes.

Une autre amélioration s'imposait. Le Collège était entouré de tous côtés de hautes murailles blanches qui, au dire des "Jeunes," sentaient la prison. L'Amérique est la terre de la liberté! Il fallait donc encore sur ce point moderniser, et enlever à Jefferson ce cachet trop austère. Le mur fut réduit de moitié devant la façade, et surmonté d'une grille en fer forgé sur une longueur de 400 pieds. L'aspect du Collège y gagna beaucoup; et maintenant l'œil peut apercevoir, des rives du fleuve, les vastes cours plantées d'arbres gigantesques, et, au fond, la façade avec ses murs et ses colonnes dont la blancheur contraste vivement avec la masse de verdure qui l'entoure.

Mais ce n'était là que le côté matériel: des changements étaient aussi nécessaires dans le système d'éducation et les programmes d'études. L'idée du P. Smith est de faire de Jefferson un Collège qui ne le cède en rien aux premières Institutions de l'Etat. Dans ce but, consultant les meilleurs auteurs, se renseignant auprès d'hommes compétents, il a revisé les anciens programmes et introduit de nouvelles méthodes plus en rapport avec les exigences des temps.

Et maintenant, les Pères de Jefferson peuvent être, à bon droit, fiers de leur Maison. Du Collège sortent chaque année des élèves qui, par leur instruction solide et surtout par leurs profondes convictions religieuses, exercent une influence de plus en plus sensible dans les milieux où les appelle leur position. Maintes fois, l'Institution a reçu des témoignages spontanés et très flatteurs de la part d'hommes publics qui, malgré leurs idées si opposées aux nôtres, ont dû reconnaître les beaux résultats obtenus par les PP. Maristes dans leur œuvre d'éducation chrétienne.



PAROISSE DU SAINT NOM DE MARIE,

Algiers, Louisiane.

Les Pères Maristes étaient arrivés depuis deux ans dans le diocèse de la Nouvelle-Orléans, quand Mgr Odin, de douce mémoire, leur confia, en 1865, la paroisse anglaise d'Algiers.

Algiers formait alors une municipalité indépendante, sur la rive droite du Missisipi, en face de la métropole : elle comptait de sept à huit mille âmes. On y voyait plusieurs chantiers de construction et de réparation pour les navires, et des ateliers de chemin de fer. Toutes les nationalités étaient représentées dans la ville; les ouvriers venaient de tous les vieux pays d'Europe : France, Irlande, Allemagne ou Espagne. Quelques années plus tard, en 1870, Algiers fut annexé à la Nouvelle-Orléans et devint le quinzième arrondissement municipal de la grande ville.

En réponse à l'appel de Mgr Odin, le T. R. P. Favre désigna pour ce nouveau poste le P. Denis comme supérieur, et les PP. Gautherin et Binsfeld comme vicaires. Nos Confrères prirent charge de la paroisse le 4 juin 1865. A leur arrivée, ils trouvèrent, sur le bord du fleuve, une vieille église en bois qui avait été bâtie en 1848, sous l'administration de Mgr Blanc. Cette chapelle avait pour patron l'Apôtre S. Barthélemy. La "congrégation" se composait de trois ou quatre mille catholiques, plus ou moins indifférents.

Après quelques mois de séjour à Algiers, les Pères comprirent qu'il fallait ranimer la foi et la piété de leurs ouailles : ils demandèrent aux Pères Rédemptoristes une grande Mission. Un

jour, durant le sermon, l'église était remplie d'une foule attentive, quand un violent coup de vent fit écrouler en partie la vieille bâtisse où le peuple était réuni. Les gens, saisis de frayeur en entendant les craquements sinistres de la charpente, se précipitèrent dehors, pêle-mêle.

L'église se trouvant hors de service, le Père Denis se mit en quête d'un autre local. Il acheta la propriété que nous occupons actuellement, et réussit à se faire attribuer par le gouvernement fédéral l'usage d'une vaste salle en bois qui avait autrefois servi d'école. Cette grange fut transformée en église provisoire. La grande ambition du bon P. Denis était d'édifier une belle église en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il avait choisie pour patronne principale de la paroisse; mais la mort vint arrêter la réalisation de ses plans (1870).

Le P. Bellanger vint de Jefferson, et prit la place du défunt : ce choix fut très heureux. La construction d'une grande église était un problème fort sérieux pour les catholiques d'Algiers; car ils étaient tous pauvres, et un certain nombre, hélas! n'avaient de catholique que le nom. Le P. Bellanger était plus capable que personne de mener cette entreprise à bonne fin : notre confrère était un prêtre zélé, un religieux modèle, un architecte et un financier; sa perspicacité était peu ordinaire, son énergie indomptable.

Son premier soin fut de méditer la construction de la nouvelle église : il en conçut lui-même les plans. Son désir était d'élever un magnifique monument au Nom de la glorieuse Vierge Marie. Ce superbe édifice devait être en style gothique du 13ème siècle, et mesurer 150 pieds de long sur 54 de large. Pour réaliser ses plans, il lui faudrait 50,000 dollars. Mais, où trouver cette somme? Sa confiance en Marie était inébranlable, et la question d'argent ne l'effraya jamais. Il savait que, tôt ou tard, cette bonne Mère viendrait à son aide. Il commença donc son œuvre sans autre ressource que la somme insignifiante de 1,800 dollars, après s'être fait avancer 15,000 francs par la Caisse Générale de la Société de Marie.

En même temps qu'il mettait les ouvriers au travail, il organisa des quêtes. Quelques personnes dévouées lui offrirent leurs services: elles allaient de porte en porte solliciter des fonds pour la continuation de l'œuvre entreprise. Mais les contributions arrivaient lentement. Un peu désappointé, le P. Bellanger décida la tenue d'une grande " foire." Mais les paroissiens n'eurent pas plutôt connu son projet qu'ils essayèrent par tous les moyens de le décourager. Peine perdue ! Le Père n'avait parlé qu'après mûre réflexion, et toutes les remontrances ne servirent qu'à rendre sa résolution inébranlable.

La " foire " eut lieu en 1871, dans une vieille fonderie qu'il avait louée pour la circonstance. Les visiteurs vinrent en foule, et quelles ne furent pas la surprise, la stupéfaction des paroissiens, lorsque le P. Bellanger leur annonça le résultat de ce " bazaar," qui, de l'avis de tous, devait échouer misérablement ! On avait réalisé la somme de 10,000 dollars. Marie venait de donner une preuve évidente de sa protection maternelle.

Encouragé par cet éclatant succès, le Père poussa énergiquement les travaux de construction, surveillant et dirigeant tout lui-même. Mais la somme recueillie ne pouvait couvrir tous les frais: il fallait tenter un nouvel effort. Le Père annonça donc, qu'aussitôt l'extérieur de l'église terminé, on organiserait une autre foire. Les fidèles, fiers du beau sanctuaire qu'ils voyaient monter à vue d'œil, et impatients d'abandonner la vieille masure où ils se réunissaient, entrèrent cette fois avec enthousiasme dans les idées de leur pasteur. La foire dura du 6 au 14 juillet 1872, et les recettes furent presque égales à celles de l'année précédente.

Dix mois plus tard, le premier dimanche de mai 1873, jour de la fête du Patronage de S. Joseph, les catholiques d'Algiers eurent le bonheur d'assister à la bénédiction solennelle de leur nouvelle église qui fut dédiée à la sainte Vierge, sous le vocable du Saint Nom de Marie: cette fête était la première récompense de leur générosité.

Le P. Bellanger construisit aussi un nouveau presbytère. Malgré toutes ces préoccupations financières, il ne négligea pas les

intérêts spirituels de son troupeau. Son attention se tourna spécialement vers les écoles. Les Sœurs du Mont Carmel avaient charge de l'école des filles, tandis que les garçons étaient sous la direction d'instituteurs et institutrices laïques. Le Père comprenait parfaitement l'absolue nécessité des écoles catholiques pour l'avenir de la paroisse : il s'efforça donc d'augmenter le nombre des élèves ; mais les résultats ne furent pas à la hauteur de ses désirs.

Le P. Bellanger avait accompli la grande tâche pour laquelle on l'avait envoyé à Algiers : il avait procuré aux catholiques de cette paroisse une belle église neuve, et il ne laissait pas de dettes. A la fin de l'année 1878, sa santé déclina rapidement : il reçut la permission de faire un voyage en France pour se rétablir. Dieu trouva ce bon serviteur mûr pour le ciel : le P. Bellanger mourut à Lyon, le 18 mai 1879, pendant ce mois consacré à la sainte Vierge qu'il aimait si tendrement, et à laquelle il avait élevé, à Algiers, un si beau sanctuaire.

Les PP. Brady et Pompallier continuèrent le travail si bien commencé par leur prédécesseur. Il manquait encore une partie du mobilier de l'église : le P. Brady se procura une nouvelle table de Communion, un tapis pour le sanctuaire, des statues, un nouveau Chemin de Croix et des orgues. Le Chemin de Croix, importé d'Europe, est regardé par tous ceux qui l'ont vu, comme une œuvre vraiment artistique : les figures sont en stuc, et le cadre en chêne ; il coûta près de 2,000 dollars.

Le neuvième anniversaire de la bénédiction de l'église (mai 1882) fut un jour mémorable : on inaugura, ce jour-là, avec la bénédiction solennelle du Rituel, les nouvelles orgues qui venaient d'être installées par la maison De Jardine & Co. Ces orgues étaient alors considérées comme les meilleurs de la Nouvelle-Orléans.

En 1881, les Pères Passionistes donnèrent une Mission très fructueuse. Environ deux mille personnes s'approchèrent de la Sainte Table, et, le jour de la clôture, l'archevêque, Mgr Perché, administra le Sacrement de Confirmation à 81 enfants ou adultes, parmi lesquels on remarquait plusieurs convertis de la Mission.



Eglise du Saint Nom de Marie, Algiers, Louisiane.

Des Sociétés catholiques furent introduites pour perpétuer les beaux résultats obtenus. C'est à cette époque qu'une branche des " Catholic Knights of America " fut établie dans la paroisse. En même temps, le Père P. J. Smyth organisa la Ligue du Sacré-Cœur, nom anglais de l'Apostolat de la Prière ; peu de temps après, cette Société comptait déjà près d'un millier de membres.

Le P. Brady fut un digne successeur du P. Bellanger. Par sa douceur et son amabilité, il gagna tous les cœurs, et cet amour, cette vénération universelle qu'il sut inspirer contribuèrent beaucoup au succès de ses différentes entreprises. Il mourut le 10 novembre 1884.

Le P. Antoine Pompallier devint alors curé de la paroisse. Sous son administration, l'église d'Algiers fut la scène d'une cérémonie grandiose : trois jeunes lévites y furent ordonnés prêtres le 17 juin 1885, par Sa Grâce Mgr F.-X. Leray, archevêque de la Nouvelle-Orléans. Deux d'entre eux, les PP. Joyce, S. M., et Larkin, S. M., devaient plus tard être curés de cette église. Le premier était un enfant d'Algiers : c'est le seul prêtre que notre faubourg ait jamais produit.

Le P. Pompallier ne fut supérieur que deux ans à peine, et il a cependant laissé un souvenir très vivant dans le cœur des anciens paroissiens. Il mourut le 15 août 1886, et fut enterré dans le cimetière de St-Barthélemy. Il repose auprès du P. Brady, qui avait été longtemps son collaborateur. Ces deux bons Maristes, si intimement unis dans la vie, dorment à côté l'un de l'autre, et nos fidèles aiment à s'arrêter près de leur tombe et à offrir une prière pour le repos de leurs âmes.

Le P. Châtaignier arriva aussitôt de Saint-Michel, pour prendre la place du cher défunt. Il resta deux ans à Algiers, et à la fin de 1888, nous trouvons le P. Goggan curé de la paroisse.

L'attention du P. Goggan se fixa d'abord sur les écoles : il reconnut de suite que c'était le point faible du système paroissial. Environ 800 de nos enfants allaient aux écoles publiques, et 200 à peine recevaient le bienfait d'une éducation chrétienne. Le nouveau pasteur voulut remédier à cette situation déplorable. Il

prit donc charge complète des écoles, et acheta, au nom de la Société de Marie, le couvent et l'école des filles qui étaient la propriété des Sœurs du Mont Carmel. Puis il construisit sur ce terrain un nouveau bâtiment pour les garçons, et mit les deux écoles sous la direction des Sœurs Marianites de la Sainte Croix.

En 1888, il invita les Pères Rédemptoristes à venir donner, à Algiers, une Mission qui eut un plein succès, à en juger par le caractère imposant de la cérémonie de clôture et par le grand nombre de personnes qui s'approchèrent des Sacrements. Une immense procession se forma en face du presbytère, et mille hommes défilèrent dans les rues, portant chacun un cierge allumé, et donnant ainsi un témoignage éclatant et public de leur foi. Cette procession est la plus touchante et la plus nombreuse qu'on ait jamais vue à Algiers.

A cette époque, la branche des " Chevaliers de Pythias," établie dans notre faubourg, était en pleine prospérité, et la plupart des membres étaient catholiques. Des difficultés s'élevèrent entre le Comité des " Pythians " et le P. Goggan : celui-ci aussitôt les dénonça à l'archevêque, Mgr Janssens. Sa Grâce soumit le cas à la décision de Rome qui, finalement, condamna les " Knights of Pythias." Par sa vigoureuse résistance aux prétentions des directeurs de cette Société, le P. Goggan se fit plusieurs ennemis, et, malheureusement, plusieurs de ces Pythians catholiques se laissèrent entraîner par la rancune, et ne voulurent pas accepter la condamnation prononcée par le Pape. Ils abandonnèrent la pratique de leur religion, et s'obstinèrent longtemps dans leur révolte. A l'heure actuelle, un petit nombre d'entre eux ne sont pas encore réconciliés à l'Eglise : l'épreuve était rude pour ces catholiques d'Algiers, et la foi des plus faibles sombra dans la tourmente.

Outre la nouvelle école pour les garçons, le P. Goggan construisit le magnifique clocher dont la flèche s'élance à la hauteur de deux cents pieds, et domine tous les environs. Il embellit aussi les alentours du presbytère : son activité débordante projetait toujours de nouveaux travaux, de nouvelles améliorations. Mais, le 14 mai 1891, un incendie consuma entièrement le pres-

bytère : nos Confrères perdirent leur bibliothèque, leurs effets personnels et la plus grande partie de leur mobilier. Après ce désastre, ils furent obligés de s'installer, de leur mieux, dans deux vieilles maisons situées sur la propriété, et ils y restèrent jusqu'en 1898.

La santé du P. Goggan ne lui permettant plus de continuer son ministère, il demanda à être relevé de sa charge, en 1893. Le Père J. Roman fut alors nommé supérieur. Le P. Goggan avait recueilli les fonds nécessaires pour construire une grande salle destinée aux réunions des Sociétés catholiques et aux séances, etc. Le nouveau curé exécuta les plans de son prédécesseur et éleva la Salle Ste-Marie (St. Mary's Hall). Il organisa aussi une Société paroissiale : " The Catholic Club," dont les membres furent constitués gardiens et directeurs de la nouvelle salle. Pendant près de huit ans, ce Club prospéra; mais, en 1900, des éléments de discorde s'introduisirent dans la Société, et il fallut la dissoudre.

Voulant procurer aux enfants catholiques de couleur la même éducation chrétienne qu'aux enfants blancs, le P. Roman obtint de la Mère Drexel la somme de 1,000 dollars. Avec cet argent, il fit bâtir une école catholique pour l'usage exclusif des Noirs. Tout alla bien pendant les premières années, sous la direction de Sœur St-Ferdinand. Mais, quand elle fut partie, le nombre des élèves déclina si rapidement qu'on se vit obligé de fermer l'école. Maintenant, la plupart des enfants catholiques de race noire reçoivent leur éducation dans des écoles tenues par des personnes " de couleur." Le nombre de nos catholiques noirs est assez considérable; mais le protestantisme leur offre une indépendance qui sourit à leur nature mobile et orgueilleuse, et il est fort difficile de les retenir dans le giron de l'église.

En 1896, le R. P. J. Blenk fut transféré de Jefferson à Algiers, et devint pasteur du Saint Nom de Marie. Les remarquables Mgr Chapelle, qui le nomma Consulteur du Diocèse. Lorsque talents du Père Blenk attirèrent vite l'attention de l'Archevêque, Monseigneur partit pour Cuba, en qualité de Délégué Apostolique, il choisit notre Confrère comme secrétaire particulier.

En raison des occupations multiples que sa nouvelle charge lui imposait, le P. Blenk fut souvent obligé de s'absenter de sa paroisse. Il réussit cependant à réparer le désastre de 1891, et à élever un nouveau presbytère. Située au milieu d'une grande pelouse, entourée de fleurs, palmes et arbustes, avec sa colonnade de style colonial, notre maison a grand air. Ses larges corridors, ses longues galeries en font une résidence idéale pendant la période des fortes chaleurs. Afin de couvrir les frais de cette construction, le Père organisa une " foire," qui rapporta la belle somme de 10,000 dollars.

En 1898, une épidémie de fièvre jaune se déclara à la Nouvelle-Orléans; en ces circonstances critiques, le P. Blenk et ses deux assistants, les PP. Joyce et Dempsey donnèrent des preuves éclatantes de leur dévouement, et ils s'exposèrent aux attaques de la terrible maladie pour porter aux mourants les secours de la religion. Tous trois furent victimes de leur zèle, et furent frappés par le fléau. Grâce à Dieu, aucun d'eux ne succomba.

Le 12 juin 1899, le R. P. Blenk, sur la recommandation de Mgr Chapelle, fut nommé par le Saint-Siège, évêque de Saint-Juan de Porto Rico, et consacré le 2 juillet suivant.

Nazareth était un objet de dédain pour les habitants de la Judée; aujourd'hui, le nom de notre faubourg évoque un sentiment analogue chez les Orléanais, de l'autre côté du fleuve. " Peut-il venir rien de bon d'Algiers ? " disent-ils d'un air moqueur ! La paroisse du Saint Nom de Marie est fière de compter parmi ses anciens curés le présent archevêque de la Nouvelle-Orléans. Rappelons aussi le souvenir du P. J. Joyce: il naquit à Algiers, en 1858; ici, il fut ordonné prêtre par Mgr Leray, en 1885; ici enfin, il mourut, curé de sa paroisse natale, le 20 novembre 1901. De son temps, l'église contracta une lourde dette de 3,000 dollars, afin de payer le pavage des rues qui longent la propriété. La mort le surprit quand il faisait un suprême effort pour éteindre cette dette.

Au mois de juin 1902, le Père Th. Larkin, alors supérieur du Collège de Tous les Saints, à Salt Lake City, fut appelé à la cure

d'Algiers. Par une étrange coïncidence, le nouveau pasteur était aussi un des trois prêtres qui avaient reçu l'onction sacerdotale des mains de Mgr Leray, dans l'église du Saint Nom de Marie; il venait donc en pays connu.

Quelques semaines après son arrivée, il conçut le projet presque téméraire de compléter l'église en bâtissant le transept qui manquait encore, et d'en renouveler tout l'intérieur. Il s'assura le concours d'un artiste italien bien connu à la Nouvelle-Orléans, M. Achille Perretti. Celui-ci exécuta 27 tableaux sur toile dont les plus grands mesurent neuf mètres sur six: il y a représenté les mystères de la vie de la sainte Vierge, et les Saints qui se sont fait remarquer par leur dévotion à Marie : v. g., S. Jean, S. Bernard, S. Alphonse de Liguori. Tous ces panneaux ont été donnés par différents bienfaiteurs. Le long des murs, on aperçoit des écussons où sont inscrites les litanies de la sainte Vierge. La voûte a été finie en couleur azur. Les trois autels du sanctuaire et du transept, ainsi que la table de Communion sont en marbre et en onyx. Des personnages illustres, tels que le regretté Mgr Chapelle, n'ont pas hésité à exprimer leur admiration pour les magnifiques fresques qui décorent les murs, et pour les beaux autels de marbre. Ce n'est donc pas sans raison que l'artiste a écrit au-dessus de la porte d'entrée: " Porte du Ciel." Pour l'âme chrétienne, ces belles décorations contribuent, en effet, à élever la pensée vers Dieu, à accroître la ferveur de ses prières et à la rapprocher du ciel.

Il y a une année à peine, une généreuse bienfaitrice de la paroisse nous a offert une chaire roulante, en chêne et cuivre, qui a coûté 750 dollars.

Ainsi l'église continue à s'embellir, et nos catholiques, aussi bien que les protestants, se font un devoir de la montrer à leurs amis, comme le principal ornement du faubourg. Si l'un de ces hommes qui ont en abondance les biens de la terre voulait nous témoigner son admiration d'une façon pratique, nous consentirions à le laisser payer notre dette de 10,000 dollars. Même en Amérique, un tel bienfaiteur est un " rara avis! "

A l'heure actuelle, la population catholique de notre paroisse est d'environ sept mille âmes. La plupart des hommes sont employés au chemin de fer, et ce genre d'occupation ne contribue guère à les rendre " pratiquants." L'ignorance en matière de religion est un mal déplorable; et le clergé Louisianais, voulant remédier à cette triste situation, travaille énergiquement à la réforme et à l'amélioration des écoles paroissiales : c'est la vraie manière de donner aux enfants de solides convictions religieuses.

En 1905, les Pères Paulistes prêchèrent une Mission de trois semaines; et en 1906, une qui dura quatre semaines. Le résultat immédiat de ces Missions fut la conversion d'une quinzaine de protestants, et le retour à leurs devoirs de plusieurs catholiques négligents. D'autres, sans doute, ont été touchés et ébranlés par les instructions des missionnaires; mais ces bonnes impressions sont trop souvent éphémères. L'esprit rationaliste, voltairien, des Français qui émigraient en Louisiane, au commencement du siècle dernier a été, pendant de longues années, un obstacle formidable à l'influence religieuse, tout spécialement dans la ville de la Nouvelle-Orléans. Le seul espoir d'améliorer la situation, c'est l'éducation profondément chrétienne de la jeunesse.

Eu égard aux conditions locales, la paroisse du Saint Nom de Marie est une des meilleures et une des mieux organisées du diocèse. Nous avons douze Sociétés d'église : la plus récente est celle du Saint Nom de Jésus, dont le but principal est d'empêcher les blasphèmes et d'encourager les hommes à s'approcher des Sacrements au moins tous les trois mois. — Trois cents enfants fréquentent nos écoles dirigées par les Sœurs Marianites, et le nombre des élèves tend à s'accroître. De l'énorme dette contractée à l'occasion des réparations et améliorations faites dans l'église, il ne reste guère que 10,000 dollars à payer. Le commerce se développe rapidement dans notre métropole, et Algiers est sûr d'avoir sa part dans la prospérité de la grande ville.

Rattachée à la paroisse, et desservie par un de nos Pères, est la chapelle de Saint-Antoine : elle fut construite, grâce à la générosité d'un protestant, il y a une dizaine d'années. Elle est située

à trois milles d'Algiers, en aval, sur le bord du fleuve. Aux environs de cette chapelle résident un assez grand nombre de Siciliens qui se livrent à la culture maraîchère. Ce sont des gens grossiers et ignorants ; et ils ne viennent guère à l'église qu'à l'occasion d'un baptême, d'un mariage ou d'un enterrement.

On le voit : le bien à faire, même dans les limites restreintes de notre paroisse, est encore considérable !



La paroisse de l'Assomption, à Cottonport, nous a été confiée, d'une manière définitive, au mois d'août 1907, par Mgr Cornelius Van de Ven, évêque de Natchitoches, Louisiane : elle compte environ 1,200 âmes. Deux de nos confrères la dirigent. Sept Filles de la Croix instruisent une centaine d'enfants dans l'école paroissiale.

Les détails complémentaires que nous aurions aimé à faire connaître, ne nous sont pas parvenus au moment de l'impression.



PAROISSE SAINTE-ANNE, Lawrence, Massachusetts.

De 1865 à 1882, la Société de Marie n'eut, en Amérique, que les trois maisons de Louisiane. Mais la persécution de 1881 allait obliger les Religieux français à chercher aux Etats-Unis un champ plus libre, où pourraient se déployer leur activité et leur zèle. Ce fut alors, en effet, que les Franciscains s'établirent fortement dans l'Ouest, et les Jésuites dans les Montagnes Rocheuses et en Californie. Les Maristes suivirent cet exemple.

Le samedi 14 juillet 1882, le R. P. Benoît Forestier débarquait à New-York, comme visiteur et envoyé extraordinaire du T. R. P. Général; il venait traiter de l'acceptation d'un collège à Sorel, offert par Mgr Moreau, évêque de St-Hyacinthe, Canada. Le P. E. Godin, alors en mission chez M. Dupont, curé de la paroisse St-Joseph, à Biddeford (Maine), venait à sa rencontre à Boston. Le 17 juillet, ils étaient tous deux à Lawrence : c'est une ville industrielle, située à 26 milles au Nord de Boston, sur les bords du Merrimac. Cette belle rivière, relevée par une digue longue de 900 pieds et haute de 28, forme deux canaux profonds qui fournissent aux usines échelonnées sur les deux rives, un pouvoir hydraulique immense et économique. La ville avait alors 36 ans d'existence, et comptait 42,000 âmes; elle a aujourd'hui presque 80,000 habitants.

Le curé de la paroisse canadienne de Lawrence, dès le mois de mars de cette année, avait offert sa position à la Société de Marie, par l'entremise du P. Godin qui prêchait la Retraite pascale dans son église. De Lawrence, le P. Forestier se rendit au Canada, où il fut rejoint quelques jours après par le P. Godin. Les négociations relatives au Collège de Sorel n'aboutirent à aucun résul-

tat. Ce fut pendant ce voyage que le P. Godin reçut de Mgr l'Archevêque de Boston une invitation à se rendre immédiatement dans cette ville pour affaire importante. M. l'abbé O. Boucher, regrettant sa première offre, hésitait à quitter sa paroisse de Lawrence. Pour éviter des difficultés canoniques, Mgr Williams voulait avoir la preuve de la proposition que ce prêtre avait faite. Le P. Godin et le curé de Sainte-Anne se présentèrent au moment désigné devant Sa Grâce, qui se contenta de dire : " Est-il vrai, M. Boucher, que vous avez offert votre paroisse de Sainte-Anne aux Pères Maristes?" Le curé fut bien obligé de dire oui. — " Alors, reprit l'Archevêque, vous ne direz pas que c'est moi qui vous l'ai enlevée."

L'affaire étant résolue en principe, il ne restait plus qu'à traiter des conditions de la transmission : ce fut la tâche du R. P. Forestier, Visiteur extraordinaire. Il fallut deux mois, août et septembre 1882, pour conclure tous les arrangements, et la démission de M. Boucher fut datée du 20 septembre de cette année. Le deuxième dimanche d'octobre, les Pères prirent possession de leur poste, et le P. Forestier prêcha à la Grand'Messe un sermon resté fameux sur " la Vocation providentielle de la nation canadienne aux Etats-Unis." Rappelé en France pour raisons de famille, le Père s'embarqua à New-York, au commencement de novembre 1882.

Une lettre du T. R. P. Favre, du 31 octobre, annonçait que les PP. Touche et Portal étaient envoyés pour aider le P. Godin dans son ministère, et déterminait les fonctions de chacun : le P. Godin était nommé supérieur et curé, le P. Portal devait l'assister comme vicaire, et le P. Touche donnerait des Missions aux populations si nombreuses et si intéressantes de langue française. Quand les Pères prirent possession de la paroisse, il existait déjà une congrégation des Enfants de Marie; commencée en 1880, elle compte aujourd'hui 400 membres. Celle des Dames de Sainte-Anne fut fondée à Noël 1882, à la fin d'une retraite que le Père Touche avait prêchée : 925 mères de famille en font aujourd'hui partie. Deux Sœurs Grises, détachées de l'Orphelinat, et deux

professeurs laïques faisaient la classe à environ 50 enfants de la paroisse, dans des salles louées à cet effet sur la rue Commune ; mais il y avait dès lors plus de trois cents enfants canadiens dans les écoles publiques.

Suivant l'habitude du pays, on avait construit un soubassement qui servait au culte, en attendant que l'église véritable pût être achevée. Mgr Williams refusant d'autoriser un nouvel emprunt, les PP. Godin et Portal, en mai 1883, ouvrirent une souscription, et allèrent frapper à toutes les portes canadiennes. Leurs efforts furent couronnés de succès, et cinq mois après, l'église supérieure, où l'on disait la Messe depuis six ans, était achevée et décorée au prix de 7,000 dollars. Elle fut dédiée en 1884, le dimanche de Quasimodo, par Sa Grâce Mgr Williams. Elle est de style gothique, construite en brique et granit, et contient environ 1,100 sièges, galeries comprises. Elle appartient à la corporation diocésaine, représentée par la personne morale de l'évêque catholique romain de Boston. La dette totale était de 30,000 dollars.

Le 17 décembre 1883, le P. Godin acceptait la charge de l'église Notre-Dame des Victoires, de Boston. Il prit l'administration temporelle de cette paroisse, et chargea le P. Touche d'y exercer le saint ministère, en attendant les arrangements définitifs qui seraient décidés à Lyon. Le dimanche, le P. Touche recevait l'aide soit du P. Godin, soit du P. Portal.

Pendant son séjour comme missionnaire à Lawrence, le P. Touche avait donné plusieurs missions dans le Nord du Maine, au Madawaska, où il s'était fait aimer et apprécier. Le résultat indirect de ses labeurs fut la donation en bonne et due forme, par Mgr Healy, évêque de Portland, des deux paroisses de Notre-Dame (Lower Grant Isle) et de Saint-Bruno (Van Buren), et la fondation du Collège du Saint Nom de Marie dans cette dernière localité. La paroisse Notre-Dame n'a été occupée qu'en juin 1905.

En février 1884, le P. E. Artaud fut envoyé de France pour être vicaire du P. Godin : en arrivant, il prêcha le Carême et les Retraites pascales à Lawrence. Mais, à la suite de nouveaux arrangements, le P. Artaud fut occupé dans différentes missions



Ancienne église Sainte Anne, et Presbytère,
North Lawrence, Mass.



Ecole et résidence des Petits Frères de Marie,
North Lawrence, Mass.

du Maine, chez M. Dupont, à Biddeford; chez M. Généreux, à Skowhegan, — et, en novembre de la même année, il fut installé curé de St-Bruno, à Van Buren.

A la fin de l'année 1885, le P. Godin fit construire le presbytère actuel au No 365 de la rue Haverhill, et les Pères y entrèrent au mois de juillet 1886.

Un mois plus tard, le P. Portal était envoyé à St-Paul (Minnesota), où, sous la direction du P. Bigot, il se dévoua corps et âme, à la paroisse franco-canadienne St-Louis. Il y resta deux ans, et fut remplacé à Lawrence par le P. Fr. Morcel, récemment arrivé de France.

Le P. Godin, nommé supérieur à St-Paul, en 1888, avait mérité l'estime et la reconnaissance de tous ses paroissiens. Son ancien vicaire, le R. P. Portal, fut désigné pour lui succéder à Ste-Anne: il gagna les sympathies de tous, en se consacrant à l'œuvre des écoles, et, plus tard, en construisant la nouvelle église.

La ville de Lawrence continuait à s'agrandir. L'industrie du tissage du coton, établie sur une vaste échelle, attirait sans cesse du Bas-Canada de nouveaux immigrants, hommes à la foi simple et profonde. Ils avaient désiré deux choses: une église où ils entendraient parler leur langue, et une école où l'on enseignerait le français à leurs nombreux enfants. Ils avaient la première ; il fallut leur accorder la seconde. Dès 1884, le P. Godin, comprenant l'insuffisance des quatre chambres que l'on avait transformées en salles de classe, fit construire sur la rue Haverhill, à une petite distance de l'église, un bâtiment en bois, à trois étages, où il put admettre 400 enfants. Il confia la direction du nouvel établissement à quatre Sœurs Grises, qui venaient chaque matin de l'Orphelinat, et à quelques professeurs laïques. L'ancien presbytère fut transporté près de l'école neuve, et devint le couvent des Sœurs du Bon Pasteur de Québec qui furent chargées des écoles en septembre 1886.

Le P. Portal commença son administration par l'érection de la grande école Sainte-Anne, qui s'ouvrit le 7 septembre 1892, à 346 garçons, sous la direction des Petits Frères de Marie. Puis, il

fit décorer de nouveau l'église, et y plaça un grand orgue en 1897.

Depuis quelque temps, l'école des filles était devenue insuffisante, et la résidence des Sœurs trop petite. En 1890, le P. Portal fit reculer la maison d'habitation; — c'est une opération courante aux Etats-Unis,— et, à la place, on construisit un beau et grand couvent en briques pourvu de toutes les améliorations modernes.

Un nombre considérable d'enfants, environ 1,500, remplissent ces deux écoles, où ils apprennent à la fois le français et l'anglais. La ville continuant à prospérer, il est probable qu'il faudra bientôt songer à s'agrandir encore.

A un mille et demi de Lawrence, sur la frontière de l'Etat du Massachusetts, se trouve une petite ville, Methuen, qui possède une grande manufacture. Il y a là une centaine de familles canadiennes qui viennent à la Messe à Ste-Anne; mais leurs enfants ont, dans leur village, une école française, dirigée par une bonne dame qui réside dans cette localité.

Quand le P. Portal eut achevé l'œuvre des Ecoles de Ste-Anne, il s'occupa de l'autre partie de la paroisse située sur la rive droite du Merrimac. C'est, pour ainsi dire, une seconde ville appelée South Lawrence, où se trouvent, disséminées en trois groupes, près de 400 familles canadiennes. Un vaste terrain fut acheté sur le bord de la route de Lawrence à Andover, et, en 1900, on y éleva une école qui rivalise en dimensions et en élégance avec les plus belles écoles publiques de la ville. Le rez-de-chaussée de cet édifice est une chapelle, dédiée au Sacré-Cœur, avec 750 sièges. L'école compte environ 250 élèves, sous la direction de sept Sœurs de la Sainte Union des Douai. Au mois de juillet 1905, cette mission devint paroisse distincte, sous le vocable du Sacré-Cœur. Le P. Vinas, vicaire à Ste-Anne, fut nommé curé, et reçut la charge de tous les Canadiens résidant à Lawrence sur la rive droite du Merrimac. Il a acheté, en 1906, au nom du diocèse, un vaste terrain, pour y faire un cimetière français. Au double point de vue matériel et spirituel, la nouvelle paroisse est en voie de prospérité.



Chapelle et Ecole Paroissiale du Sacré-Cœur, South Lawrence, Mass.

L'église Ste-Anne avait été construite au moment où la population canadienne de Lawrence était seulement de 5,000 âmes. Réparée en 1894, elle était devenue insuffisante, avec ses 1060 sièges, pour la population actuelle de 11,000 âmes, tous catholiques pratiquants, cela va sans dire. Cela se remarquait surtout à la Messe de 9 heures, le dimanche, et durant les Retraites pascales des femmes et filles. Il fallait une nouvelle et grande église. L'idée, lancée par le P. Portal, fut reçue avec enthousiasme. A force de prudence et de diplomatie, le Père réussit à acheter, en face du presbytère et de l'ancienne église, un vaste terrain, au prix de 32,000 dollars. On vendit et on transporta les résidences qui occupaient le sol, et les fondations de la nouvelle église furent commencées le 6 avril 1903. Le 26 juillet suivant, la première pierre fut bénite par le défunt Père Descreux, alors Provincial, et les travaux marchèrent rapidement. L'archevêque, toujours prudent, avait fixé une limite aux emprunts permis. Le curé et ses dévoués confrères rivalisèrent de zèle et d'industrie pour recueillir les fonds nécessaires. Les paroissiens firent preuve d'une grande générosité, et grâce à d'héroïques efforts, l'église put être achevée à la fin de 1905. On y célébra la première Messe le 1er janvier 1906, et elle fut bénite le 1er juillet suivant par Mgr W. H. O'Connell, coadjuteur de Mgr de Boston.

La nouvelle église a 169 pieds de long, 88 de large, et 68 de haut. Deux mille trois cents personnes peuvent y tenir assises. Un chœur de 50 enfants, dirigés par le P. C. Chambard, exécute le plain-chant d'une manière très satisfaisante. Les orgues sont magnifiques. Bien que l'église ne soit pas décorée à l'intérieur, elle est belle et a grand air : elle peut attendre les peintures murales qui lui donneront un autre caractère.

Le R. P. Portal, nommé Provincial d'Amérique, quitta la paroisse de Ste-Anne en octobre 1905, après l'avoir dirigée pendant dix-sept années consécutives. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de son administration temporelle, c'est de constater qu'il a réussi à ne pas augmenter la dette de la paroisse, malgré la construction de trois grandes écoles et de la nouvelle église. Les écoles

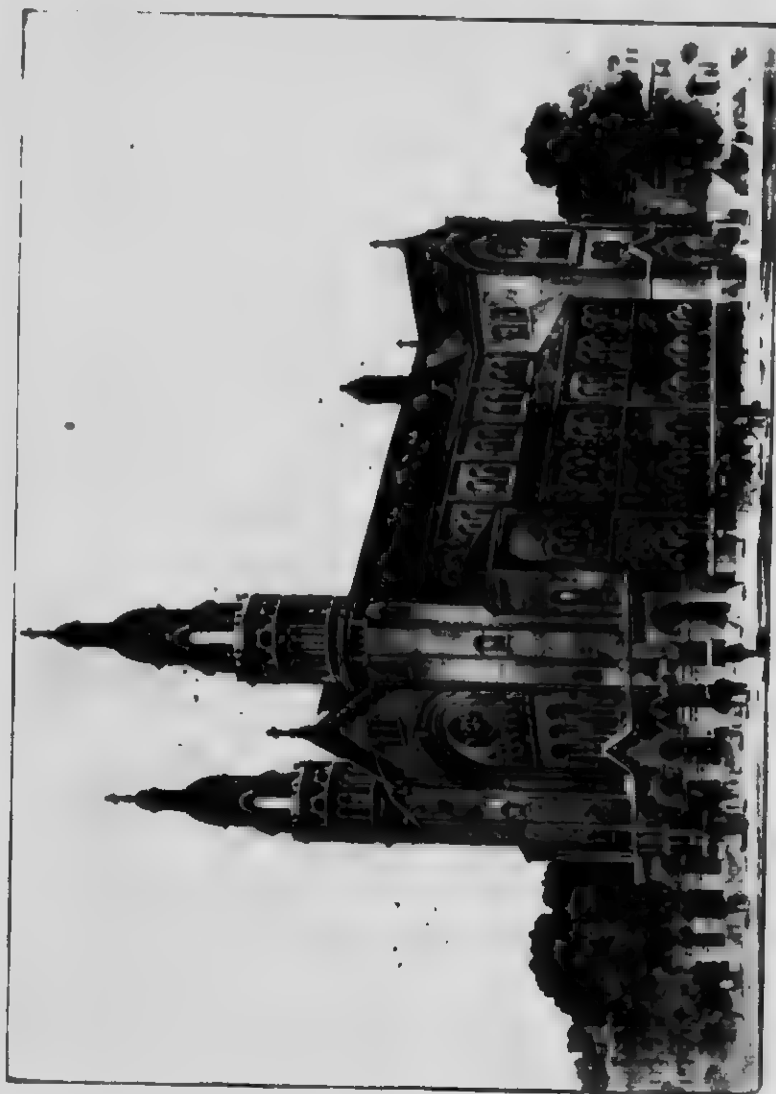
sont fréquentées par une moyenne de 1,800 enfants, à savoir : 1,500 à Ste-Anne, 250 au Sacré-Cœur, et 70 à Methuen. Au mois de septembre 1906, Mgr Brady, évêque auxiliaire de Boston, donnait la confirmation à 696 de nos enfants, y compris ceux de South Lawrence. La même année, 218 enfants ont été admis à la première Communion à Ste-Anne. Les Quarante Heures, fixées au XVIe Dimanche après la Pentecôte, sont très suivies : au moins 5,000 fidèles s'approchent, durant ces quelques jours, des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, renouvelant ainsi le magnifique spectacle des communions pascales. Les Pères des paroisses voisines, Haverhill, Boston, Cambridge, viennent aider leurs Confrères de Ste-Anne pour entendre les confessions : au mois de septembre dernier (1907), onze Pères suffisaient à peine à la tâche. Enfin, plus heureux qu'en France, nous avons ici de splendides processions.

Parfaitement outillée comme elle l'est à présent, Ste-Anne de Lawrence est, sans aucun doute, la plus belle de nos paroisses en Amérique. Avec ses deux églises, ses grandes écoles et ses Sociétés qui comptent au moins 2000 membres et forment une élite, elle proclame hautement la foi du peuple canadien; elle est aussi un vivant témoignage du zèle désintéressé et de la ferveur apostolique de son dernier pasteur.



à savoir :
uen. Au
le Boston,
s ceux de
lmis à la
fixées au
au moins
es Sacre-
e magni-
s parois-
ler leurs
mois de
ne à la
e splen-

nne de
isses en
ses So-
e élite,
t aussi
aposto-



Nouvelle Eglise Sainte Anne, North Lawrence, Mass.

NOTRE-DAME DES VICTOIRES, BOSTON, MASSACHUSETTS,

Les idées étroites des Puritains au pouvoir, et la bigoterie du peuple en général, étaient deux obstacles formidables que l'Eglise Catholique a eu beaucoup de peine à surmonter en Nouvelle-Angleterre. Grâce principalement à l'immigration irlandaise, allemande et canadienne, qui a contribué, plus que tou. autre cause, au développement de l'Eglise en ce pays, ces deux tendances allèrent en diminuant constamment durant le siècle dernier. Mais il y a seulement trente ans que le prêtre a réussi à entrer dans les prisons et hospices d'Etat pour y exercer son ministère. Aujourd'hui, sous la sage administration du vénérable Archevêque, Mgr Jean-Joseph Williams, le siège de Boston est devenu un des plus beaux de l'Amérique Septentrionale, et les Œuvres Catholiques y ont atteint un développement extraordinaire. Les Catholiques forment à l'heure actuelle 60% de la population de la métropole, et notre maire est catholique, de descendance irlandaise.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, un grand nombre de Canadiens " montèrent aux Etats," suivant leur expression, attirés par la prospérité industrielle qui allait en grandissant dans d'énormes proportions. Les filatures de coton, les manufactures de chaussures leur offraient un travail facile et rémunérateur. De nos jours, ils sont au moins un million dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre.

En 1878, les Oblats de Marie Immaculée, établis à Lowell, (Massachusetts), vinrent prêcher à Boston une Mission aux fidèles de langue française, Canadiens, Acadiens, Français, Belges et Suisses, dispersés dans la métropole et ses faubourgs. La mission,

conduite par les Pères Fournier et Bournigal, réussit à merveille. Les réunions avaient lieu à l'ancienne Cathédrale, au coin des rues Castle et Washington, et les Pères déclarèrent y avoir goûté de vives consolations. Ce premier succès prouvait que les Catholiques de langue française étaient assez nombreux pour avoir une église et des prêtres de leur nationalité. En conséquence, l'Archevêque de Boston, au mois de mai 1880, consentit à charger de cette œuvre M. l'abbé Bouland, alors curé de Central Falls, diocèse de Providence. Sa Grâce offrait l'usage de l'ancienne Cathédrale, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un local convenable.

Après bien des recherches et de longues délibérations, le choix du curé et des principaux paroissiens se porta sur une vieille chapelle protestante, située sur Freeman Place, à quelques pas de la "Maison d'Etat," et tout près du quartier aristocratique de la ville. Elle fut louée pour 100 dollars par mois, 1000 par an. En quelques jours, elle fut disposée pour le culte catholique.

Le 5 décembre 1880 eut lieu la prise de possession solennelle. M. Bouland, entreprenant et habile, était doué d'un talent remarquable pour la parole. Bientôt ses discours éloquents lui assurèrent de nombreux auditeurs, et beaucoup de Bostonnais lettrés, — car Boston a toujours été l'Athènes de l'Amérique —, se faisaient une fête d'aller entendre l'orateur français de Notre-Dame des Victoires.

M. Bouland voulait fonder à Boston un bureau de bienfaisance, un Dispensaire pour les malades, un Cercle, une école élémentaire, et une maison où les servantes françaises trouveraient un abri et des informations. Il publia pendant quelque temps un Bulletin Paroissial fort bien rédigé. Il parla, écrivit, et, au mois de mars 1881, partit pour l'Europe. Se rendant compte que, seule, une Congrégation religieuse pouvait mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise, il alla, de son propre chef, proposer sa paroisse aux PP. Dominicains, à son passage à Paris, mais les Pères n'acceptèrent pas ses avances. A Rome, il fut reçu en audience par Léon XIII qui bénit ses plans, et lui permit de se procurer pour son église une grande statue en bronze de Saint Pierre, sur le modèle de la Statue de la Basilique Vaticane.

Mais ce prêtre manquait d'ordre, d'économie et de mesure. A un moment donné, il ne put même payer le loyer de l'église qui fut fermée. Le culte n'y fut repris que lorsqu'une généreuse bienfaitrice, Mlle Delétang, se fut portée caution des futurs paiements. En l'année 1883, M. Bouland, ayant quitté Boston, Mgr Williams confia la paroisse aux Pères Maristes dont il avait apprécié le dévouement et la bonne administration à Ste-Anne de Lawrence.

Le P. Godin, qui possédait à juste titre la confiance de l'Archevêque, eut d'abord le gouvernement financier de l'église, et le P. Touche, missionnaire à Ste-Anne, fut chargé d'exercer le ministère à Notre-Dame des Victoires. Le P. Touche, après avoir résidé provisoirement dans la rue Beacon, fit l'acquisition d'une maison au No 21 de la rue Joy. Il commença aussitôt la visite de son immense paroisse, et fut vite très aimé. Aujourd'hui encore, son nom est béni, surtout par les Acadiens d'East Boston. En juin 1884, le P. Reisdorf lui fut adjoint comme vicaire. Mais, en février 1885, le P. Touche fut envoyé par le T. R. P. Général en Louisiane, pour prêcher une mission à St-Michel, et peu après son retour à Boston, il était rappelé en France. Le P. H. Audiffred, arrivé depuis deux mois avec le P. J.-B. Châtaignier, prit la direction de la paroisse.

Le 27 juillet 1885, fut constituée la corporation légale des "Pères Maristes de Boston," avec les PP. Leterrier, Président, E. Godin, secrétaire, Fr. Coppin, J. Reisdorf, J.-M. Portal et A. Kempnich, membres. Le 3 septembre suivant, la Corporation, sur le conseil précis de l'Archevêque, acheta, dans Isabella street, un terrain de 110 pieds sur 129, au prix de 22,277 dollars et 95 cents. Le 20 mai 1886, la Corporation avait en caisse 10,000 dollars: on proposa de faire un emprunt pour la construction de la crypte de la nouvelle église, qui devait coûter de 22 à 24 mille dollars. Ce n'était pas une surcharge pour la paroisse, car la location de la chapelle de Freeman Place était de 100 dollars par mois.

Ce genre de travail n'était pas une nouveauté pour les entrepreneurs; les fondations sur pilotis furent jetées avec un soin

consciencieux, et l'œuvre progressa vite. La " première pierre," qui se trouve à la base de l'église supérieure, fut bénite le 12 septembre 1886, et le 31 octobre suivant, la crypte fut dédiée par le Vicaire-Général; le P. Audiffred y chanta la première Messe.

Le presbytère fut transporté au No 96 de la rue Berkeley. Le 5 mai 1887, les membres de la Corporation constataient que le soubassement avait coûté 26,886 dollars 85 cents, et une hypothèque de 12,000 dollars avait été prise sur la propriété. Malgré cela, et se confiant pleinement en la Providence, ils autorisèrent le P. Audiffred, trésorier et curé, à emprunter 11,000 dollars à 4½%, pour l'érection, auprès de l'église, de la résidence paroissiale estimée à 22,000 dollars. La réunion du 11 juillet 1888 se tint au No 25 d'Isabella street. La somme prévue avait été dépensée pour le presbytère: l'hypothèque sur ce dernier n'était plus que de 8,000 dollars, et la dette totale s'élevait à 33,000 dollars. Depuis ce temps, la dette est allée en s'amortissant; mais elle est encore loin d'être éteinte.

A la fin de septembre 1888, arriva comme vicaire à Notre-Dame des Victoires le P. Th. Rémy, qui devait y rester quinze ans dans la même qualité. Il s'adonna corps et âme à son ministère, parcourut la paroisse dans tous les sens, et, par son zèle et sa grande connaissance des personnes, il rendit à l'Œuvre d'inappréciables services.

L'administration du P. Audiffred fut marquée par une stricte économie et par la réduction de la dette paroissiale. Il établit à Notre-Dame des Victoires le Tiers-Ordre de Marie pour les Dames, et, pour les hommes, la Société Saint-Joseph qui, à cette époque, combinait les avantages d'une sodalité et d'une Société de Secours Mutuels. La congrégation des Dames de Ste-Anne avait été fondée par le premier curé, de même que celle des Enfants de Marie; mais sous la direction de nos Pères, ces différentes sodalités ont vu croître leur nombre et leur influence, et elles sont devenues un foyer de bons exemples et de vie chrétienne.

Au mois d'août 1889, le P. Audiffred quitta Boston pour St-Paul, et fut remplacé ici par le Père F. Coppin, à qui l'on donna

pour collaborateur le P. E. Godin. Dès le commencement de son administration, le nouveau curé se proposa de construire l'église supérieure, et fit dresser les plans. Au printemps de l'année 1891, les travaux furent entrepris; au mois de novembre, l'église était achevée, et l'on y tint une foire qui rapporta plus de 10,000 dollars. Mais le P. Coppin ne put voir le couronnement de son œuvre: il était mort le 16 octobre 1891. Le Père A. Police, venu de Londres à Boston, en septembre 1890, avait remplacé son Supérieur pendant la maladie de ce dernier; il conserva l'administration de la paroisse jusqu'à l'arrivée du P. Descreux en août 1892. Mais la santé du nouveau curé ne put résister au climat, et le 25 octobre de la même année, le P. Renaudier, venu de San Francisco, prenait d'une main ferme les rênes du gouvernement, qu'il conserva pendant treize années consécutives jusqu'à la fin de septembre 1905. A cette date, le R. P. Portal, nommé Provincial d'Amérique, vint prendre sa résidence à N.-D. des Victoires.

L'église supérieure était bâtie (1891); il restait à l'achever et à la décorer. Les Pères se mirent résolument à l'œuvre, et grâce à la sage administration et à l'économie du P. Renaudier, cette tâche difficile fut assez vite accomplie. Le P. A. Police se dévoua ardemment à cette œuvre nouvelle. Pendant 26 années, il avait travaillé avec courage et succès à Ste-Anne, à Londres. Il connaissait donc les difficultés spéciales à notre genre de ministère. A peine établi à Boston, il fit preuve d'un zèle que ne démentirent jamais ni son âge, ni ses infirmités. Sa bonhomie et l'intérêt sincère qu'il portait aux paroissiens lui attirèrent beaucoup de sympathies. Son confessionnal était très achalandé, car le Père était d'une assiduité exemplaire à ce pénible travail. Il développa le Tiers-Ordre français de Marie, déjà établi par le P. Audiffred, et fonda une branche anglaise. Il fut très vite connu et aimé, et reçut beaucoup d'aumônes pour l'embellissement de l'église. En sa qualité de musicien, il voulut doter Notre-Dame des Victoires d'un bel orgue, et il y réussit. Le magnifique instrument dont la voix suave et puissante chante les gloires de Dieu et de la Vierge ferait envie à plus d'une grande église de France.

Le P. Police mourut le 12 juin 1898: il repose auprès du P. Coppin, dans le cimetière de la Sainte-Croix, à Malden. Aujourd'hui encore, sa mémoire est bénie, non seulement par nos paroissiens, mais par les prêtres et les laïques du diocèse. Le Père H. de La Chapelle prit sa place à Boston: il a continué et developpé les œuvres suivantes: Catéchisme du dimanche, Tiers-Ordre (les 2 branches), et Société du Sacré-Cœur (anglaise); il a réussi à mettre notre paroisse à la tête du diocèse pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et il a établi récemment un Club dramatique d'une douzaine de jeunes gens choisis qui ont donné avec un plein succès plusieurs pièces assez difficiles, soit aux distributions de prix du Catéchisme du dimanche, soit à des représentations pour le bénéfice de l'église. Le Père de La Chapelle a été nommé Supérieur de la maison de Boston au mois de février 1907.

Un mot de nos Confréries: la Société St-Joseph comprend environ 60 hommes, presque tous mariés, qui se réunissent le premier dimanche du mois. Le 2ème dimanche, ce sont les jeunes filles, divisées en deux branches: les petites, ou Société des SS. Anges, au nombre de 50, ont leur "assemblée" dans l'après-midi, et les 110 Enfants de Marie, le soir. Le 3ème dimanche, 80 Mères de famille ou Dames de Ste-Anne ont leur réunion avant les Vêpres, et le 4ème dimanche, à la même heure, c'est le Tiers-Ordre des Dames françaises, environ 60 membres. Le Tiers-Ordre anglais (300 membres avec une assistance moyenne de 150) se réunit le lundi après le second dimanche du mois, et la Société du Sacré-Cœur, (environ 1,000 inscrits), le mardi soir après le premier dimanche du mois.

Sauf le Tiers-Ordre et la Société du Sacré-Cœur, qui admettent des personnes de langue anglaise, nos Sociétés ne sont pas, il est vrai, très nombreuses. Mais nous ferons remarquer, d'abord, qu'elles sont réellement une élite, et que nous n'avons jamais cherché le nombre avant tout; et, en second lieu, étant données les circonstances spéciales et l'éloignement des paroissiens, il serait injuste de ne voir dans ces chiffres qu'un mince résultat.

En effet, notre œuvre, à Boston, a un caractère particulier. Ce

n'est pas, à proprement parler, une paroisse. Aux Etats-Unis, il est à peu près impossible d'avoir une paroisse véritable, si l'on n'y joint pas une école: c'est le seul moyen de grouper un peu les gens de la même nationalité. Or, à cause de la dispersion de nos fidèles dans un très vaste territoire, on n'a pas cru possible jusqu'ici d'établir une école à proximité de l'église. Notre-Dame des Victoires est plutôt une Mission pour les 20,000 personnes de langue française qui résident dans le "Greater Boston"; car notre ministère à l'extérieur est borné exclusivement aux gens de langue ou de descendance française. A l'encontre de ce qui se passe dans les paroisses territoriales nettement limitées, où la visite annuelle se fait en une ou deux semaines, notre temps se passe à visiter chacun notre quartier. Un des Pères est chargé de tout Boston, Roxbury, Dorchester et Jamaica Plain; un autre a East Boston et Chelsea. Depuis le 5 mai dernier (1907), on va dire la Messe tous les dimanches à Chelsea, où environ 150 familles acadiennes sont groupées. Un autre Père, enfin, a South Boston, Charlestown, Cambridgeport, Somerville et Everett. Chacun de ces districts est plus étendu que la cité de Lyon avec ses faubourgs immédiats, car les villes américaines ont leurs quartiers de résidences fort éloignés du centre des affaires. Il est aisé de comprendre que ces courses incessantes sont assez pénibles et n'offrent qu'un médiocre intérêt naturel. Elles sont cependant indispensables, pour que le prêtre entre en contact avec ses ouailles, pour qu'il puisse se rendre compte de l'état spirituel des familles et remédier aux abus pour la correction desquels on sollicite son intervention. Elles sont nécessaires surtout pour que les gens puissent être invités à fréquenter leur église nationale, car ils sont naturellement portés à aller à l'église la plus proche, quitte à ne pas comprendre le sermon ou les annonces, s'ils sont nouvellement arrivés et ne savent pas l'anglais. Or, l'expérience nous a montré que les enfants de nos Canadiens nés en ce pays, et qui ne fréquentent pas leur sanctuaire national, perdent trop souvent la foi, en même temps qu'ils oublient leur langue maternelle, et entretiennent des relations d'amitié avec des familles

protestantes auxquelles ils finissent par s'allier, à leur grand détriment spirituel. Quelque ingrates que paraissent nos courses apostoliques, il faut donc les continuer avec persévérance, sous peine de rendre notre position à Boston injustifiable ou intenable.

Les appels aux malades prennent aussi beaucoup de temps, parfois tout un après-midi pour un seul cas; ils arrivent fréquemment, car, à la moindre indisposition, nos Canadiens réclament la présence et la bénédiction du prêtre. Or, comme on ne peut juger à distance de la gravité d'une maladie, il faut bien faire le voyage pour s'en rendre compte. Ces visites sont faciles, grâce à la multiplicité des tramways électriques, dont le réseau savamment combiné couvre la métropole et ses faubourgs.

Les confessions sont très nombreuses dans notre église. Un des Pères, dont la vie est presque entièrement consacrée à ce ministère, en entend plus de 30,000 par an, et les autres Pères, à peu près 10,000 chacun. Attirés par la suave figure de la Vierge des Victoires, et aussi par les facilités que nous leur offrons, les fidèles viennent, de tous côtés, demander à Marie d'intercéder pour eux auprès du Père des miséricordes, et bien souvent, leurs prières sont exaucées, comme en témoignent les nombreux ex-votos suspendus aux murs du sanctuaire. Non seulement les samedis, mais la veille du premier vendredi du mois et des principales fêtes, les Pères entendent les confessions pendant cinq ou six heures, durant la majeure partie de l'année. Chaque jour, le matin pendant les messes, et surtout le soir, nous sommes à la disposition des fidèles. Quatre Communautés religieuses, une de Petites Sœurs des Pauvres, deux de Sœurs Grises et une de Frères de la Charité de Gand, ont leur confesseur résidant à N.-D. des Victoires. Enfin les Pères entendent un grand nombre de confessions de prêtres, au moins 3,000 par an.

Nos Canadiens sont très friands de sermons: le dimanche, on prêche aux trois messes du matin, à la Grand'Messe, et un quart d'heure le soir, aux Vêques, — sans compter les allocutions adressées à nos cinq confréries et aux deux branches du Tiers-Ordre. — Les curés des paroisses canadiennes avoisinantes nous



Eglise N.D. des Victoires et Résidence, Boston, Mass.

demandent souvent des Missions que le P. Supérieur est naturellement obligé de refuser. Toutefois, les PP. de La Chapelle et Rulquin, en 1898 et 1899, donnèrent plusieurs Missions et Retraites qui eurent un grand succès. Il semble donc que plusieurs Pères, dévoués à ce travail, trouveraient amplement de quoi satisfaire leur zèle.

Une Société de Secours Mutuels, l'Union des Sociétés St Jean-Baptiste, est très répandue parmi les Canadiens. Elle est appelée à exercer une grande influence sur notre peuple, non seulement en leur fournissant, à un compte raisonnable, une assurance sur la vie, mais aussi en exigeant de ses membres une attestation signée du prêtre qui leur a donné la Communion Pascale.

L'expérience du passé montrait clairement que la place du Prêtre était dans le bureau de ces Sociétés; sa seule présence y pouvait faire beaucoup de bien, ou empêcher l'expression d'idées dangereuses par des gens à demi instruits. Malgré l'heure tardive des réunions, deux Pères ont accepté la demande qui leur a été faite, et sont devenus Chapelains des deux Conseils de Boston et d'Everett.

Ces quelques renseignements suffisent à montrer que la vie des Pères de Notre-Dame des Victoires est bien remplie, et qu'ils ne peuvent accepter tout le travail qui leur est offert.



PAROISSE SAINT-BRUNO, Van Buren (Maine),

Le Madawaska, au Nord de l'Etat du Maine, est ce territoire qui borde la rivière Saint-Jean, depuis le Grand Sault jusqu'à Saint-François, sur un espace d'environ 75 milles. Son climat est splendide, mais les hivers sont longs et rigoureux; l'air y est vif et pur. Le Madawaska fut colonisé, il y a à peu près 125 ans, par quelques familles acadiennes venues de Saint-Jean et de Fredericton (Nouveau-Brunswick), qui remontèrent le Saint-Jean jusqu'à Saint-Basile. Les hommes étaient de robustes et intrépides bûcherons qui défrichèrent d'immenses terres prises sur la forêt vierge. Dans la suite, plusieurs paroisses se formèrent, à mesure que ces chrétiennes familles se multipliaient: ce qui arriva vite! La paroisse de Saint-Bruno, maintenant confiée à la Société de Marie, fut une des premières fondations. Ce fut d'abord une Mission desservie par un prêtre de Saint-Basile. Son premier curé résident fut le Révérend Monsieur Gosselin, natif de l'Ile d'Orléans, à l'entrée de Québec. C'était un excellent prêtre, mais qui cultivait la terre comme un " habitant."

Les deux rives du Saint-Jean appartenaient alors à l'Angleterre, et les paroisses du Madawaska relevaient de l'autorité de l'évêque de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick). En 1842, la ligne de démarcation fut établie entre les Etats-Unis et l'An[illegible] traité d'Ashburton, et la rivière Saint-Jean devint frontière dans toute sa traversée du Madawaska. C'est ainsi que nous avons l'honneur d'être Américains, et d'appartenir, au point de vue ecclésiastique, au diocèse de Portland qui comprend tout l'Etat du Maine: celui-ci est presque aussi grand que la France.

Nous sommes ici dans un pays foncièrement chrétien. La population primitive était d'origine acadienne; mais de nombreuses

familles arrivèrent plus tard du Canada. Aujourd'hui, Canadiens et Acadiens sont en nombre à peu près égal; mais il existe entre eux, malgré leur communauté d'origine française, une certaine antipathie, et ils vont jusqu'à dire qu'ils ne sont pas de la même race. Les Acadiens, ayant été les premiers colonisateurs, se croient volontiers encore les maîtres du pays, et ils disent des derniers venus, avec un petit air de mépris: " Ce sont des Canadiens." Les uns et les autres aiment profondément la religion, vénèrent le prêtre et ont en lui la plus grande confiance. Dans le Madawaska américain, ils estiment et aiment beaucoup no Pères, au point que plusieurs paroisses ont manifesté, à maintes reprises, le désir d'être desservies par eux.

Depuis l'arrivée des Pères Maristes, quatre curés seulement se sont succédé à Saint-Bruno: le P. Artaud qui resta ici quatre ans, époque de réforme pour la paroisse; le P. Morcel, qui continua l'œuvre dans le zèle et la piété; puis le P. Cros, encore Novice, qui ne passa que quelques mois à Saint-Bruno. Le P. Morcel reprit alors la charge de la paroisse, et, en septembre 1896, le P. M. Janisson fut nommé curé. Le pays continuant à se développer, il a fallu construire un nouveau presbytère et un couvent.

Au mois de novembre 1884, le P. Artaud, envoyé par Mgr James A. Healy, évêque de Portland, prit possession de la paroisse Saint-Bruno. Cette même année, à la prière du R. P. Leterrier, Vice-Provincial d'Amérique, et des principaux citoyens de la ville, l'Evêque demanda officiellement à la Propagande un établissement des Pères Maristes à Van Buren. Cet établissement se composait, 1° d'un collège classique et commercial; 2° de la paroisse Saint-Bruno; 3° de la paroisse de Notre-Dame du Mont Carmel (Lower Grant Isle). La Propagande approuva cet arrangement, selon les règles de la Constitution " Romanos Pontifices." La paroisse de Grant Isle n'a été occupée que dix-neuf ans plus tard, par le Père E. Godin, originaire du diocèse de Trois-Rivières (Province de Québec).

Un collège pour l'éducation des jeunes gens de Van Buren et de toute la région montrait la nécessité d'un couvent pour l'édu-

cation des jeunes filles. Aussi, au mois de mars 1891, la Supérieure générale des "Servantes de Marie Immaculée," dites du Bon Pasteur de Québec, arriva pour fonder le couvent de Saint-Bruno, avec trois religieuses et une sœur converse. Elles prirent leur logement et établirent leur clôture dans une maison qui avait appartenu à un M. Hall, et qui fut transportée sur un magnifique emplacement dominant le village et la rivière. Le tout devint la propriété de la paroisse. Au couvent fut adjointe l'ancienne école du district No 1, qui restait en la possession du Comité des Ecoles. C'est là qu'on installa une, deux, puis trois classes pour les filles et les petits garçons. Un pensionnat était nécessaire pour assurer le succès de l'entreprise et la force des études : il fut établi.

On stipula, dans le contrat entre les Sœurs et la municipalité, que le Comité scolaire ferait à chaque religieuse enseignante, un traitement de 600 dollars par an. Cette convention est encore en vigueur. Les religieuses tiennent donc à Van Buren une école communale (Common school), et sont rétribuées par le budget des écoles de la ville.

A notre connaissance, Van Buren est le seul endroit des Etats-Unis, où des religieuses tenant des écoles communales soient rétribuées par le fonds scolaire. C'est dire dans quelle situation se trouve notre couvent: cela paraît un privilège; en réalité, c'est la loi. C'est en vertu de la loi qu'il appartient au Comité local d'Education de choisir, de salarier les maîtresses d'école. A Van Buren, la population étant presque toute catholique, le comité scolaire élu par le peuple choisit les maîtresses d'école parmi les personnes instruites et de bonnes mœurs, et leur donne, après examen, un certificat d'enseignement. Mais les protestants, qui augmentent en nombre et possèdent les industries nouvelles, auront sans doute plus d'influence à l'avenir, et peut-être obtiendront-ils la direction de la ville. Alors, la situation exceptionnelle des Sœurs serait menacée: mais il leur suffirait de passer leur examen devant un jury d'Etat, pour conserver leur droit



Eglise St. Bruno, et Résidence, Van Buren, Me.

d'enseigner. D'ailleurs, la politique n'est pas près d'avoir raison des convictions de nos gens.

Le vieux couvent était devenu trop petit, et tombait en ruines. On décida d'en faire un autre plus grand, plus chaud, auprès de l'église. Ce projet fut mis à exécution en 1901. La paroisse, avec un secours de 3,000 dollars fournis par les Sœurs du Bon Pasteur, construisit le couvent actuel : il mesure 100 pieds de long sur 50 de large, a trois étages, et est pourvu d'un système moderne de chauffage. Il est, comme l'église et le presbytère, propriété paroissiale. Il y a là six grandes classes trop remplies par 225 enfants, un pensionnat de 35 à 40 jeunes filles, et une fervente communauté de 10 religieuses. Cet établissement a donné des résultats satisfaisants au point de vue de l'éducation et des études, et sous le rapport de la piété et des vocations religieuses. Dans les dernières années surtout, de nombreuses jeunes filles sont entrées au Noviciat du Bon Pasteur, et d'autres se préparent à les suivre. Comme d'ordinaire, les recrues sont les demoiselles les plus pieuses, les plus instruites, et elles sortent des meilleures familles du pays.

Une autre œuvre va bientôt commencer à Van Buren, et elle y doit faire le plus grand bien: c'est "l'Hôpital du Sacré-Cœur." Les Filles de la Sagesse, fondées par le Bienheureux Grignon de Montfort, ont accepté de bâtir ici, à leurs frais, un hôpital qui recevra les malades de toute la région. Un emplacement superbe a été donné à cette fin aux Sœurs par M. P. C. Keegan, le bienfaiteur de tous les établissements religieux de Van Buren. Le nouvel édifice doit surpasser en dimensions le collège du Saint Nom de Marie et le couvent du Bon Pasteur.

Notre paroisse compte 630 familles, 3.254 âmes et 2.000 communiants. Elle est desservie d'une manière insuffisante par deux Pères. La Mission de Saint-Joseph, qui réunit à peu près 70 familles éloignées de 10 à 17 milles, est vraiment pénible, et pour le vicaire qui va y dire la Messe tous les quinze jours, et pour le curé qui reste seul à l'église paroissiale, et doit dire la Grand'-Messe et prêcher. Il y aurait donc, à Saint-Bruno, du travail

pour un troisième Père, surtout si la population continue à augmenter, car alors, il faudrait bâtir une nouvelle chapelle à un ou deux milles au Nord-Ouest du village, sur les bords du Saint-Jean.

Notre ministère est bien consolant : d'abord, parce que nos gens ont une foi profonde, digne des premiers chrétiens, et nous regardent, en toute vérité, comme les "dispensatores mysteriorum Dei." De plus, nous n'avons à lutter contre aucune des difficultés qui découragent les prêtres de France : l'indifférence, la mauvaise volonté, les critiques méchantes, sont choses inconnues au Madawaska. Comme dans les bonnes campagnes de France, quand on porte la Communion aux malades, tous les habitants sortent de leur maison, et s'agenouillent pieusement pendant que passe le prêtre. Si la distance est un peu longue, la famille du malade se procure deux voitures ; le prêtre en a une avec son guide, et la seconde est réservée aux hommes qui forment une garde d'honneur au Saint Sacrement.

Presque tous les jours de la semaine, durant la majeure partie de l'année, nous avons soit des services de Requiem, soit des Grand'Messes d'actions de grâces. Notre chœur ne chante que le plain-chant : on pourrait trouver des voix plus souples et plus mélodieuses que celles de nos bûcherons ; mais leur bonne volonté doit plaire à Dieu.

La seule difficulté,— s'il faut l'appeler de ce nom,— c'est le climat. L'hiver est long et rude ; mais l'air est sec, et, somme toute, la mauvaise saison est loin d'être aussi désagréable que dans certains Etats où un froid humide règne presque tout l'hiver.

Et, au milieu de nos grands bois, nous bénissons Marie, qui nous a chargés de veiller sur une portion choisie du troupeau du Christ.



NOTRE-DAME DES VICTOIRES, San-Francisco, Californie.

La première église du San-Francisco actuel fût une église française. De nombreux Canadiens, chasseurs et trappeurs, engagés par la Compagnie de la Baie d'Hudson, parcouraient les forêts du Canada et de l'Orégon. Au moment de la découverte de l'or en Californie, tous ces aventuriers se précipitèrent vers le "Golden Gate" (1848). Quelques prêtres qui les avaient suivis dans leurs courses vagabondes, les accompagnèrent dans cette nouvelle migration. Parmi eux se trouvait le P. Langlois, arrivé dans l'Orégon dès l'année 1842, et qui était destiné à devenir l'un des fondateurs du diocèse de San-Francisco.

Le lieutenant Hardy, de l'armée américaine, mit une chambre à la disposition du P. Langlois, pour y dire la Messe. Bientôt ce prêtre zélé fut à même de construire une petite chapelle qu'il nomma l'église Saint-François : elle fut ouverte le 19 juillet 1849. Le même jour fut fait le premier baptême. Un prêtre français, le P. Lebret, fut le parrain de l'enfant. Du reste, les registres de cette première année attestent le caractère français de ce premier groupe de fidèles. Les prêtres sont français, les registres sont écrits en français, les noms des personnes baptisées et mariées sont français.

Bientôt cependant, des noms italiens, espagnols, irlandais, viennent s'y ajouter. Les prêtres français, dès qu'ils eurent acquis une connaissance suffisante de la langue anglaise, furent envoyés dans l'intérieur du pays, où leur présence devenait nécessaire. L'église Saint-François perdit ainsi peu à peu son carac-

tère français, bien que la population française soit restée longtemps l'élément dominant aux environs de la petite chapelle.

Le P. Langlois, premier curé de San-Francisco, dirigea la paroisse qu'il avait fondée jusqu'à l'été de 1852. Il fut alors nommé vicaire général par Mgr Alemany, nouvellement arrivé en Californie. Durant ses dernières années, il remplit les fonctions de chapelain au Noviciat des Frères de la Doctrine Chrétienne, à Martinez, où il est mort en mai 1892.

La population de San-Francisco était alors la plus cosmopolite qui se puisse imaginer. A l'église Saint-François, dès 1850, et un peu plus tard, en 1854, à la cathédrale de Sainte-Marie, il fut nécessaire de prêcher tous les dimanches en français, anglais, espagnol et italien. L'érection d'églises distinctes pour chacune de ces populations s'imposait. Les Français furent les premiers à posséder définitivement leur église nationale.

Le 2 novembre 1855, M. l'abbé Dominique Blaive (ancien capitaine de l'armée française), originaire de Tours, fut appelé de Stockton, où il était missionnaire, et chargé par Mgr Alemany du soin des Français. Le Père Blaive dut célébrer les saints offices à la Cathédrale, en attendant qu'on put se procurer une église spéciale.

Le 26 novembre 1855, une fête fut organisée à South Park, pour célébrer la prise de Sébastopol. Le P. Blaive y fit chanter le TE DEUM, et, au banquet qui suivit, il prononça un discours empreint des sentiments les plus patriotiques. En terminant, il fit un chaleureux appel à ses auditeurs en faveur d'une église purement française qu'il se proposa de mettre sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, en souvenir des glorieux faits d'armes accomplis par nos soldats en Crimée. Ses paroles furent accueillies avec enthousiasme. Le 9 avril 1856, un temple anabaptiste, situé dans la rue Bush, avait été acheté par M. Gustave Touchard, directeur de la succursale de la Maison de Banque Marziou & Cie, de Paris. Le P. Blaive profita de l'occasion. Il demanda à M. Touchard de céder l'immeuble à la paroisse, moyennant le remboursement des 15,000 dollars qu'il avait coûtés. Le marché fut

conclu, et après quelques modifications intérieures, le temple anabaptiste devint une église passable.

Le 4 mai 1856, cet édifice fut solennellement béni par Mgr Alemany et dédié au culte catholique, sous le patronage de Notre-Dame des Victoires. Dès lors, la colonie française de San-Francisco eut son église. Restait à payer les 15,000 dollars dus à la Maison Marziou & Cie.

On ouvrit des souscriptions, on donna des fêtes de charité qui eurent un grand succès, on forma des Associations de Dames et des Comités d'hommes; bref, on recueillit beaucoup d'argent. Mais cet argent, on ne sait comment, fut gaspillé. C'est alors qu'on aurait pu répéter, dans un autre sens, le mot du savetier de La Fontaine: "On nous ruine en fêtes," car on allait à la ruine. Après quatre années, on n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

La Maison Marziou & Cie était fatiguée d'attendre, et menaçait de reprendre l'immeuble qui lui appartenait. Les catholiques, ne sachant à quel expédient recourir pour conserver leur église, s'adressèrent à Mgr Alemany. Celui-ci obtint de la Banque "Hibernia Loan," en octobre 1861, le prêt de la somme nécessaire pour conserver l'immeuble.

Le P. Blaive mourut l'année suivante. Son corps repose dans l'ancien cimetière catholique du "Calvary." A lui revient l'honneur d'avoir fondé l'église française, malgré d'innombrables difficultés. Les personnes qui l'ont connu redisent encore avec émotion le zèle infatigable et le désintéressement dont il fit preuve. Pour réduire ses dépenses au minimum, le P. Blaive n'eut d'autres appartements que les salles basses du sous-sol de l'église. Les rayons du soleil n'y pénétraient jamais; les murs suintaient l'humidité. Le fondateur de l'église y contracta des rhumatismes aigus qui le conduisirent rapidement au tombeau. A sa mort, malgré ses épargnes et ses sacrifices, les finances de la paroisse étaient dans un état déplorable : rien n'était payé, et tout fut saisi.

Le successeur du P. Blaive fut l'abbé Jean Molinier, originaire

de l'Aveyron, et alors missionnaire dans le comté de Mariposa (Californie). En prenant charge de Notre-Dame des Victoires, il trouva tout le mobilier sans exception, ornements et vases sacrés, saisi pour payer les dettes de son prédécesseur. De plus, une partie de la population française était, sinon hostile, du moins prévenue, et l'autre découragée. L'église devait 18,000 dollars.

Le nouveau curé ne perdit pas courage, et se mit résolument à l'œuvre. Sous sa direction, et entraînés par son exemple, les fidèles organisèrent diverses fêtes dont le produit ne fut pas gaspillé. Le P. Molinier avait beaucoup d'ordre dans ses affaires. Il a laissé sur les finances de l'église française des notes fort intéressantes. Lorsqu'il entra en fonctions, en octobre 1862, nous disent ces notes, des 72 billets de 250 dollars chacun, qui avaient été consentis par la Banque " Hibernia Loan," 12 billets seulement étaient retirés. Dès la première année de son administration, le P. Molinier organisa une foire qui rapporta 1,200 dollars. Le 23 novembre suivant, il remboursait 26 billets à la banque, réduisant ainsi la dette, déduction faite des intérêts, à 9,327 dollars. Non seulement le nouveau curé sut intéresser les paroissiens à son œuvre; mais il sut encore obtenir de bourses étrangères des secours considérables. En juin 1864, le gouvernement français lui attribua une somme de 5,000 francs. La Société de la Propagation de la Foi lui vint aussi en aide. et d'une façon très libérale. En 1864, elle lui donna 1,600 dollars, et 1,400 dollars à trois reprises différentes, en 1865, 1866 et 1867.

Le vénérable curé, non content de mettre tout son temps et toutes ses forces au service de la paroisse, donnait lui-même l'exemple de la générosité. En 1866, il versait dans le trésor de son église 500 dollars, le fruit de ses modestes économies personnelles. Cet exemple de désintéressement lui valut de vives et précieuses sympathies, et des secours abondants. Le 5 octobre 1867, après une quête spéciale, il lui fut possible de retirer les dernières notes de la Banque. En moins de six ans, grâce à son zèle et à son esprit d'économie, le P. Molinier avait réussi à payer toutes les dettes de son église. Il avait, en outre, fait l'achat d'un orgue et

d'une chaire, et dépensé 1,000 dollars pour l'amélioration de la rue Bush.

Deux ans plus tard, il donnait sa démission, laissant l'église exempte de dettes, et 2,000 dollars restaient dans le trésor pour servir à l'achat d'un presbytère. Sa santé était délabrée : il se retira chez un ami, à Oakland, de l'autre côté de la baie. Il espérait s'y reposer de ses travaux : la mort vint le surprendre quelques semaines plus tard.

Le nouveau curé de la paroisse française ne resta que six mois dans son poste. Il fut remplacé par l'abbé H. J. de Clerq. Celui-ci était né en Belgique : habile en affaires, éloquent, entreprenant, il contribua beaucoup à l'embellissement de l'église. Le 17 juin 1871, à l'occasion du Jubilé de Pie IX, il organisa une magnifique procession. Le cortège, se composant de nombreux enfants de chœur, vêtus de soutanes rouges et de surplis blancs, du clergé et d'un grand nombre de fidèles, descendit la rue Bush jusqu'à la jonction de la rue Kearney, puis remontant celle-ci jusqu'à la rue California, se dirigea vers la cathédrale de Sainte-Marie.

M. de Clerq desservit l'église française jusqu'en janvier 1875. Mgr Alemany eut des raisons de le décharger de la paroisse, mais trouva de l'opposition de la part de son subordonné. L'Archevêque fut même obligé de venir personnellement habiter à l'église française et y remplir les fonctions de curé, pour obliger M. de Clerq à partir.

Le P. Robert, originaire du Département des Hautes-Alpes, prit la direction de la paroisse au mois de mars 1875. Il devait garder cette charge pendant plus de dix ans. Il fit construire, à ses frais, des maisons de rapport sur le terrain alors vacant, et où, plus tard, furent érigés le sanctuaire et les sacristies. Ces immeubles, bâtis sur un terrain qui ne lui appartenait pas, et en violation flagrante des lois de l'Eglise, lui valurent, dit-on, des revenus considérables,... et aussi le mécontentement de l'autorité diocésaine. M. Robert fut invité à faire un voyage en France, en 1885, et un peu plus tard, à y prolonger indéfiniment son séjour.

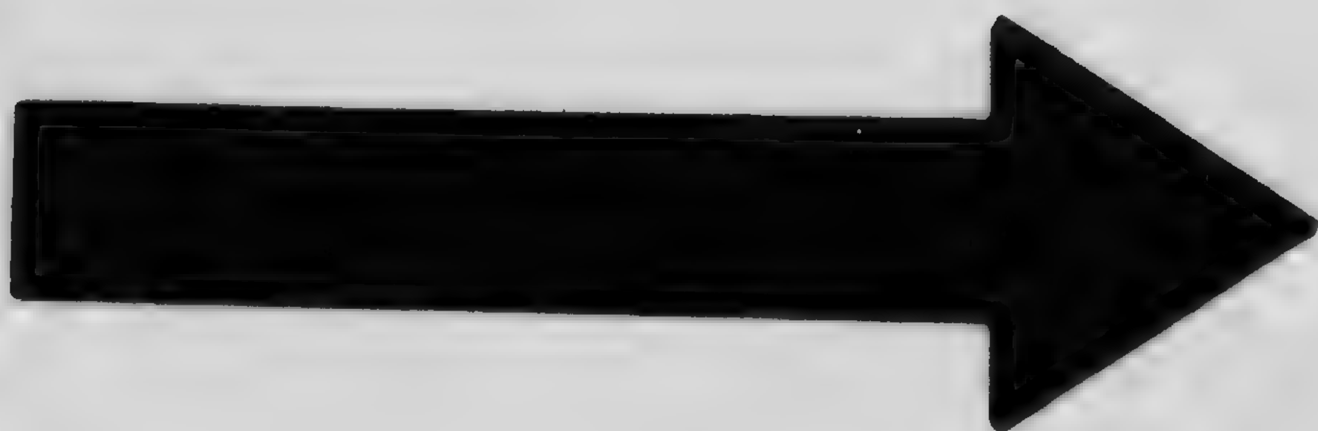
Deux prêtres vinrent successivement à l'église française : les PP. Antonucci et Beaugelin, mais seulement pour quelques mois.

L'archevêché était dès lors en pourparlers avec la Société de Marie. Les Pères Maristes étaient venus en Californie, dès l'année 1882. Désireux de fonder un séminaire diocésain, Mgr Alemany avait demandé à la Société de lui fournir des professeurs. Quatre Pères, les PP. Régis Pestre, P. Smyth, Prior et J. Reisdorf, lui furent envoyés; mais ils attendirent en vain l'ouverture de l'établissement projeté. Un bâtiment avait été construit dans ce but à " Mission San-José," à environ 36 milles de San-Francisco. Hélas ! les vocations manquèrent, et, après deux ans d'attente, les professeurs durent s'en retourner. L'œuvre, reprise par Mgr Riordan et confiée par lui aux prêtres de Saint-Sulpice, à Menlo Park, est aujourd'hui prospère : elle était alors prématurée.

Cependant, Mgr Riordan, successeur de Mgr Alemany, voulut garder dans son archidiocèse les Pères Maristes qu'il avait appris à connaître, et il leur donna l'église française.

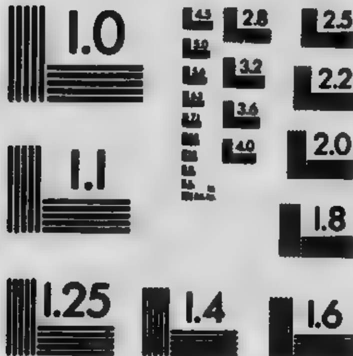
Le champ qu'on nous offrait était devenu des plus arides. A son arrivée à San-Francisco (novembre 1885), le R. P. Renaudier se trouvait au milieu d'une population ou hostile ou entièrement indifférente à l'idée religieuse. La colonie française renfermait alors deux éléments distincts : les " pionniers " et les nouveaux venus. Les premiers, attirés en Californie par la renommée des mines d'or, venaient un peu de toutes les provinces de la France. Beaucoup parmi eux, nés de bonnes familles, instruits et d'ailleurs heureux en affaires, donnèrent un certain renom à la colonie. Les nouveaux venus étaient tout différents. Issus des régions les plus pauvres de la France, le Béarn, le Dauphiné, l'Aveyron, ils n'avaient quitté leurs montagnes que pour trouver à San-Francisco un climat plus doux et un travail plus rémunérateur.

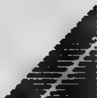
Les " Pionniers," au cours de leur vie aventureuse, avaient perdu toute habitude chrétienne; les nouveaux venus, bien qu'originaires de provinces très fidèles, suivaient l'exemple de leurs devanciers. Ni les uns ni les autres ne fréquentaient guère l'église que pour des baptêmes, mariages ou funérailles. Bientôt ce second élé-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax



Nouvelle Eglise N.D. des Victoires, et Résidence, San Francisco, Californie.

ment devint le plus nombreux : du reste, plusieurs familles de pionniers enrichis retournèrent en France.

Notre classe ouvrière, par ses qualités toutes françaises de labeur et d'économie, est devenue une classe aisée. Nous avons bien nos pauvres : mais, en général, l'aisance règne dans les familles établies à San-Francisco depuis quelques années.

La condition actuelle de la colonie française pourrait facilement être comparée à celle d'une petite ville de province au vieux pays. Au sommet de l'échelle sociale, quelques familles très riches. Immédiatement après, la petite bourgeoisie, docteurs, avocats, pharmaciens, petits rentiers. Au-dessous, les commerçants ordinaires dans toutes les branches de l'industrie, mais particulièrement dans le blanchissage, commerce des vins et liqueurs, boulangeries, restaurants. Enfin, la masse des ouvriers, garçons de salle, journaliers, etc. Notre colonie qui compte au moins six mille âmes, possède une banque, une bibliothèque, un journal, une Société de Bienfaisance mutuelle, et un magnifique hôpital. Des différents groupes dont se compose notre population, l'élément béarnais est, de beaucoup, le plus important. Une société fondée spécialement pour eux, la Société Henri IV, ne contribue pas peu à entretenir parmi eux de bonnes relations, et à les secourir au besoin; mais elle leur vaut aussi la jalousie des autres Français. On accuse volontiers les Béarnais de vouloir accaparer la direction de toutes les œuvres de la colonie. Contre eux se sont groupés le reste de nos compatriotes, unis dans des sociétés rivales. De là, divisions, querelles et disputes incessantes. Le clergé de Notre-Dame des Victoires s'est toujours fait un devoir de se tenir à l'écart de tous ces partis.

Cependant, le P. Renaudier sut gagner la confiance des uns et des autres. L'église était délabrée, le presbytère inhabitable; il eut l'audace de vouloir reconstruire celui-ci, et de transformer complètement celle-là.

Bientôt un seul prêtre ne suffit plus à la tâche, et un vicaire, le P. F. Barbier, fut adjoint au P. Renaudier. Le nouveau Père fut d'un grand secours, non seulement pour le spirituel, mais

encore pour le temporel. Doué de connaissances solides en peinture et en architecture, il donna de précieux conseils pour le tracé des plans, et réussit à changer la salle uniforme et laide élevée par les anabaptistes en un gracieux sanctuaire qui fit l'admiration de tous.

Le P. Audiffred, qui succéda en 1892 au P. Renaudier, fonda la Société des Dames de Sainte-Anne, et la fit affilier à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, à Paris. Ce fut une heureuse innovation.

Sous l'administration du P. Gente, le bien continua de se faire, et l'influence de l'église française ne cessa de grandir. Son vicaire, le P. M. Rousselon, eut l'excellente idée de grouper les petits garçons de la paroisse sous la bannière de S. Louis de Gonzague. Les résultats furent très encourageants. Cette œuvre, continuée par ses successeurs, et adaptée plus tard aux jeunes gens et aux jeunes filles, donna une vie nouvelle à la paroisse. Vers la fin de 1897, le P. Gente partit pour le Mexique, et il fut remplacé par le Père Londe, dont l'administration ne dura que jusqu'en avril 1899. Le Père A. Hamet lui succéda. L'église française vit alors ses plus beaux jours. La parole éloquente et le caractère sympathique du nouveau curé attirèrent à l'église la bienveillance de tous, en même temps que les susdites Confréries arrivaient à leur plein développement. Les dernières dettes furent promptement payées, de nouvelles orgues achetées, l'église entière rafraîchie et rajeunie.

A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis le départ du Père A. Hamet, que le 18 avril 1906, l'église française, fruit de cinquante années d'incessant labeur, était détruite de fond en comble par les flammes. Sur l'avis de Mgr l'Archevêque, le siège de la paroisse fut transporté provisoirement à la chapelle des Petites Sœurs des Pauvres, qui avait été relativement épargnée par le désastre.

Le curé actuel, le P. Joseph Guibert, se remit aussitôt à l'œuvre avec une ténacité de vrai Breton. Il fit déblayer les ruines. De nouveaux plans furent conçus par un architecte français, M. E.

A. Garin, acceptés par le T. R. P. Général, et mis à exécution. La crypte de l'église a été ouverte au culte, à l'automne de 1907. L'église proprement dite s'élèvera au-dessus de ce soubassement.... quand les ressources le permettront.



PAROISSE SAINT-LOUIS, Saint-Paul (Minnesota).

La Cité de Saint-Paul, assise sur les deux rives du Mississipi, à 410 milles au Nord-Ouest de Chicago, compte 200,000 habitants. Elle a une soixantaine d'années d'existence, et plusieurs de ses citoyens actuels virent ses humbles débuts. C'était autrefois un village où les Indiens, Sioux et Chippewas, les trappeurs venus de tous côtés, vendaient leurs pelleteries aux blancs qui remontaient le cours du " Père des Eaux." Elle est encore aujourd'hui un centre de commerce général, et dix compagnies de chemin de fer y aboutissent.

Les premiers Missionnaires de la contrée furent des Français: Mgr Loras, évêque de Dubuque; l'abbé Ravoux, arrivé en 1841; Mgr Crétin, le premier évêque du Minnesota, qui amena avec lui, en 1851, quelques jeunes prêtres et séminaristes français et aussi des Sœurs de Saint-Joseph. Celles-ci se sont multipliées dans le diocèse.

La première église, bâtie par M. l'abbé Galtier, était dans le style de l'époque: ses murailles étaient des troncs d'arbres superposés, et elle coûta 65 dollars. Tous les catholiques de Saint-Paul tenaient dans cette cabane; mais la population augmentant rapidement, les Irlandais se séparèrent des Canadiens. En 1869, ceux-ci obtinrent l'établissement, au coin des rues Cedar et 10ème, d'une église nationale française, où ils n'entendraient plus parler que leur langue maternelle. Au mois de mars 1880, un temple Universaliste fut acheté sur Wabasha Avenue, et aménagé pour l'exercice du culte catholique. Il peut contenir environ 500 personnes.

Le premier curé de l'église Saint-Louis fut un prêtre séculier; les Oblats de Marie Immaculée dirigèrent la paroisse de 1873 à 1877 : puis de nouveau, des prêtres séculiers. A la fin de l'Avent 1885, le P. Le Menant des Chesnais prêchait une mission dans

cette église. Le curé, l'abbé Genis, offrit sa paroisse à la Société de Marie par l'intermédiaire du prédicateur. Mgr Ireland, qui avait fait ses études de théologie comme pensionnaire à notre Scolasticat de Montbel, manifestait le désir de confier, d'une manière permanente, cette position aux Pères Maristes. Le P. Le Menant en écrivit au R. P. Leterrier, Vice-Provincial d'Angleterre, d'Irlande et d'Amérique, qui résidait alors à Boston, et celui-ci, à son tour en référa au T. R. P. Favre. Après des pourparlers assez longs, le contrat fut signé à Saint-Paul, le 4 août 1886, entre Mgr Ireland et le Père Leterrier.

Le P. Bigot, précédemment supérieur du Collège de Jefferson, et le P. Portal, vicaire à Lawrence, furent chargés de la nouvelle paroisse, et ils y arrivèrent le 30 août 1886. Une école neuve, confiée à cinq Sœurs de Saint-Joseph, venait d'être bâtie: le Père Bigot la meubla. La dette paroissiale était alors de 13,000 dollars. Indépendamment de leur ministère à Saint-Louis, les Pères Maristes donnèrent plusieurs Missions dans le Minnesota, et leurs successeurs ont continué ces prédications.

Dès son arrivée, le P. Bigot fut chargé par l'Evêque des confessions des Séminaristes, et de l'aumônerie du Couvent de la Visitation. En 1887, il acheta, avec le consentement de Sa Grandeur, une maison et un terrain sur Cedar street.

Au passage du T. R. P. Martin, au commencement d'octobre 1888, le P. Portal fut envoyé à Lawrence pour prendre charge de la paroisse Sainte-Anne, où il avait fait ses débuts six ans auparavant, et le P. Godin devint curé de Saint-Louis. Il crut préférable de transporter sa résidence dans la maison que le P. Bigot avait achétée, et de louer l'ancïenne. Le nouveau Supérieur, Canadien d'origine, s'attira vite les sympathies de la population par ses manières franches et aimables. Toutefois son exactitude à exiger le paiement des contributions lui valut l'opposition des retardataires; il eut aussi le désagrément de ne pas se voir approuvé par l'Archevêque, au sujet du salaire élevé qu'il fallait payer aux Sœurs de Saint-Joseph. Il se retira à Boston, et le Père H. Audiffred lui succéda à Saint-Paul, le 9 août 1889. Ce dernier

ne tarda pas à y établir le Tiers-Ordre de Marie et une Ligue du Sacré-Cœur pour les hommes.

L'Archevêque exigeait la fondation d'une nouvelle église sur la rive droite du Mississipi, dans un district où les Canadiens étaient assez nombreux. Pendant toute une année, on dit provisoirement la Messe, pour la population française, dans l'église Saint-Michel, du West Side; mais cet établissement ne pouvait réussir qu'au détriment de la première paroisse, et le P. H. Gros, nommé Supérieur en 1891, obtint de Mgr Ireland que cette mission fut abandonnée définitivement. Le P. Chareyre, qui en avait la charge, devint professeur de philosophie au Grand Séminaire, et il y resta cinq ans, jusqu'en 1896.

Au mois de novembre de cette année 1891, une foire ou "bazar," au bénéfice de l'église, rapporta 2,272 dollars, et diminua d'autant la dette paroissiale qui s'élevait alors à 23,828 dollars. Le P. Gros enrichit la sacristie de nombreux ornements qui lui furent envoyés par ses anciennes connaissances de Valenciennes et de Paris.

Le presbytère et l'école sont bâtis sur un terrain granitique. Des entrepreneurs, en quête de pierre de construction, offrirent d'édifier à leurs frais le soubassement d'une nouvelle église auprès du presbytère, à la seule condition qu'on leur donnât le granit qu'ils en retireraient. Mais, en l'absence de l'Archevêque, on ne put mener à bonne fin ce projet, ni plusieurs autres en apparence avantageux.

En 1898, le P. Gros fut rappelé en France; le Père J. Thomas prit sa place pour quelques mois. En février 1899, le Père Fr. Rémy quitta Lawrence où il était vicaire, et fut nommé Supérieur à Saint-Paul.

Notre population canadienne, comme toutes les autres nationalités, se fond insensiblement dans cette masse unifiée qui forme la population des grandes villes américaines. Sur les 25 paroisses catholiques de notre cité, il y en a une canadienne, une bohémienne, une syrienne maronite, une italienne, deux polonaises, cinq allemandes et une pour les Noirs: les autres sont anglaises.

Les Canadiens sont dispersés sur toute l'étendue de la ville, c'est-à-dire, sur un territoire de 15 kilomètres de long et de 10 à 12 de large. Quelques-unes de ces familles sont alliées par mariage à des gens d'une autre race, et elles oublient assez vite leur langue maternelle. Bien que l'église soit placée au centre de la ville, un grand nombre de nos paroissiens en sont fort éloignés, et ils ont un certain mérite à venir à la Messe à Saint-Louis. Sans tenir compte de l'émigration canadienne, lente et continue, il y a environ trois cents familles qui constituent vraiment notre paroisse.

Le dimanche, nous avons trois messes : la dernière est toujours chantée, et le chœur est accompagné par un bel orgue. A 2 heures, il y a catéchisme pour les enfants de la Première Communion et ceux des classes de Persévérance, et, à 3 heures, vêpres chantées par les enfants; puis, Bénédiction du Saint Sacrement, et enfin, une fois par mois, réunion des Congrégations de Dames et de jeunes filles. La Société des Dames compte 292 membres, et aide puissamment à l'entretien du culte; celle des Enfants de Marie a 70 membres. Ces deux Sodalités sont affiliées à l'Archiconfrérie du Rosaire. Il y a aussi deux petites Sociétés pour les enfants de l'école : celle des garçons, fondée par le P. Audiffred, sous le vocable de Saint-Louis, roi de France et patron de la paroisse; celle des filles, sous le patronage des Saints Anges. Toutes ces congrégations ont une organisation régulière et uniforme; leurs officiers sont élus à la majorité des voix, et confirmés dans leurs charges par le curé.

L'école, spacieuse et bien aérée, abrite environ 230 élèves, garçons et filles : ils sont divisés en quatre classes que dirigent des Sœurs de Saint-Joseph. Les petits enfants sont moins nombreux en hiver qu'en été, car, pour la plupart, ils habitent loin de l'école. Ils apprennent tous le français et l'anglais.

La moyenne annuelle des baptêmes est d'environ 100 (sans compter quelques baptêmes d'adultes convertis), des enterrements 30, et des mariages 30. Malheureusement, ici comme partout, nous avons à déplorer un trop grand nombre de mariages mixtes.

La visite des malades exige des courses assez longues; mais les

tramways électriques rayonnent dans tous les sens jusqu'aux extrémités de la ville. La paroisse devrait nous fournir un cheval et une voiture; mais ce serait une dépense de 25 dollars par mois, et l'on s'en passe.

Peut-être l'église Saint-Louis sera-t-elle riche plus tard, si le proverbe est vrai que "celui qui paie ses dettes s'enrichit." Depuis cinq ans, le P. Rulquin a travaillé avec acharnement à recueillir de l'argent par tous les moyens honnêtes imaginables. Dans les premières années, les contributions arrivaient difficilement, car on désespérait de la continuation de la paroisse. Mais, à mesure que la dette diminuait, la confiance renaissait partout, et la dernière souscription, close le 31 décembre 1906, est montée à près de 4,000 dollars. Enfin, grâce à l'énergie, au zèle et au talent du P. Rulquin, la paroisse qui, en 1901, avait une dette de 28,400 dollars, s'en est vue entièrement délivrée le 1er janvier 1907. Le 29 janvier dernier, sous la présidence de Mgr Ireland, a eu lieu l'incinération solennelle de l'hypothèque, au milieu des applaudissements de tous les Canadiens-Français de Saint-Paul.

Le désir des paroissiens serait de vendre l'église actuelle et son emplacement pour un prix minimum de 50,000 dollars, et de bâtir, avec cette somme, une nouvelle église à côté de l'école et du presbytère. Il y a un terrain suffisant, et l'on serait éloigné des tramways qui passent continuellement à la porte de l'église actuelle.

En plus du ministère commun à toutes les paroisses, les Pères de la résidence disent la Sainte Messe tous les jours, sauf les dimanches, au Couvent des Sœurs de Saint-Joseph, situé au chevet de l'église. Ils ont à confesser les Sœurs, novices et postulantes du pensionnat de Saint-Joseph, au nombre de 110 environ, et les Sœurs du Couvent de Sainte-Agathe, qui compte au delà de 60 religieuses. Ils sont encore confesseurs des Petites Sœurs des Pauvres à Minneapolis et à Saint-Paul : chacune de ces deux maisons compte quinze religieuses. On donne une instruction par mois à ces bonnes Petites Sœurs. Les Sœurs de Saint-Joseph

voudraient bien aussi que nous leur fassions des conférences; mais ce serait un surcroît de travail que nos Supérieurs n'ont pas jugé à propos d'accepter pour nous.

En résumé, maintenant que sa dette est payée, la paroisse St-Louis est en assez bonnes conditions, et l'œuvre pourra continuer, pour la plus grande gloire de Dieu et le bien spirituel de nos Canadiens.



COLLEGE DU SAINT NOM DE MARIE, Van Buren (Maine).

" Quiconque veut s'élever, dit S. Augustin, doit commencer petitement ". Ne pourrait-on pas appliquer ce principe au Collège du St-Nom de Marie de Van Buren, et voir dans ses humbles débuts le gage d'un meilleur sort à l'avenir ? Si jamais œuvre a pris naissance dans l'ombre, c'est assurément celle-ci.

Reportons-nous à vingt-trois ans en arrière : Van Buren n'était alors qu'un petit village ; la campagne environnante était une longue suite de bois s'étendant à perte de vue ; les communications étaient très difficiles, par suite du manque de chemin de fer. Et c'est pourtant là que la Ste Vierge voulait établir une œuvre Mariste.

En novembre 1884, arrivaient à Van Buren les PP. Châtaignier et Artaud. Le premier devait s'occuper de la fondation du Collège, le second prenait charge de la paroisse.

Mgr Healy, alors évêque de Portland, avait appelé les PP. Maristes au Madawaska ; il leur avait confié le soin de la paroisse St-Bruno, et l'établissement d'un Collège à la fois classique et commercial, où les jeunes gens de langue française de l'Etat du Maine pourraient apprendre l'anglais, et où ceux de langue anglaise auraient toute facilité d'étudier le français. Ce projet avait reçu l'approbation de nos premiers Supérieurs, car on pensait pouvoir se recruter aisément parmi les jeunes gens canadiens qui viendraient se faire instruire au Collège. Aujourd'hui cependant, nous devons reconnaître que les Pères qui avaient nourri cette espérance ont été malheureusement déçus.

A la demande du R. P. Châtaignier, les habitants de Van Buren s'assemblèrent et promirent d'aider, dans la mesure de leurs forces, à la fondation du Collège. Ils ouvrirent une souscription



Collège du Saint Nom de Marie, Van Buren, Maine.

volontaire pour faire face aux premiers frais de construction, et recueillirent quelques centaines de dollars: c'était l'obole du pauvre. Ils fournirent aussi du bois et des journées de prestations.

Au printemps de 1885, la Société de Marie achetait pour le Collège un vaste emplacement situé en face de l'église. Les travaux de fondation et de construction commencèrent dès l'été suivant, pour se continuer jusqu'à l'automne de 1887. Ils furent dirigés par un prêtre, M. l'abbé Pineau, curé de Grant Isle, qui avait manifesté le désir d'entrer dans la Société, mais ne réalisa point son projet. Le bâtiment a 100 pieds de long sur 50 de large, quatre étages, un toit à mansardes (français), et peut recevoir environ 75 élèves.

L'ouverture des classes s'était déjà faite, à la sacristie de l'église paroissiale, en novembre 1885, avec les PP. Guillemin et Fahy comme professeurs. Cet essai ne pouvait réussir, et les quelques élèves furent rendus à leurs familles six mois après.

Au mois d'octobre 1887, arrivèrent le nouveau Supérieur, le R. P. Descreux, les premiers professeurs les PP. François et Kirk, et le bon Frère Augustin. L'ouverture des classes régulières au Collège eut lieu dans les derniers jours de novembre. Quelques semaines auparavant, les 11 et 12 octobre, un " bazar " avait été organisé dans les salles du nouvel établissement: cette fête rapporta un bénéfice net de plus de 1100 dollars. Cette somme fut offerte au P. Artaud et destinée par lui à couvrir les frais d'ameublement. La première Messe dans la chapelle du Collège fut célébrée le 8 décembre 1887, par le R. P. Descreux.

Nous lisons dans la vie de notre vénéré Père Fondateur que, si une fondation ne rencontrait pas de difficultés au début, si tout semblait prospérer, il éprouvait de sérieuses inquiétudes pour l'avenir de cette œuvre. Au contraire, y souffrait-on beaucoup, devait-on faire d'héroïques sacrifices, il voyait dans ces tribulations le gage d'une grande prospérité à l'avenir, et un signe de la bénédiction de Dieu. Le Collège de Van Buren a toujours été pauvre. Bâti principalement avec l'argent de la Société, il a vu sa dette mise à la charge de la Province d'Amérique. Malgré sa pré-

voyance et son abnégation, notre bon Père Econome ne réussirait jamais à joindre les deux bouts, si le Père Curé ne lui prêtait main forte. Cette humilité et ces épreuves ne sont-elles pas le cachet des œuvres bénies de Dieu ?

Si notre Collège, en effet, n'a jamais compté beaucoup d'élèves, il peut du moins revendiquer l'honneur d'avoir toujours été une pépinière de bons prêtres. Presque chaque année, on a vu sortir d'ici des jeunes gens choisis de Dieu pour être ses ministres. Nous pouvons ajouter que la force de nos études classiques est très connue et justement appréciée par les Professeurs de Grands Séminaires et par tout le Clergé.

En mars 1888, le P. Descreux tomba malade et se vit obligé de quitter Van Buren pour se rendre à Boston, où il reçut les soins que réclamait son état de santé. Il revint au mois d'août; mais seulement pour deux mois, car une nouvelle maladie le contraignit à chercher un climat moins rigoureux.

Le 29 septembre 1888, le P. A. Loude vint prendre la direction du Collège : il arriva en même temps que le T. R. P. Martin qui venait visiter la nouvelle fondation, et le R. P. Leterrier. Le T. R. Père prêcha à la paroisse le sermon de la S. Bruno, et, dans la suite, il garda toujours une prédilection marquée pour nos établissements du Madawaska.

Le P. Loude resta six ans Supérieur: le nombre des élèves, internes et externes continuait à augmenter. On bâtit pour eux une grande salle de récréation, et, au bout de cette salle, une maison pour les Sœurs de la Ste-Famille de Sherbrooke (Canada) qui ont le soin de la cuisine et de la lingerie.

Le P. Piot devint Supérieur en 1894; il garda cette charge pendant quatre ans. Ici comme partout, il sut faire apprécier son habileté administrative. De 1898 à 1901, ce fut le Père Janisson, actuellement curé de St-Bruno, qui fut le Supérieur de la maison, et le P. Collins était Directeur des études au Collège. En 1901, le P. Loude revint à Van Buren comme Supérieur pendant un an.

En 1902, le Père J. Dunne prit la direction du Collège, et y

resta trois ans Supérieur: le nombre des élèves oscille entre 50 et 70. A cette époque plusieurs de nos Gradués entrèrent dans différents Grands Séminaires, où ils ont représenté notre maison d'une manière très honorable. Le Collège a le droit de conférer des diplômes: ce privilège nous fut accordé par la Législature du Maine, le 24 mai 1899, à la demande du P. Collins.

En septembre 1905, le Père M. Thouvenin fut nommé Supérieur. D'importantes améliorations furent aussitôt introduites dans le programme des études. On établit un Cours de sciences physiques, et on jeta les fondements d'un sérieux Cours commercial. En 1906, le nombre des élèves augmenta sensiblement: à Noël, il fallut faire une salle d'étude spéciale pour les externes. Actuellement (Pâques 1907), on compte 73 internes et 25 externes, et il a fallu refuser des élèves, faute de place.

A Noël 1906, les meilleurs citoyens de Van Buren, voyant que la maison devenait trop petite, proposèrent au Supérieur de faire demander une " appropriation " à l'Etat du Maine, pour aider le Collège à s'agrandir. Cette suggestion fit d'abord sourire, tant l'idée paraissait impraticable à quiconque connaît le puritanisme de notre parlement. Mais, grâce aux efforts de M. C. Keegan, et à l'insistance d'un de nos anciens élèves, M. P. Thériault, sénateur pour le comté d'Aroostock, on obtint, en mars 1907, que la Commission parlementaire d'éducation se rendit à Van Buren, pour étudier la situation et les besoins du Collège. Quelques semaines après, une allocation fut votée par le Parlement, contresignée par le gouverneur Cobb, permettant au Trésorier de l'Etat de payer au Collège Catholique Romain de Van Buren la somme de 15,000 dollars (7,500 en 1907, et 7,500 en 1908).

Il appartient aux premiers Supérieurs de la Société de nous tracer la conduite à tenir. Si le secours pécuniaire, offert par l'Etat, est accepté, et si l'on construit un second bâtiment pour des salles d'études et des dortoirs, le Collège sera irrévocablement fixé à Van Buren, et nous pourrons continuer notre œuvre d'éducation. Elle nous a déjà coûté bien des efforts et des sacrifices de toute nature: espérons qu'à l'avenir, elle nous donnera toutes les consolations que nous sommes en droit d'attendre.



COLLÈGE "DE TOUS LES SAINTS", Salt Lake City (Utah).

Le Collège de Tous les Saints (All Hallows) est un Externat et Pensionnat, fondé en 1886 par le Rév. Lawrence Scanlan, actuellement évêque du diocèse de Salt Lake. Le promoteur de l'entreprise obéissait à de nombreuses requêtes venues de tous les points de la région: il fallait donner aux parents chrétiens de l'Utah et des Etats voisins le moyen de procurer à leurs enfants une instruction pratique et complète, et une bonne éducation, sans qu'ils fussent obligés de les envoyer à de trop grandes distances.

En 1889, sur l'invitation de Mgr Scanlan, les Pères Maristes prirent charge de cette œuvre, et c'est sous leur direction que le Collège s'est développé. Les trois premiers Confrères choisis pour ce poste furent les Pères Fox, Guinan et Delahaye; ils avaient pour auxiliaires des professeurs laïques. Les premières années furent pleines de luttes, d'épreuves et de sérieuses difficultés. Peu après l'ouverture des classes, en septembre 1889, la maladie força le Supérieur à se retirer, et le R. P. Forestier, alors Provincial, prit sa place pendant quelques mois. Au commencement de 1890, le P. J.-B. Châtaignier fut nommé Supérieur: c'était un homme d'un âge mûr et d'une vaste expérience, plus habitué aux Missions qu'aux œuvres d'éducation. Il garda cette charge deux ans, et, sous son administration, trois ou quatre nouveaux Pères et Scolastiques lui furent envoyés comme professeurs.

Au commencement de l'année scolaire 1891-1892, le P. Henry, Supérieur du Collège de Jefferson, fut transféré dans la même qualité à Salt Lake City. Pendant les trois années qu'il occupa ce poste, le nombre des élèves augmenta continuellement, et les résultats pratiques qu'il obtint valurent au Collège une excellente

réputation. Sa santé chancelante l'obligea à la retraite, et le P. Th. Larkin lui fut donné pour successeur. Durant six années consécutives, celui-ci travailla avec un zèle infatigable, et, grâce à ses efforts, le Collège devint plus prospère que jamais. Le nombre des élèves s'accrut tellement qu'il fallut louer des maisons voisines. Le P. Larkin acheta, au prix de 4000 dollars, une propriété qui était séparée du Collège par une bande de terre. Il fit aussi l'acquisition d'un grand terrain de 40 acres, situé dans les faubourgs de la ville, pour la somme de 15,000 dollars. Il aurait voulu y bâtir un nouveau et magnifique Collège, dont les plans, dessinés par un architecte habile, ont partout excité l'admiration; mais le manque de fonds l'empêcha de réaliser son projet.

A l'été de 1902, le P. Larkin fut nommé curé de l'église du Saint-Nom de Marie, à Algiers (Louisiane), et le Père J. Guinan, alors Vice-Supérieur à Atlanta, devint Supérieur du Collège de "Tous les Saints." Ce n'était pas un nouveau venu à Salt Lake City, car il y avit déjà été professeur pendant huit ans.

Cette année 1902 marque une ère nouvelle dans l'histoire de notre Collège. Il fallut acheter, au prix d'environ 7,000 dollars, la bande de terre qui séparait l'établissement de l'emplacement déjà acquis; et l'on éleva une chapelle et un bâtiment nouveau qui était devenu nécessaire. Aujourd'hui, l'ensemble des constructions du Collège supporte la comparaison avec les autres grands édifices de la ville et représente, tout compris, une valeur vénale de 125,000 dollars. La Chapelle a été enrichie par de généreux bienfaiteurs: quatorze vitraux furent offerts par quelques riches amis de la maison, et un magnifique autel de marbre blanc et d'onyx fut donné par feu Madame W. J. Burns, de Pittsburg (Pensylvanie).

Dans leur arrangement actuel, les bâtiments du Collège peuvent recevoir 200 élèves. Ils sont pourvus de toutes les améliorations modernes, et ne laissent rien à désirer au point de vue de la commodité et de la santé. Nous avons un Musée d'histoire naturelle, où notre professeur de Sciences, le P. Roeser, un brillant élève du P. Pestre à Montluçon, a su recueillir une collection remarquable

de curiosités: minéraux, fossiles, monnaies, timbres, etc; — le Cabinet de Physique avec ses instruments nombreux et perfectionnés; — les Laboratoires de Chimie et d'Analyse Minéralogique, le Gymnase, la Salle des exercices militaires, une Symphonie et un Orchestre. . . sans parler du reste!

Nous nous efforçons de suivre les meilleures idées, en matière d'instruction et d'éducation. Le cours du Collège comprend trois séries d'études primaires, trois d'humanités, et trois d'études supérieures. Mais nous nous gardons bien de négliger les exercices qui, soit à la maison, soit en plein air, contribuent si puissamment au développement physique de nos élèves. Un officier de l'Armée fédérale vient d'un fort voisin, apprendre à nos jeunes gens le maniement des armes qui leur sont prêtées par le gouvernement, afin d'en faire, au besoin, des miliciens expérimentés. Un habile professeur leur enseigne la gymnastique; enfin, ils s'adonnent avec ardeur aux jeux athlétiques qui sont si populaires dans tous les Collèges américains: le baseball, le football et le tennis.

Le Cours Classique est le principal du Collège; le Cours Scientifique prépare les jeunes gens qui se destinent à la vaste industrie minière de l'Ouest ; le Cours Commercial enfin leur donne les connaissances requises pour la conduite des affaires. Le Collège a reçu, de la Législature de l'Utah, le droit de conférer des grades dans ces trois branches, et nous devons dire que nos diplômes sont très appréciés. La Société de Marie forme ici une Corporation, sous le titre légal; " Les Pères Maristes du Collège de Tous les Saints ", — " The Marist Father of All Hallows College, Salt Lake City ".





Collège de Tous les Saints (All Hallows), Salt Lake City, Utah.

SCOLASTICAT—NOVICIAT DE WASHINGTON.

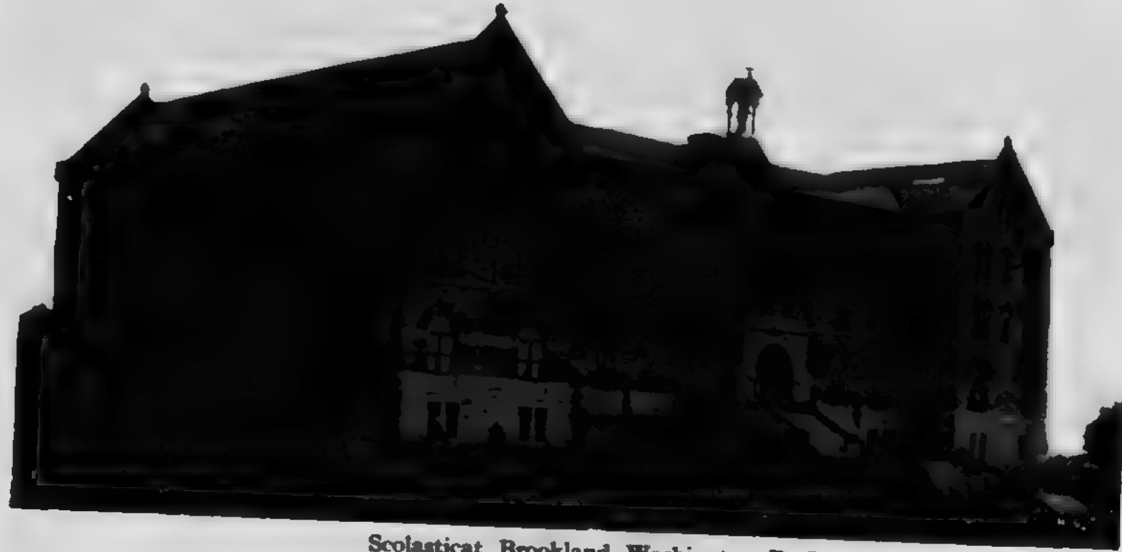
Le Scolasticat-Noviciat de la Province d'Amérique, avant son établissement définitif dans le voisinage immédiat de l'Université Catholique, a passé par deux étapes préparatoires, l'une à Dodon (Maryland), l'autre à Brookland (District de Colombie).

I. DODON. — En mai 1890, le R. P. Forestier, premier Provincial d'Amérique, acceptait, au nom de la Société, une vaste propriété située dans le Sud du Maryland. Elle était mise à la disposition de la Société, sous certaines conditions: nous devions pourvoir aux besoins spirituels de la région, et, en cas d'abandon de la mission par la Société, il était entendu que ce domaine ferait retour à l'archidiocèse de Baltimore. En nous accordant la juridiction nécessaire pour exécuter notre part du contrat, Son Eminence le Cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, ajouta, comme condition de cette juridiction, la desserte de tout un district voisin, "Calvert County."

Le R. P. Forestier prit possession de Dodon House, en mai 1890. Le P. Le Grand, nommé premier Supérieur de la fondation, Scolasticat-Noviciat et Missions, ne tarda pas à l'y rejoindre. Avant peu, il devint clair que le temporel assez compliqué de cet établissement éloigné de tout centre demanderait un administrateur expérimenté : le P. Piot fut choisi pour cet office, et arriva en août 1890. Quatre Novices seulement se présentèrent en septembre; mais avant la fin de l'année, la petite Communauté comptait quatre Directeurs et neuf élèves. Le nombre croissant des novices, et aussi le besoin urgent d'une chapelle pour la Mission, nécessitèrent bientôt une nouvelle construction qui fut entreprise

et menée à bonne fin par le P. Piot. Malgré ses avantages, Dodon ne parut pas offrir un terrain favorable au développement de nos maisons de formation. Dès septembre 1892, les Théologiens furent envoyés à Brookland, Dodon restant Noviciat-Philosophie et aussi centre de Missions. Cet état de choses dura jusqu'en 1898 : à cette époque, les novices et les philosophes furent à leur tour transférés à Brookland. On garda cependant la charge des Missions jusqu'à ce que le Chapitre Général de 1900 ordonnât l'abandon complet de Dodon. De 1890 à l'hiver de 1901, date de l'évacuation définitive, la maison de Dodon a eu pour Supérieurs les PP. Le Grand (à deux reprises), Piot, E. Dublanchy et Fr. Morcel. Tous ces Pères, à l'exception du P. Piot, furent en même temps Maîtres des Novices et directeurs des études. Après le retrait du Noviciat, les P. Le Grand, Mader et Thomas eurent la charge des Missions. Le séjour des Pères Maristes à Dodon n'a pas été sans résultats appréciables : il a créé, dans la région assez vaste confiée à nos soins, un mouvement prononcé de retour vers la religion catholique. Bon nombre de nos jeunes gens, exilés de nos maisons de France par la persécution, n'oublieront pas qu'ils ont trouvé un asile à Dodon House.

II. BROOKLAND. — L'ancienne et historique résidence de la famille Brooks, — qui a donné son nom à ce quartier de la banlieue de Washington, — fut acquise dans l'été de 1892, et occupée en septembre de la même année. Le R. P. Forestier, Provincial, en fit sa résidence, et en fut le premier Supérieur. La " Brooks Mansion " devint aussi notre Scolasticat de Théologie. On avait d'abord pensé à établir ce Scolasticat sur le plan de notre maison d'études à Rome; les étudiants devaient profiter largement des cours donnés à l'Université catholique. Divers essais furent faits dans ce sens; mais ils ne donnèrent pleine satisfaction ni à l'Université, ni à la Société. Le programme de l'Université était peu fait pour des commençants, et nous regrettions un peu de nous départir d'une portion notable de l'éducation de nos aspirants, — œuvre de famille s'il en fut. Cependant, la Communauté, d'abord fort peu nombreuse, augmentait sensiblement. Dès 1894, le R.



Scolasticat, Brookland, Washington, D. C.

P. Forestier fit faire une addition considérable à l'ancien manoir des Brooks : cela permit de ramener de Dodon les novices et les philosophes qui y restaient encore. Le Chapitre Général de 1900 ayant statué que nos jeunes gens, avant d'aborder les études universitaires, compléteraient tout d'abord chez nous leurs études élémentaires, on organisa plus complètement le Scolasticat, et nos aspirants cessèrent d'aller à l'Université. En retirant nos étudiants de l'Université catholique, on n'eut pas toutefois la pensée de se priver des avantages réels qu'elle nous offrait. Le P. E. Dublanchy fut le premier Docteur en Théologie reçu par l'Université; après lui, plusieurs jeunes Pères ont pu, leurs études élémentaires terminées, y suivre des cours et prendre leurs grades. Le Chapitre Provincial de 1904 a fort approuvé cette manière de faire, et a demandé qu'elle fut généralisée, dans la mesure du possible.

L'ancien scolasticat de Brookland a servi de lieu de réunion au Chapitre de 1893, le premier de cette province. Il a eu pour Supérieurs les PP. Forestier, Le Grand et Descreux. Lorsqu'on transporta ailleurs les Etudes et le Noviciat, la " Brooks Mansion" devint le pied-à-terre de l'Ecole Apostolique récemment fondée. Plus tard, les causes qui avaient fait désirer un autre local pour le Scolasticat, valurent aussi pour l'école : on la transporta dans le voisinage du nouveau Scolasticat. La " Brooks Mansion " fut alors mise en vente, et devint la propriété des Sœurs Bénédictines, qui en ont fait une école paroissiale prospère.

III. LE " MARIST COLLEGE." — Dès 1896, on avait compris que la propriété de Brookland n'était pas assez spacieuse pour notre œuvre. Le R. P. Renaudier, alors Provincial, acquit, au Nord de l'Université, un terrain de dix acres, en vue d'un établissement plus considérable. La construction n'en commença qu'en juillet 1899. En septembre de la même année, Mgr Blenk, évêque de Porto Rico, en bénit la première pierre. Ce n'est qu'en août 1900 que la maison fut terminée. Les Capitulants, alors à Washington, purent assister, le dimanche après l'Assomption, à la bénédiction et à l'inauguration du " Marist College." Le

P. Descreux suivit le Scolasticat à son nouveau local, et en fut ainsi le premier Supérieur. Nommé Provincial en 1901, il ne put, tout en y conservant sa résidence officielle, continuer à prendre une part active à l'œuvre de la formation des jeunes gens. Il confia ce soin au Vice-Supérieur, et finalement demanda un successeur. Le Père Sollier fut nommé Supérieur du Scolasticat en 1902, et est encore en charge.

Le Chapitre Provincial de 1893 avait demandé que, pour se conformer aux lois du Saint-Siège, on séparât le Noviciat et les études. Ce vœu put être réalisé en septembre 1901. Avant de se démettre de ses fonctions de Provincial, le R. P. Renaudier avait statué que la formation de nos jeunes gens se ferait en deux périodes de trois ans chacune : la première comprendrait, en alternant, l'année du Noviciat et les deux ans de philosophie; la seconde, trois ans de théologie, en attendant que les circonstances permissent d'en faire quatre ans. Par ce moyen, on parait à l'inconvénient ou de mélanger le noviciat avec les études, ou d'avoir un noviciat trop nombreux pour la marche régulière des exercices de probation. Cette méthode a été suivie jusqu'ici. Un noviciat régulier a eu lieu en 1901-1902. Le Père Régis Pestre devait être le Maître des Novices; mais la mort l'enleva avant le commencement des exercices. A son défaut, le P. Sollier fut désigné pour remplir ces fonctions, et il eut le P. Butin pour Socius. Un autre Noviciat régulier a eu lieu en 1905-1906, avec le même Maître des Novices et le P. E. Pfleger comme Socius. Quant aux études, soit philosophiques, soit théologiques, elles sont maintenant organisées de façon à comprendre toutes les branches de la science ecclésiastique désignées dans nos Constitutions. Des cinq professeurs du Scolasticat, deux sont lauréats de l'Université Grégorienne, et trois de l'Université Catholique d'Amérique. Le nombre des élèves se maintient dans une moyenne de trente. Les aspirants qui, autrefois, venaient surtout d'Europe, sortent presque tous de notre Ecole Apostolique. Il n'est pas encore possible de dire le nombre moyen de sujets que l'Ecole fournira au Scolasticat.

Le ménage du Scolasticat, d'abord confié aux Sœurs de la Providence, — à défaut de Frères Coadjuteurs —, est maintenant dirigé par les Petites Sœurs de la Sainte-Famille, de Sherbrooke (Canada). Un seul Frère Coadjuteur prend soin de la propriété avec un grand dévouement : c'est le Fr. Guillaume. Avec l'aide des Novices et des Scolastiques de bonne volonté, il a réussi à mettre en valeur d'utilité ou d'agrément les dix acres assez incultes au moment de l'achat. Outre sa grande et belle maison, le " Marist College " a maintenant une vigne prospère, un jardin potager fort productif, des promenades ombreuses, un puits inépuisable, un chalet tel qu'on n'en voit pas en Suisse, enfin l'indispensable " baseball field."

Le livre des professions religieuses faites soit à Dodon, soit à Brookland, soit au nouveau Scolasticat, en est actuellement au No 62. Mais, tout près du livre de vie, il y a aussi l'obituaire. Plusieurs de nos profès sont morts loin d'ici : le P. Cherdel en Océanie, le P. Cryé dans l'Utah, et le P. Orphelin au Mexique. Au cimetière du Mont des Oliviers, à Washington, notre lot s'emplit, hélas! trop vite! Cinq pierres tombales portent les inscriptions suivantes :

Rév. P. J.-F. Régis Pestre, S. M., 3 août 1901.
Fr. E. Paulus, S. M., 4 mai 1907.
Fr. C. Bécel, Asp. Pr. S. M., 9 octobre 1897.
Fr. J. Riley, Asp. Pr. S. M., 14 décembre 1899.
Fr. W. Duclos, Asp. Pr. S. M., 13 février 1901.

Ces chers défunts reposent à l'ombre d'un modeste monument surmonté du signe de la Rédemption, et portant, à mi-hauteur, une image sculptée de la Vierge de Lourdes, avec cette inscription trop vraie dans leur vie, pour qu'elle ne reste pas vraie dans leur mort :

SPES NOSTRA.



PAROISSE NOTRE-DAME DE PITIÉ, NORTH CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS.

Au Nord-Ouest du quartier de résidences qui entoure la célèbre Université d'Harvard, à Cambridge, se trouvent de vastes champs d'argile que leur voisinage rendait précieux aux industriels de Boston pour la fabrication des briques. Ce genre de travail a toujours souri aux Canadiens, dont l'adresse et l'endurance sont vraiment remarquables, et un certain nombre d'entre eux vinrent, vers 1870, s'établir à proximité des nouveaux ateliers. La prospérité de la métropole et de ses faubourgs nécessitait l'érection de nombreux et vastes bâtiments en briques: aussi le travail n'a jamais manqué aux briqueteries de North Cambridge, et les immigrants ont continué à y affluer.

Venus, pour la plupart, directement du Canada, et ne comprenant que médiocrement l'anglais, ils se trouvèrent délaissés au point de vue spirituel. Le curé de la paroisse la plus rapprochée des " briquades ", ayant déjà assez de travail avec ses ouailles de langue anglaise, ne pouvait guère s'occuper des Français nouveaux venus. Les conséquences de cet abandon étaient déplorables. Aussi, dès que nos Pères furent installés à Boston, ils n'hésitèrent pas à faire très souvent le trajet de six milles qui les séparait de North Cambridge, afin de visiter les familles canadiennes et de les encourager dans la pratique de leur foi. Peu après, le P. Audiffred résolut d'y aller régulièrement, pour faire le Catéchisme aux enfants et les bien préparer à la Première Communion. Voyant qu'on s'intéressait à eux, ces bons Chrétiens en furent vivement touchés, et, malgré le distance, malgré la lenteur des moyens de transport alors en usage, ils prirent l'habitude de venir

à l'église française de Boston pour entendre la Sainte Messe et faire baptiser leurs enfants. Peu à peu, un noyau de paroisse se constitua, et vint le moment où les principaux Canadiens-Français de North Cambridge, au nom de tous leurs compatriotes, demandèrent une église et un prêtre.

Le Père E. Godin, qui a puissamment contribué à la fondation de nos maisons de la Nouvelle-Angleterre, fut chargé de cette mission. Au mois d'avril 1892, un de nos meilleurs paroissiens, M. Joseph Broussard, acheta le terrain qu'il avait choisi de concert avec les Pères de Boston, et, peu après, le leur revendit. L'église fut commencée au mois de juin suivant, et les travaux furent poussés avec tant de rapidité que Mgr Brady, évêque auxiliaire de Boston, put bénir le nouvel édifice le jour même de l'Immaculée Conception, 8 décembre 1892.

L'église avait coûté 24,000 dollars: l'église-mère, Notre-Dame des Victoires, en avait fourni 5,000. Le fondateur n'avait pas songé à faire un modèle d'architecture, car l'avenir de cette mission ne paraissait pas très brillant. Il est regrettable cependant que l'église ait été placée si près du chemin de fer: le passage de trains nombreux dérange le prédicateur ou le célébrant, et occasionne une trépidation du sol assez désagréable.

L'édifice avait reçu son couronnement, et le P. Godin était satisfait de voir son plan réalisé tel qu'il l'avait conçu, quand nos Supérieurs l'appelèrent à prendre la direction de la paroisse de St-Joseph d'Haverhill, qui venait de nous être confiée par Mgr Williams (20 février 1893).

Il eut pour successeur à Cambridge le Père Etienne Artaud. Entre les mains de celui-ci, l'œuvre ne fit que progresser. Le Père Artaud mit à se procurer des ressources tous les moyens qu'un talent spécial lui suggérait; son passage à Cambridge a été remarqué, bien qu'il n'ait pu rester longtemps au milieu de notre peuple. Au bout de huit mois, il partait pour la France: là, il s'adonna pendant quelques années au travail des Missions et Retraites, et Dieu le rappela à Lui, le 10 septembre 1901.

Le P. Artaud parti, la paroisse Notre-Dame de Pitié fut confiée

au P. Théophile Rémy. Son aménité, son zèle prudent l'eurent vite fait aimer et rendu populaire. — Jusque là, les Pères chargés des Canadiens de North Cambridge avaient résidé à Boston, et presque chaque jour, ils venaient faire le service paroissial à Notre-Dame de Pitié. Mais l'expérience montrait que ce système n'était avantageux ni pour le prêtre, ni pour les fidèles. Aussi l'on résolut de bâtir un presbytère auprès de l'église. Cette construction fut l'œuvre du P. Rémy: commencée au printemps de 1895, la maison fut bénite le 24 septembre suivant.

Quatre jours après, le Père Rémy, dont les services étaient nécessaires à Boston, fut rappelé à Notre-Dame des Victoires: il était resté quatorze mois au milieu de nos paroissiens.

Le vif regret causé par le départ du P. Rémy ne fut apaisé que par l'arrivée du vénéré Père Audiffred (13 octobre 1895). Celui-ci connaissait Cambridge et en était connu. Du premier coup, il se donna tout entier à ses ouailles, avec empressement. C'était un spectacle touchant de voir ce vieillard, appuyé sur une canne, courir, nuit et jour, partout où son ministère était désiré. Les prières ardentes qu'il avait murmurées le long du chemin donnaient, à coup sûr, une puissance extraordinaire à son intervention auprès des malades, car le mal était souvent conjuré ou tout au moins adouci, et l'âme toujours consolée.

L'infatigable pasteur mettait toute son âme à faire le bien; mais ce bien, il tenait à le perpétuer. Le groupement de la population dans un rayon relativement restreint autour de l'église permettait d'établir une école sans trop de difficultés. Le Père Audiffred entreprit cette œuvre si nécessaire à une paroisse nationale : dès le mois de juin 1896, il faisait aménager, dans le soubassement de l'église, deux salles de classe, où il put recevoir un certain nombre d'enfants canadiens. Ce local provisoire fut bientôt insuffisant.

A une petite distance du presbytère, sur la rue Harvey, le P. Audiffred acheta un terrain, construisit une école en briques, et la confia aux Sœurs de la Sainte Union des Sacrés-Cœurs: sous leur direction prudente et éclairée, l'école a prospéré, et compte aujourd'hui plus de 350 élèves.



Eglise N.D. de Pitié, et Résidence, North Cambridge, Mass.

C'est par cette œuvre que le P. Audiffred couronna ses travaux dans la paroisse Notre-Dame de Pitié: il était resté cinq ans au milieu de ce peuple qui l'aimait comme un Père et le vénérait comme un saint. Aujourd'hui encore, malgré le poids de ses 79 ans, il est aussi actif qu'un jeune homme, et n'a qu'un désir : mourir sur la brèche, dans l'exercice de son ministère!

Le dimanche 26 août 1900, le Père Fr. Morcel était installé curé de la paroisse, et, pendant les six ans qu'a duré son pastorat à Cambridge, il a été vaillamment aidé par son vicaire, le P. H. Pérennès. L'œuvre continuait à se développer et à se fortifier. On pouvait s'en rendre compte, soit par l'augmentation insensible, mais constante des recettes, soit par l'affluence des fidèles aux Retraites pascales; à ce moment, les hommes, à eux seuls, remplissent l'église. Ces retraites sont, ici comme dans toutes nos paroisses de la Nouvelle-Angleterre, une des causes les plus puissantes du progrès de la religion dans les âmes.

A l'heure actuelle, nous comptons dans la paroisse 600 familles, 1,500 communiants; le nombre moyen annuel des baptêmes est de 140, des mariages 20, des enterrements 20, des Communions données à l'église 10,000, des Premières Communions 60 à 70.

L'école, que le P. Audiffred jugeait bien grande, était vite devenue trop petite: pendant l'été de 1905, il fallut bâtir une aile. Un "bazar," tenu durant le mois d'octobre suivant, rapporta plus de 4,000 dollars, et nous aida à payer les frais de la nouvelle construction.

En 1906, le P. H. Pérennès fut nommé curé: il a un vicaire qui l'assiste dans la desserte de la paroisse. Il y a, en effet, du travail pour deux, car les appels aux malades sont fréquents, et bon nombre de familles canadiennes, qu'il faut visiter, résident assez loin de l'église, dans les villes d'Arlington, Belmont et Watertown. Un troisième Père a la charge d'aumônier d'un Hospice d'Incurables situé près de Harvard Square: tout son temps est pris par ce difficile ministère.

Les Pères doivent entendre les confessions des Sœurs de Charité (Sœurs Grises), qui soignent les Incurables, et des Petites

Sœurs des Pauvres à Somerville: le travail ne leur manque donc pas, et bien qu'ils prétendent volontiers " être à la campagne," on voit qu'ils ont plus d'occupations que la plupart des prêtres de paroisses rurales en France.

Le 24 juin dernier, fête de S. Jean-Baptiste, patron des Canadiens, a eu lieu, à North Cambridge, une manifestation religieuse et patriotique fort encourageante. Après un sermon du R. P. Portal, une procession d'environ 800 hommes s'est formée à la porte de l'église et a parcouru les rues principales du district. Son Honneur, le Maire (protestant) de Cambridge, était assis près du curé dans un landau. Presque toutes les maisons canadiennes étaient artistement pavoisées. On remarquait, dans le cortège, un petit garçon de quatre ans, habillé en S. Jean-Baptiste, et accompagné d'un agneau qui sommeillait paisiblement à ses pieds, dans la voiture. Ces " parades," comme nous les appelons, sont ici très populaires, et sont de véritables processions, à cette exception près que le clergé est en habit de ville: les différentes Confréries et Sociétés paroissiales marchent autour de leur bannière, et l'expérience leur a montré que c'est un moyen très pratique de recruter de nouveaux adhérents.

Le temps des grandes difficultés semble maintenant être passé pour notre paroisse de North Cambridge, et nous pouvons regarder l'avenir sans crainte.



PAROISSE SAINT-JOSEPH, Haverhill, Massachusetts.

Haverhill, jadis un boulevard du puritanisme, est une ville de 37,000 âmes, située sur la rive gauche du Merrimac, à 33 milles de Boston, et à 10 milles à l'Est de Lawrence. Elle se distingue par le pittoresque et le charme de ses environs. Il est vrai qu'elle n'a pu, à cause de ses collines, se développer aussi rapidement que les villes voisines; mais ce qu'elle perd en étendue, elle le gagne en beauté. On comprend sans peine qu'un séjour si agréable ait vite attiré les Canadiens, habitués dès leur enfance aux grandes scènes de la nature, et chez qui l'amour du travail n'a pu détruire le goût du beau.

Venus, les uns directement du Canada, les autres de divers centres populeux de la Nouvelle-Angleterre, ils n'étaient pas assez nombreux pour avoir une église à eux, et un prêtre parlant leur langue. Ils n'étaient pas cependant dépourvus de tout secours religieux: il y avait, en effet, depuis longtemps, à Haverhill, une église catholique, élevée par la population irlandaise, Saint-Grégoire, aujourd'hui transformée en école. C'est là que, depuis 1851, les Canadiens allaient assister à la Sainte Messe le dimanche et remplir tous leurs devoirs religieux.

Bien qu'ils eussent pour la plupart appris à parler l'anglais, ils n'avaient pas pour cela mis de côté leur langue maternelle, car ce peuple tient, avec une ténacité remarquable, à sa nationalité. La prospérité croissante de l'industrie des chaussures attirant sans cesse à Haverhill de nouveaux ouvriers avec leurs familles, il leur parut opportun de faire un sérieux effort pour obtenir un prêtre qui parlât leur langue.

Dans ce but, les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste

chargèrent leur Président d'exposer à Mgr Williams, alors évêque de Boston, l'accroissement constant de leur population, et le désir des Canadiens d'Haverhill, d'avoir un prêtre français parmi eux. Toujours ami de notre race, l'Evêque approuva fort ce projet et leurs bonnes résolutions; mais, dans une affaire aussi importante, il valait mieux procéder lentement, et établir l'œuvre sur des bases solides.

A cette même époque, il y avait à Lowell (à 20 milles à l'Ouest de Haverhill), un prêtre français d'une énergie infatigable, qui, à force de patience et de travail, avait fondé et organisé dans cette ville une magnifique paroisse canadienne: c'était le Père Garin, des Oblats de Marie Immaculée. Ce fut l'homme à qui Mgr Williams confia le soin d'examiner la situation du peuple canadien à Haverhill. Après enquête, le P. Garin s'engagea à envoyer un de ses confrères qui viendrait de Lowell, tous les dimanches, desservir la nouvelle mission, en attendant que l'Evêque pût y installer définitivement un prêtre canadien.

Le premier Oblat qui prit charge de ce poste, fut, d'après les registres de l'église, le R. P. Baudin: il commença son ministère à Haverhill le 25 décembre 1871. Ce jour-là, il dit la Messe pour la première fois dans l'humble chapelle de la rue Water, et baptisa deux enfants. Au mois de mai suivant, le P. Lecomte, de la même Société, le remplaça: cet état de choses dura jusqu'au mois de novembre 1872.

A ce moment, Monseigneur nomma curé d'Haverhill M. l'abbé Casgrain, qui, arrivé depuis quelque temps dans le diocèse, se trouvait alors à Lawrence, où se formait aussi une paroisse canadienne. Le nouveau pasteur fut accueilli avec grande joie par ses ouailles, qui voyaient leurs désirs enfin exaucés.

Comme le presbytère actuel n'était pas encore construit, M. Casgrain résida pendant quelque temps, sur la rue Cedar. où, l'année précédente, on avait acheté un terrain que plus tard on revendit. Quant à une église, il était impossible, vu les ressources modiques de la paroisse, d'en entreprendre la construction immédiate. En attendant que les fonds nécessaires fussent recueillis,

on dut se contenter de la petite chapelle de la rue Water. On avait loué sur cette rue une salle assez grande, qui existe encore aujourd'hui; on y avait installé un autel, et on l'avait aménagée aussi bien que possible pour les besoins du culte. C'est là que les Canadiens allèrent à la Messe depuis le 25 décembre 1871 jusqu'à la fin de l'année 1876.

Un tel local, on le comprend, était devenu insuffisant, vu l'augmentation constante des familles de langue française: il fallait une église plus grande et plus rapprochée du centre de la population. C'est alors qu'on acheta le terrain où se trouve l'église actuelle, au coin des rues Grand et Locust, et l'on se mit aussitôt à l'œuvre, avec l'approbation de l'Archevêque.

Le 17 juillet 1876, avait lieu la bénédiction de la première pierre par le P. Daly, curé de la paroisse irlandaise. Cinq mois après, le 17 décembre, Mgr Williams bénissait solennellement la nouvelle église, et, après y avoir célébré la première Messe, il administra le Sacrement de Confirmation à 83 personnes. Le 20 février de l'année suivante, le curé, délégué par Monseigneur, érigeait le Chemin de la Croix.

Après la construction de l'église, on songea enfin au presbytère, qui fut bâti en 1878.

Les Canadiens d'Haverhill étaient heureux et fiers d'avoir un prêtre, une église et un presbytère à eux. L'église, il est vrai, était moins grande qu'aujourd'hui; mais elle suffisait aux besoins du moment. Elle n'était pas non plus un modèle d'architecture; mais on avait fait pour le mieux, et le nouvel édifice surpassait infiniment la petite chapelle de la rue Water.

L'abbé Casgrain fut donc vraiment le premier curé de la paroisse Saint-Joseph, depuis l'année 1872 jusqu'au commencement de 1886, époque à laquelle il fut remplacé par M. Boucher.

L'œuvre principale du nouveau curé fut d'agrandir l'église qui était devenue insuffisante pour le nombre toujours croissant des familles canadiennes. Deux ans donc après son arrivée dans la paroisse, il commença les travaux. Il porta la longueur de l'église de 75 pieds à 125, et elle put alors contenir onze cents

personnes. Le soubassement fut divisé en classes pour en faire une école qu'il confia aux Sœurs Grises d'Ottawa, sous la direction de la Sœur Saint-François de Sales comme Supérieure

Quelque temps après, M. Boucher acheta, en arrière de l'église, une maison assez vaste qu'il transforma en couvent pour les Sœurs, obligées jusque là de se loger, tant bien que mal, dans le soubassement, près de leurs classes. La bénédiction du nouveau couvent fut faite le 15 octobre 1891, par Mgr Brady, auxiliaire de Boston.

Nous ne devons pas oublier de mentionner ici une des autres œuvres de la paroisse, une des plus belles après les œuvres d'église et d'école: la Société Saint-Jean-Baptiste. Fondée en 1870, elle a toujours été à la tête du progrès religieux parmi les Canadiens d'Haverhill; et, depuis son origine jusqu'à cette heure, elle a bien mérité son titre de Société vraiment catholique et patriotique.

Le 20 février 1893, le Rᵈ P. Godin succédait à M. Boucher comme curé de l'église Saint-Joseph d'Haverhill, et quatre mois plus tard, le 28 juin, le Père Poirel lui était donné comme vicaire. Le premier soin du nouveau Pasteur fut de procurer à ses paroissiens la grâce de deux missions. L'une, au Carême, fut donnée par le P. Durel. L'autre, au mois d'octobre, fut prêchée par trois Pères Rédemptoristes venus de Sainte-Anne de Beaupré: elle est restée célèbre, et tout notre monde se souvient encore des PP. Barolet, Lamontagne et Fortier.

Le P. Godin porta en même temps son attention sur un point très important: l'instruction chrétienne des garçons. Il constata bien vite qu'il fallait bâtir une grande école paroissiale. Obligé, à cause de la difficulté des temps, de patienter encore avant de construire, il ne perdit pas courage. Il loua deux magasins dans le vaste édifice qui est la propriété de la Société Saint-Jean-Baptiste; il les transforma et les divisa en quatre classes. Au mois de septembre 1894, quatre Frères du Sacré-Cœur, qu'avec l'autorisation de Monseigneur, il avait fait venir d'Arthabaskaville, ouvrirent la nouvelle école, sous la direction du Fr. Antoine. Cet état de choses dura deux ans.

Enfin, au mois de mai 1896, on put commencer les travaux de

ire
ion

se,
rs,
as-
nt
n.
es
se
a
as
n

r
e
5
-
-



Eglise Saint Joseph, Haverhill, Mass.

la nouvelle école dont la première pierre fut bénite le 12 juin suivant, par Mgr Brady, lors de son passage à Haverhill pour la Confirmation. Le 15 septembre, les travaux étaient à peu près terminés, et six magnifiques classes étaient prêtes pour recevoir les nombreux élèves qui se présentaient. Enfin, le 22 octobre, Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, assisté de plusieurs prêtres, bénissait solennellement la nouvelle école, en présence d'un grand concours de paroissiens.

Cette école, destinée aux garçons, est un édifice en briques, à trois étages, de 50 pieds sur 70, et elle est pourvue d'une installation moderne pour le chauffage et l'éclairage. Les deux premiers étages se composent chacun de quatre grandes classes parfaitement éclairées; l'étage supérieur est une vaste salle qu'on pourra plus tard utiliser avec avantage. Elle est située au centre du quartier canadien, et elle est d'un accès très facile pour les enfants.

A la paroisse Saint-Joseph, nous comptons environ mille familles, 3,500 communiants et 1,500 petits enfants qui n'ont pas fait leur première Communion. Si à ces chiffres on ajoute le nombre des personnes dont la famille réside en dehors de la paroisse, la population canadienne dépasse 5,000. Nous avons 750 enfants dans les deux écoles paroissiales. Nous comptons une moyenne de 50 mariages et de 250 baptêmes chaque année.

Le 30 juin 1903, le Père Théophile Rémy succédait au P. Godin qui était envoyé par les Supérieurs pour prendre possession de la paroisse de Lower Grant Isle, au Madawaska (Maine).

Dans l'automne de la même année, les Petits Frères de Marie étaient appelés à prendre la direction de l'école des garçons, en remplacement des Frères du Sacré-Cœur, partis depuis un an. On fit, en même temps, l'acquisition d'un terrain de 15 acres, pour un cimetière: celui-ci fut béni le printemps suivant, le 19 avril 1904.

Notre population, tout en suivant les fluctuations industrielles, est restée à peu près stationnaire.

Depuis que nous avons pris possession de l'église Saint-Joseph, la paroisse s'est développée au point de vue matériel, par la construction d'une belle école, par l'acquisition, autour de cet édifice,

d'un terrain assez vaste où s'élèvent trois maisons d'habitation, et enfin par l'achat d'un cimetière. Notre œuvre a surtout gagné au point de vue spirituel: il est facile de le constater par la ferveur des Sociétés d'église, par l'assistance à la Messe et la fréquentation des Sacrements.

Le Supérieur actuel, le Père Th. Rémy, a pris à cœur de payer la dette de la paroisse; et, grâce à son excellente administration, il a déjà obtenu des résultats fort encourageants. Pendant l'été de 1906, il a fait peindre et décorer l'église, et l'a enrichie d'un bel orgue. Nous pouvons, sans trop de témérité, espérer que, dans un avenir assez prochain, nous aurons les moyens de bâtir une belle et grande église en rapport avec les besoins de la paroisse, et qui proclame la foi et la générosité du peuple canadien d'Haverhill.



PAROISSE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER,
Brunswick, Géorgie.

En commençant l'histoire de nos maisons dans l'Etat de Géorgie, il est bon de répondre à la question suivante; " Comment se fait-il qu'il y ait si peu de catholiques dans le Sud des Etats-Unis? Des diocèses comprenant un territoire immense et une forte population n'ont guère plus de 20 ou 30 mille catholiques, avec 15 ou 20 prêtres! Ces diocèses sont cependant bien plus anciens que ceux de la Nouvelle-Angleterre: St-Augustin en Floride, Savannah en Géorgie, Charleston dans la Caroline du Sud, sont de vieux noms dans l'histoire catholique aux Etats-Unis "!

Pour comprendre cet état de choses, il faut se rappeler que, dans ce pays, l'Eglise s'est développée surtout par l'immigration des catholiques d'Europe et du Canada. Or, après la guerre de Sécession, le Sud était vaincu, ruiné dans son commerce et dans son industrie. Il n'offrait donc que peu de chances de succès aux émigrants européens: ceux-ci s'arrêtèrent dans les Etats de l'Est, ou se dirigèrent vers l'Ouest.

La population catholique du Sud, au lieu de s'accroître progressivement comme dans le reste du pays, est restée stationnaire pendant de longues années, et elle a même diminué dans certains endroits, à cause soit du petit nombre des prêtres, et, par conséquent, de l'abandon des catholiques, soit à cause de l'insuffisance des ressources. Perdue dans un milieu protestant, ces fidèles sont restés attachés à l'Eglise pendant une ou deux générations; puis les enfants ont fini par perdre la foi. Aussi n'est-il pas rare, dans ces missions, de rencontrer de fervents protestants qui por-

tent des noms irlandais et français. Ceci est vrai particulièrement du Sud; mais on pourrait en dire autant des campagnes américaines en général. L'Eglise catholique est fermement établie dans les villes ; mais elle est loin d'avoir la même influence sur les populations rurales.

Venons-en maintenant à l'histoire de notre paroisse Saint-François-Xavier. — Brunswick est un joli port de mer, sur l'Atlantique, à 80 milles au Sud de Savannah. La ville est bâtie sur une rivière appelée Turtle River (Rivière de la Tortue), sans doute à cause des tortues de mer qui abondent dans ses eaux; elle compte un peu plus de 10,000 habitants. La moitié de cette population, comme dans presque toutes les villes du Sud, est de race noire. Les navires viennent se charger à Brunswick de " pin de Géorgie," fameux pour les constructions, et aussi, depuis quelques années, de balles de coton. Les exportations de bois se font surtout avec l'Espagne; mais il y a souvent dans le port de nombreux navires à voiles de Boston, Philadelphie et New-York. Deux lignes importantes, la ligne Mallory de New-York, et la " Clyde " de Boston, font un service régulier entre ces métropoles et Brunswick. Le commerce de notre ville s'est beaucoup accru depuis quelques années; notre situation géographique, notre port profond et sûr, et le développement économique du Sud, qui commence enfin à sortir du marasme où il a été si longtemps plongé,—tout semble nous assurer un avenir matériel prospère. Trois lignes de chemin de fer aboutissent à Brunswick: " l'Atlantic Coast Line," le " Southern Railroad," et " l'Atlantic & Birmingham." Les deux premières mettent Brunswick en relations directes avec New-York et Washington; la dernière nous fera communiquer facilement avec l'Ouest.

Le climat de Brunswick est excellent. En hiver, la température n'est jamais bien froide: on n'y voit de neige que tous les quatre ou cinq ans. A huit milles de la ville, sur les bords du grand Océan, se trouve Jekyl Island, une île qui est devenue le rendez-vous des millionnaires de New-York pendant l'hiver. L'été, la chaleur est tempérée par la brise de mer, et les nuits sont toujours fraîches.

Brunswick a eu ses mauvais jours; deux fois la fièvre jaune y a fait son apparition. En 1876, elle décima la population, et, en 1893, elle fit encore de nombreuses victimes. En 1898, un raz de marée, accompagné d'un cyclone, inonda la ville, et détruisit une partie du quartier des affaires.

Vers 1865, il y avait ici un certain nombre de familles catholiques irlandaises et françaises. Ces dernières étaient venues soit des environs de Bordeaux, soit de Saint-Domingue. Après le triomphe de la Révolution Noire dans cette île, les riches planteurs s'étaient réfugiés sur les côtes de la Floride, de la Géorgie et de la Caroline du Sud. A Charleston et à Savannah surtout, les Français furent un moment très nombreux. Aujourd'hui encore, ils gardent leurs noms; mais ils ont oublié leur langue maternelle, et, parfois aussi, hélas! leur religion.

Jusqu'en 1868, les Catholiques de Brunswick n'eurent pas de prêtre: la Sainte Messe était dite une fois tous les quatre ou cinq mois, dans la maison des Du Bignon, par un prêtre venu de Savannah. La première chapelle, bâtie en 1868, sous le vocable de Saint-François-Xavier, se trouvait sur la rue Mansfield, à dix minutes de l'église actuelle. Cet oratoire, bien petit, resta longtemps inachevé, faute de ressources; il existe encore aujourd'hui, mais il a été transformé en maison d'habitation. En 1871, le P. Scollin vint résider ici: il ne resta dans ce poste qu'une année. Son successeur pendant cinq ans fut le P. Quinlan; puis le P. Schlenke.

En 1879, le P. McCabe, quatrième pasteur de Saint-François-Xavier, entreprit la construction d'une nouvelle église, toute en briques cette fois. Il voulut d'abord bâtir une crypte ; mais il avait compté sans la proximité de l'Océan. Il fut obligé d'abandonner son plan, et même de combler le soubassement déjà achevé, car la mer le remplissait, à marée haute. Il résolut de profiter des fondations existantes, et de faire son église en bois: celle-ci fut finie et couverte en 1882. Mais elle n'était pas plâtrée: les paroissiens, fort mécontents, se plaignirent à l'Evêque de Savannah, et le pauvre P. McCabe, découragé, mourut subitement

d'une maladie de cœur. Il fut enterré dans la vieille église; et, plus tard, on transféra ses restes dans la nouvelle église. Sa dépouille mortelle repose aujourd'hui sous le maître-autel.

En 1887, le P. Hennessy, nommé pasteur de Brunswick, trouva l'église à peu près telle que l'avait laissée le P. McCabe. Il résolut de l'approprier aux besoins du culte. Il la fit plâtrer, plaça les bancs, et commanda les réparations urgentes.

L'église Saint-François-Xavier est largement suffisante pour la population catholique de notre ville: elle peut contenir 500 personnes, et nous n'avons jamais eu plus de 300 paroissiens. Une grande nef et deux bas-côtés lui donnent un aspect gracieux; l'autel principal, œuvre de nos catholiques, est loin d'être artistique; mais il fait honneur à la bonne volonté de ceux qui l'ont construit. Deux autels latéraux sont dédiés à la sainte Vierge et à Saint Joseph.

Le P. Hennessy quitta notre ville en 1896; le P. Caisse prit sa place pour quelques mois; mais, à son départ, il ne fut pas remplacé d'une manière définitive, et, pendant plus de six mois, Brunswick resta sans prêtre. Durant cet intervalle, la Sainte Messe était dite par un prêtre qui venait de Savannah le samedi soir. Plusieurs fois, l'Evêque lui-même, Mgr Becker, dut venir, de sa ville épiscopale, célébrer les offices du dimanche, ou administrer les Sacrements aux malades.

A cette époque, Sa Grandeur entra en pourparlers avec la Société de Marie, et nos Supérieurs décidèrent qu'on prendrait charge de la paroisse Saint-François-Xavier. Les PP. Guinan et Luckie vinrent s'établir à Brunswick, au mois de mai 1897. Le premier ne resta que quelques semaines dans la nouvelle fondation, et fut transféré à la maison d'Atlanta qui venait d'être commencée. Le P. Luckie fut nommé curé, et il a rempli ce poste jusqu'en 1906: le P. J. Dunne prit alors sa succession.

A l'arrivée des Pères, la paroisse Saint-François-Xavier était dans un état lamentable: les catholiques, peu nombreux, étaient très divisés entre eux ; plusieurs même avaient apostasié. La dette de l'église était considérable, et les revenus minimes. Il n'y

avait ni maison pour le prêtre, ni école religieuse. L'ignorance des fidèles était grande; en un mot, la situation était si peu encourageante que l'Evêque n'avait pu trouver parmi ses prêtres personne qui voulût se charger de ce fardeau.

Malgré toutes ces difficultés, le P. Luckie se mit à l'œuvre avec beaucoup de courage. Il eut, lui aussi, ses épreuves: en 1898, la guerre avec l'Espagne arrêta le commerce de Brunswick: en octobre de la même année, une combinaison de cyclone et de raz de marée détruisit la majeure partie du quartier des affaires. L'église fut inondée et presque tous les vitraux brisés. Pour comble de malheur, notre Confrère fut atteint de la fièvre typhoïde, et resta malade pendant plus de trois mois. Une fois rétabli, il commença à payer les dettes de l'église. Avec son vicaire, il avait loué une petite maison, et tous deux vivaient pauvrement, en attendant des jours meilleurs.

Aussitôt les dettes payées, — et ce ne fut pas sans d'héroïques efforts, — les Pères songèrent à se bâtir un presbytère. Celui-ci fut achevé en mars 1899: il est très convenable, et peut loger trois prêtres. L'église fut réparée et repeinte à l'extérieur et à l'intérieur. De nouveaux ornements furent achetés: on en avait le plus grand besoin!

Le Curé songea alors à une école. Les Sœurs de Saint-Joseph de Washington consentirent à en prendre charge: elles arrivèrent ici, en septembre 1900, et commencèrent leurs classes dans deux petites chambres, situées au chevet de l'église, et qui avaient autrefois servi de sacristie et de résidence aux prêtres. On leur loua une petite maison d'habitation: tout cela était provisoire.

Dans l'automne de 1902, on entreprit la construction d'un beau couvent, de style colonial: il fut achevé au bout de quelques mois, et coûta un peu plus de 6,000 dollars. Au premier étage, il y a cinq belles classes; au second, la chapelle des Sœurs et leurs appartements. Dès son ouverture, l'école a obtenu un véritable succès, aujourd'hui, cinq Sœurs de Saint-Joseph instruisent environ cent élèves: c'est l'espérance de l'avenir.

Peu à peu, l'état spirituel de la paroisse s'est amélioré; les abus

ont disparu, et nos catholiques sont maintenant unis entre eux, et attachés à leurs prêtres. L'assistance à la Messe est satisfaisante. La plupart des fidèles s'approchent souvent des Sacrements; les exercices du Rosaire et du mois de Marie sont bien suivis, et les Sodalités sont ferventes. L'école, d'ailleurs, a commencé à produire ses fruits, et tout nous fait espérer que nos successeurs à Brunswick récolteront dans la joie le bon grain que nous avons semé dans les larmes.

MISSIONS DÉPENDANT DE BRUNSWICK.

L'histoire de Brunswick ne serait pas complète si nous ne disions un mot des Missions qui y sont rattachées. L'Annuaire Ecclésiastique de 1907 en nomme une douzaine; mais trois seulement ont une église: Waycross, Darien et St. Mary's. On compte environ 200 catholiques disséminés dans un rayon de cent milles autour de Brunswick. Par endroits, il n'y a que deux ou trois familles catholiques: elles sont visitées en moyenne quatre fois par an. Dans les localités où il n'y a pas de chapelle, la Messe se dit dans une salle d'école ou dans un parloir, sur un autel improvisé.

On goûte de grandes consolations dans ces tournées apostoliques. Les gens sont sympathiques, fidèles à leur religion, et leur bonne volonté réjouit le cœur du prêtre. Quand le Père vient pour dire la messe dans ces Missions sans église, il est entendu que tout le monde doit aller à confesse et à la sainte Communion. Les enfants qui n'ont pas encore fait leur première Communion s'approchent, comme les autres, du Sacrement de Pénitence.

Ce ministère n'est pas sans son côté pénible: la fatigue est grande, et, par endroits, le climat est un peu malsain: si l'on n'y prend garde, il est facile de contracter des fièvres paludéennes. Disons quelques mots des stations les plus importantes.

WAYCROSS. — C'est une petite ville de 8,000 habitants, à 60 milles à l'Ouest de Brunswick. Elle a été appelée la ville ma-

gique, à cause de son développement rapide. Il y a quarante ans, une ou deux familles seulement résidaient sur l'emplacement de la ville actuelle. En 1861, une ligne de chemin de fer, le "Savannah-Florida Railroad," toucha la petite localité, et, peu de temps après, une autre ligne, le "Brunswick-Western" coupa la première voie ferrée : d'où le nom de Cross Way, puis Way's Cross, et enfin Waycross tout court. Le Saint Sacrifice fut offert, pour la première fois dans ce village, en 1871, par le P. Prendergast de Savannah. En 1884, Waycross fut confié au prêtre de Brunswick. En 1888, le Père Hennessy, curé de Saint-François-Xavier, construisit une petite église qui fut achevée en 1889. Cette chapelle, dédiée à S. Joseph, subsista jusqu'en 1896, et fut renversée par un cyclone qui ravagea la petite ville. On ne songea pas à la relever, et à l'arrivée des Pères Maristes à Brunswick, il ne restait plus du sanctuaire qu'un monceau de planches et de débris. On dut dire la Messe dans une salle que Madame Cason, une bonne catholique, mit à notre disposition. Le Père Luckie, avec l'aide des paroissiens, se mit aussitôt à l'œuvre pour rebâtir l'église, et celle-ci fut bénite le 30 juillet 1899. La veille de ce jour, mourait à Savannah Mgr Becker, qui nous avait appelés en Géorgie: la Société comptera cet évêque au nombre de ses bienfaiteurs.

L'église peut contenir seulement 100 personnes: elle a été cependant suffisante jusqu'ici pour une population catholique qui ne dépassait pas 60 âmes. De 1897 à 1902, les catholiques de Waycross eurent la Messe un dimanche par mois; en 1902, le P. Plainecassagne, alors assistant du P. Luckie, crut bon de la dire deux dimanches par mois, pour récompenser les gens de la générosité dont ils avaient fait preuve. Le Père, ayant organisé une petite fête pour payer la dette de l'église, recueillit la somme de 700 dollars. Tout payé, il resta encore 400 dollars qui furent mis en réserve. On y dit maintenant la Messe trois fois par mois.

Waycross est en voie de prospérité. Pour en donner une idée, il suffit de dire qu'on a offert 25,000 dollars pour le terrain où s'élève l'église, terrain acheté pour 80 dollars en

1887. L'"Atlantic Coast Line" fait bâtir dans la ville de vastes ateliers de construction et de réparations pour ses locomotives et voitures. Quand tout sera achevé, 2500 ouvriers y trouveront du travail. D'autres entreprises ont été lancées ; les étrangers arrivent en grand nombre, et, parmi eux, beaucoup de catholiques. Ce renfort permettra à nos fidèles de relever la tête : jusqu'ici, ils étaient ignorés, souvent même vilipendés, et il leur fallait une foi solide pour ne pas perdre courage. Les Baptistes et les Méthodistes sont la majorité : et, comme partout où ils sont en nombre, ils devienent facilement intolérants : ce n'est pas leur moindre défaut !

DARIEN et ST. MARY'S ont probablement vu leurs meilleurs jours. L'Amérique est un pays neuf : les villes s'élèvent vite, — d'aucuns disent : elles poussent comme des champignons. Mais quand l'industrie qui les fait vivre n'est pas permanente, elles tombent très vite.

Darien, à 42 milles au Nord de Brunswick, sur l'Altamaha River, est une des villes les plus anciennes de Géorgie, et, il y a 60 ans, elle surpassait en richesses Savannah et Brunswick réunies. En 1872, on y bâtit une église, sous le titre de : La Nativité de la sainte Vierge ; le nombre des catholiques était de 200. Cette Mission fut tantôt desservie par un curé résidant, tantôt confiée aux soins du prêtre de Brunswick.

Les Pères Maristes, à leur arrivée à Darien, trouvèrent un nombre assez grand de fidèles, environ cent, et une église convenable, mais qui avait besoin de réparations. Le P. Luckie la restaura presque entièrement : on y dit la Messe deux fois par mois.

En 1900, le principal article du commerce de Darien, le pin jaune de Géorgie, commença à décliner ; la passe, d'ailleurs, s'emplissait continuellement de sable et nécessitait d'énormes dépenses. Devant ces difficultés, la population blanche quitta Darien pour venir à Savannah ou à Brunswick : il reste à peine 50 catholiques dans la ville abandonnée.

St. Mary's, sur la frontière de Floride, possède une jolie église en briques, sous le glorieux vocable de : Marie, Etoile de la

mer. Autrefois, la ville était prospère, et compta jusqu'à cent catholiques: aujourd'hui, elle est morte! Il y reste à peine 100 habitants et, sur ce nombre, il y a une douzaine de catholiques trop vieux pour aller s'établir ailleurs. Mais ces vieux ont une foi profonde et un tendre attachement à leur religion. Chaque dimanche, sous la présidence d'une demoiselle Vocelle, de descendance acadienne, ils se réunissent au son de la cloche, pour réciter en commun les prières de la Messe et le chapelet, et ils ont grandement à cœur l'entretien de leur église qu'ils ornent avec un soin pieux. La venue du prêtre pour la célébration du Saint Sacrifice, est le plus vif bonheur qu'ils puissent goûter ici-bas, en atendant le ciel qu'ils ont bien mérité.

Une autre mission intéressante, et en même temps consolante, est celle de Liberty County, ou Aimar. Là, une seule famille irlandaise, les Barrett, a implanté la foi: les cinq familles qui portent ce nom, sont très dévouées à l'église. Quelques autres familles catholiques, une cinquantaine de personnes en tout, se sont groupés près des Barrett, et leur ardent désïr est d'avoir bientôt une église où tous ensemble pourront prier et adorer Dieu.



COLLÈGE ET PAROISSE DU SACRÉ-CŒUR,
Atlanta, Géorgie.

Quelques mots sur la Géorgie et sa capitale. — La Géorgie, appelée l'Etat Impérial du Sud, a une superficie de 59,475 milles carrés, et est plus grande que l'Angleterre. Atlanta en est la capitale. Notre ville est située à peu près au milieu de l'Etat, sur une suite de collines qui font le partage des eaux entre l'Atlantique et le Golfe du Mexique. Il y a, dans nos environs, de grandes ouvertures dans la chaîne des Montagnes Apalachiennes, et par ces cols passent des lignes de chemin de fer qui relient nos ports de mer avec les grands Etats de l'Ouest.

Chaque pouce de terre dans Atlanta et ses faubourgs rappelle quelqu'un des plus terribles épisodes de la Guerre de Sécession. Quand Sherman entra dans la ville avec son armée décimée, mais victorieuse, il était au cœur de la Confédération, et il jugea nécessaire de détruire la cité. Atlanta fut donc incendiée. Elle resta néanmoins le centre du commerce: la ligne directe de chemin de fer venant du Nord passait dans ses murs, et la prospérité ne tarda pas à faire disparaître tous les vestiges de la guerre.

En 1836, c'était le désert; en 1865, Atlanta sortait de ses ruines encore fumantes; aujourd'hui, c'est une ville qui couvre quinze milles carrés de terrain: elle a 150,000 habitants, et n'est pas seulement le centre naturel du commerce de la région, mais on l'appelle encore le "Washington du Sud," à cause des hommes politiques qu'elle a produits et des idées qui l'animent.

Atlanta est, à son point le plus bas, à 1,100 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'air est pur et vif; l'ondulation naturelle du terrain facilite l'écoulement des eaux, et nous sommes ainsi pré-

servés de la malaria. Il a été prouvé péremptoirement que les épidémies ne peuvent prendre naissance dans notre ville. Le choléra et la fièvre jaune eux-mêmes n'ont pu se développer ici, quand ils ont été apportés par des étrangers: aussi n'avons-nous jamais été mis en quarantaine par nos voisins, et Atlanta porte le nom de "Cité de refuge."

Il y a, dans un rayon de 100 milles, des mines d'or, d'inépuisables dépôts de houille, et un pouvoir hydraulique plus que suffisant pour faire marcher toutes les fabriques de cotonnades des Etats-Unis.

A douze heures de chemin de fer, il y a des forêts qui contiennent le plus beau pin jaune qu'il y ait au monde; à la même distance, dans une autre direction, d'autres forêts de bois dur; à trois heures d'ici, nous trouvons des carrières de marbre qui ont des centaines de milles de longueur, et renferment toutes les variétés imaginables.

Quand on considère la prospérité actuelle d'Atlanta, il est difficile de croire qu'il y a soixante ans, la ville n'existait pas. En 1865, ce n'était qu'un champ de bataille, et plus de 40,000 soldats américains tombèrent là pour ne plus se relever: leur sang a cimenté la réconciliation du Nord et du Sud, et jamais on ne verra plus de pareilles boucheries.

Quand lord Oglethorpe obtint, de la Couronne d'Angleterre, sa charte pour la colonisation de la Géorgie, il fut stipulé que nul catholique ne serait autorisé à vivre dans la nouvelle province. Cette intolérance peut, jusqu'à un certain point, rendre compte de la rareté des catholiques en Géorgie, où ils sont proportionnellement moins nombreux que dans tout autre Etat de l'Union. En 1825, il n'y avait que trois églises catholiques dans toute la Géorgie. Aujourd'hui, nous ne comptons que 23,000 catholiques sur 1 [illegible],500,000 habitants de l'Etat. Le diocèse de Savannah comprend tout l'Etat, et notre Evêque n'a sous ses ordres que 17 prêtres séculiers et 38 religieux. Il n'y a que treize paroisses, dix-huit missions avec églises et 81 stations dans la campagne, qui sont desservies à intervalles irréguliers.

Jusqu'en 1896, la Société de Marie n'avait point essayé de prendre la direction de paroisses anglaises, — sauf, en 1865, celle d'Algiers. Les distances entre nos maisons étaient immenses, et le R. P. Renaudier, alors Provincial, s'efforça d'établir une maison à mi-chemin entre le nouveau Scolasticat de Washington et la Nouvelle-Orléans. La Géorgie n'était qu'à 600 milles de la capitale fédérale, et à plus de 1,000 milles de nos maisons de Louisiane. Le P. Luckie fut chargé d'aller faire une visite au Vicaire Général de Savannah qui résidait à Atlanta. Au mois de septembre 1896, M. Keiley reçut l'envoyé du R. P. Provincial avec beaucoup de bonté, promit de présenter notre demande à l'Evêque et de s'employer en notre faveur. — Le R. P. Renaudier envoya le P. Gunn, alors professeur au Scolasticat, pour faire des arrangements avec les autorités diocésaines. Mgr Becker et M. Keiley accueillirent favorablement notre sympathique confrère, donnèrent leur parole, et la fondation fut faite en juin 1897.

Mgr Becker était un converti, un homme bon, pieux, zélé, un saint et savant prêtre. Il n'avait à ce moment que douze collaborateurs séculiers; et, pour mieux pourvoir aux besoins de la plus grande ville de son diocèse, il nous confia la moitié d'Atlanta. En même temps, il nous offrait l'église Saint-François-Xavier, à Brunswick. Le R. P. Renaudier accepta ces deux positions; un contrat, en bonne et due forme, fut passé entre l'Evêque et la Société, et enregistré à Rome. Quelques prêtres, pleins de malveillance à notre égard, protestèrent publiquement contre cet agrément; le public, mis au courant par nos ennemis, fut averti d'avoir à se défier de nous. Mais l'Evêque et son Vicaire Général se montrèrent très bons pour nous, et les critiques mal avisés reçurent l'ordre, venu de haut, d'avoir à cesser leurs attaques scandaleuses. C'est au milieu de ces difficultés que le P. Luckie à Brunswick et les PP. Gibbons et Guinan à Atlanta prirent possession de leur poste.

Les PP. Gibbons et Guinan commencèrent leur ministère le premier vendredi de juin 1897. Il y avait bien une petite chapelle sur Marietta street; mais elle était fort misérable. Notre



Eglise du Sacré-Cœur, Atlanta, Géorgie.

prédécesseur, le P. Colbert, avait été un vaillant missionnaire; mais, brisé par les infirmités, il était alors incapable de se livrer à un travail sérieux. Nos deux confrères se firent remarquer, du premier coup, par leur prudence, leur tact et leur discrétion.

Il fallait tout d'abord trouver un emplacement convenable. La Providence fit choisir aux PP. Gibbons et Guinan le coin des rues Ivy et Peachtree: ils y achetèrent un terrain de 250 pieds sur 113. La petite maison, située sur le bord de la rue, fut reculée, et quatre mois après leur arrivée, les Pères avaient commencé la nouvelle église du Sacré-Cœur. Sept mois après, le nouvel édifice était ouvert au public. Notre église est de style roman, et ressemble beaucoup à Notre-Dame des Victoires de San Francisco, naguère détruite dans l'incendie de cette ville. Quand les fidèles purent admirer notre œuvre, le sentiment populaire changea entièrement à notre égard; et nous, qui étions traités d'étrangers et de mendiants, nous devînmes, bon gré, mal gré, les héros du jour. La nouvelle église a attiré ses paroissiens. Beaucoup d'hommes que la négligence ou le respect humain tenait éloignés de leurs devoirs, se sont convertis; les protestants eux-mêmes sont fiers de l'église du Sacré-Cœur, et aiment à la montrer à leurs amis. Mgr Becker la bénit le premier dimanche de mai 1898, juste onze mois après l'arrivée de nos Pères. Nos paroissiens n'étaient pas bien nombreux alors: environ 300, — mais ils étaient pieux, fervents, charmés de la beauté de leur église, et admirateurs dévoués des PP. Gibbons et Guinan.

Durant l'été de 1898, le prêtre qui avait charge des missions du Nord de la Géorgie se permit de virulentes attaques contre son Evêque. Mgr Becker, qui ne pouvait trouver de remplaçant à ce mauvais esprit, demanda à la Société de s'occuper de cette nouvelle œuvre. Nous vîmes alors qu'il n'est pas besoin d'aller dans les îles d'Océanie pour trouver des Noirs et des Blancs à convertir, et le Père A. Reis fut chargé de ces Missions par le R. P. Renaudier. Elles s'étendent sur un territoire de 9,500 milles carrés: il y a là quatre églises ou chapelles et treize stations. Les villes les plus connues sont: Rome (15,000 âmes),

8

Marietta (5,000), Dalton et Adairsville (5,000 en tout), Athens qui est le siège de l'Université et des Ecoles Normales d'Etat. On compte dans ce district plusieurs centaines de familles catholiques, et des milliers d'autres qui ont perdu la foi, parce qu'elles ne voient jamais un prêtre: il y a là un bien incalculable à faire. Pendant deux ans, un Père fut chargé spécialement de ce travail: mais, à cause du petit nombre des sujets, il fallut le retirer. Durant les six dernières années, ce sont les professeurs du Collège qui ont dû faire le service de ces missions.

Le Collège. — En 1898, le P. Gibbons fut envoyé à la Nouvelle-Orléans, et le P. J. Gunn vint prendre sa place à Atlanta. Pendant les trois années suivantes, les Pères travaillèrent de toutes leurs forces à l'établissement de la paroisse, à l'instruction des catéchumènes; et leurs efforts furent bien récompensés, car la petite bande de 300 catholiques de 1897 est devenue un groupe compact de 1,300 âmes en 1907; et les Sociétés que l'on trouve ordinairement dans nos paroisses sont ici en pleine prospérité.

En 1901, l'ancien Vicaire Général, devenu évêque de Savannah après la mort de Mgr Becker (1899), nous fit un jour une grande surprise: il nous informa qu'il était convenu avec les Pères Jésuites de l'établissement d'un collège auprès de notre église. Les bons Pères ne devaient pas empiéter sur notre paroisse, et, disait Sa Grandeur, leur œuvre fortifierait la nôtre. Nos Confrères avaient une opinion différente; mais ils ne pouvaient rien dire. Le R. P. Provincial fut averti, et agit promptement: il fit connaître à l'Evêque que nos Constitutions nous autorisaient à diriger des Collèges. Mgr Keiley se déclara enchanté d'avoir des Maristes éducateurs, et promit de faire à Rome toutes les démarches nécessaires au point de vue canonique. Le P. Gunn reçut de ses Supérieurs toute liberté d'action: il a su s'en servir.

Il lui fallait acheter un terrain pour le nouveau collège, construire les bâtiments, payer les lourdes dettes qui encombraient l'église. Malgré toutes ces difficultés, le collège fut fini en octobre 1901: il avait coûté, tout compris, 120,000 dollars. La dette n'est plus que de 20,000: la différence — 100,000 — a été recueillie en cinq ans.



Collège du Sacré-Cœur, et bataillon de Cadets, Atlanta, Ga.

La question d'argent, on le voit, n'était pas la plus importante: il fallait trouver des élèves. Le P. Gunn y réussit à merveille: ils étaient 25 en 1902; aujourd'hui, ils sont 110, et, si le R. P. Provincial avait eu des professeurs à envoyer à Atlanta, il aurait été possible d'organiser les cours supérieurs du collège; mais ce n'est pas le seul cas où la Société ait eu à déplorer le manque de sujets.

Et cependant, notre œuvre, telle qu'elle est établie ici, a un bel avenir. La ville grandit tous les jours, avec le développement économique du Sud qui commence enfin à sortir de sa pauvreté. Dès que nous serons capables d'admettre d'autres élèves, nous les aurons, car la réputation du collège n'est plus à faire. Maintenant que la persécution a dispersé nos Confrères de France, ils doivent se rappeler que les maisons de la Société aux Etats-Unis sont à court de sujets, et qu'il y a du bien à faire ici, du bien facile et immédiat. Ceux qui ont le goût des Missions trouveront amplement de quoi satisfaire leur zèle, car ni les fidèles, ni les infidèles ne sont suffisamment desservis. La moisson semble mûre; nous attendons les moissonneurs !



ECOLE APOSTOLIQUE DE WASHINGTON.

Avant le mois de septembre 1900, nous ne possédions, dans la province d'Amérique, aucune maison spéciale pour l'éducation des jeunes gens qui manifestaient le désir de devenir Maristes. C'était l'Europe qui nous envoyait nos recrues. Nous devons ici proclamer la dette de reconnaissance que nous avans contractée envers les Ecoles Apostoliques du "vieux pays:" plus de quarante Confrères de cette province ont été élevés là-bas par la Société, et plusieurs d'entre eux occupent maintenant des charges importantes.

Un certain nombre d'aspirants nous étaient venus cependant de nos collèges de Jefferson, de Salt Lake City et de Van Buren. Ce dernier pourrait même être considéré comme la première Ecole Apostolique de la Société de Marie en Amérique. Plusieurs élèves du Massachusetts et du Maine furent envoyés au Collège du Saint Nom de Marie, et s'y préparèrent à entrer dans les maisons de formation. On leur adjoignit d'autres jeunes gens nés en France, et auxquels les Supérieurs voulaient faire éviter le service militaire. On compte aujourd'hui dix de nos prêtres qui ont fini leurs études classiques à Van Buren.

Au commencement de l'année scolaire 1900-1901, le Scolasticat fut transféré de Brookland au nouveau bâtiment construit au Nord de l'Université catholique. La vieille maison fut transformée en Ecole Apostolique, par ordre du R. P. Renaudier, alors Provincial.

Les premiers élèves venaient surtout de Boston, Philadelphie et Atlanta: ils arrivèrent en septembre 1900. Cette première année, trente apostoliques furent reçus à l'Ecole, et on les distribua en trois classes. Le P. Descreux, alors Supérieur du Sco-

lasticat, dirigeait aussi le nouvel établissement. Le Directeur spirituel était le P. Carroll, et les PP. Thoral et Capésius l'aidaient dans le travail de l'enseignement.

Plus tard, à la nomination du R. P. Desereux comme Provincial, le P. Carroll devint Supérieur en titre de l'école, et garda cette charge jusqu'en septembre 1903: sa place fut alors prise par le P. R. Smith.

Cette même année marque une époque nouvelle dans l'histoire de notre maison. Un bâtiment vaste et commode, situé au sommet de Pleasant Hill, aux portes du magnifique "Soldiers' Home" (les Invalides de l'Amérique), venait d'être achevé; et quand les Pères et les enfants revinrent des bords de la baie de la Chesapeake, où ils avaient passé quelques semaines, ils firent joyeusement leur entrée dans leur nouvelle demeure.

Depuis lors, la propriété de six acres qui environne l'école a été considérablement améliorée: nos enfants peuvent maintenant jouir d'un splendide "baseball field," d'un gymnase en plein air, d'un champ de tennis, etc., etc. Ces différents jeux sont reliés par un sentier qui serpente doucement sur les flancs de la colline, et se termine auprès de la maison, devant une imitation de la Grotte de Lourdes.

Le Père Smith ne resta qu'un an à l'Ecole Apostolique, et, en juin 1904, il fut appelé à prendre la direction du Collège de Jefferson, en Louisiane. Le Supérieur actuel, le Père L. Dubois, fut nommé au mois d'août 1904, après avoir brillamment conquis son titre de Docteur devant l'Université catholique; le P. Thoral restait toujours économe.

En 1906, une annexe pour les Sœurs et une cuisine furent ajoutées au bâtiment principal, et six "Petites Sœurs de la Sainte-Famille" sont maintenant chargées de tous les soins du ménage.

La durée des études classiques avait d'abord été de cinq ans. Mais, en septembre 1906, après une Conférence des Supérieurs de Collège pour la discussion d'un *Ratio Studiorum,* et avec la pleine approbation du R. P. Provincial, on fixa la durée du cours à six ans. Nous prenons nos élèves quand ils ont achevé leurs

études élémentaires dans les "Grammar Schools," et nos six ans d'études correspondent aux cours ordinaires des collèges. Outre cette éducation générale, nos enfants reçoivent une formation toute spéciale pour leur vie de futurs prêtres Maristes.

Nous avons toujours choisi nos élèves avec un très grand soin. Les Pères de certaines paroisses et de quelques collèges méritent tous nos remerciements pour le zèle qu'ils ont mis à chercher et à fortifier des vocations pour notre école. L'an dernier, nous avons rendu plus strictes les conditions d'admission, et beaucoup d'enfants ont été refusés pour leur peu de progrès dans les études.

Quant à la piété et au bon esprit, l'Ecole Apostolique laisse peu à désirer: les enfants vont à la Sainte Communion au moins une fois la semaine, quoiqu'il n'y ait pas de règlement fixe sur ce point. Très peu manquent leur visite au Saint Sacrement et à la sainte Vierge au commencement des récréations. L'Apostolat de la Prière est en grande faveur, et, malgré son apparence modeste, cette Œuvre fait ici le plus grand bien. Un véritable esprit de famille règne dans la maison, et unit les Pères et les enfants dans un amour et une confiance réciproques. Le P. Supérieur donne quatre conférences par semaine aux élèves, généralement sur leur vocation sacerdotale et Mariste, et la préparation qu'il faut y apporter.

Au point de vue financier, l'école est soutenue, soit par une allocation que lui fait la province, soit par les élèves, hélas! trop peu nombreux qui paient une pension, soit par des offrandes volontaires et des bourses de 150 dollars que nous fournissent quelques-unes des maisons de la province. Dans une de nos paroisses, par exemple, le Tiers-Ordre de Marie et le Pain de Saint Antoine nous donnent chacun une bourse par an.

Depuis l'ouverture de l'Ecole en septembre 1900, jusqu'à ce jour, mai 1907, 120 enfants ont été admis dans notre maison : quelques-uns, il est vrai, n'y sont restés qu'un temps très court. Mais il y en a 60 qui sont encore dans la Société, soit à l'Ecole, soit au Scolasticat ou dans les Collèges: la proportion est encourageante.



Ecole Apostolique, Pleasant Hill, Brookland, Washington, D. C.

Le nombre total des élèves est donné ici, par années : en 1900, 30 ; en 1901, 37 ; en 1902, 33 ; en 1903, 34 ; en 1904, 40 ; en 1905, 53 ; en 1906-1907, 52.

Quatre de nos Apostoliques ont fini leurs cours classiques le 28 juin 1903 ; en tout, dix-sept ont achevé ici leurs études, et quelques-uns d'entre eux sont maintenant au Scolasticat.

L'école a donc déjà porté des fruits, et nous ne devons pas regretter les grands sacrifices qu'elle a coûtés. On pourrait peut-être désirer une méthode plus systématique pour le recrutement de nos enfants dans nos collèges et paroisses. Enfin, nous serions heureux de voir chacune de nos maisons prendre une part directe à notre œuvre, en nous procurant au moins une bourse de 150 dollars, au moyen de cotisations demandées à leurs différentes Confréries ou de donations directes.



PAROISSE SAINT-MICHEL, Wheeling, West Virginia.

A soixante-huit milles au Sud de Pittsburg, sur la rive droite de l'Ohio, se trouve la ville manufacturière de Wheeling, capitale de la West Virginia. Bâtie le long du fleuve, et resserrée entre l'Ohio et la chaîne de collines abruptes qui lui est parallèle, la ville est obligée de s'allonger en une étroite file de maisons accrochées pêle-mêle aux flancs de la montagne. Elle prend le nom de North Wheeling, Wheeling, Center Wheeling, Richietown, Benwood, Mac Mechen, et se perd dans la campagne de Moundsville..

Pour établir les résidences dans des terrains vastes et salubres, pour permettre aux habitants de jouir d'un air pur et d'éviter les fumées et vapeurs des nombreux hauts-fourneaux, pour donner aux enfants des lieux de récréation, il a fallu chercher en dehors de la ville.

En suivant le cours d'eau sinueux (wheeling — tournant) qui a donné son nom à la cité, — ruisseau bien modeste en été, mais qui, au printemps, devient un vrai torrent, — on arrive, à trois milles de Wheeling, dans une vallée très agréable, d'où son nom de Pleasant Valley. Celle-ci, il y a vingt ans, était presque inculte, et ne comptait que deux ou trois fermes nommées Woods, Edgington, et Pleasant Valley. Elle ne tarda pas à attirer les regards de certains habitants de Wheeling, qui, fatigués des incommodités de la ville, et désireux surtout d'éviter les inondations périodiques de l'Ohio, résolurent de s'établir assez loin du fleuve, tout en restant à proximité du centre des affaires.

Bientôt on forma le projet de construire une ligne de tramways

allant à Pleasant Valley, et de tracer là un parc et de nouveaux cimetières. Les voitures, traînées d'abord par des mules, puis par une petite locomotive, ont été remplacées par de splendides cars électriques à grande vitesse, qui font le service tous les quarts d'heure jusqu'à Elm Grove, et même au delà. En traversant Edgington et Woods, ils rendirent l'accès de la campagne très facile, et les résidences ne tardèrent pas à s'élever, en nombre toujours croissant.

Quelques familles catholiques, établies dans le nouveau quartier, furent autorisées, en 1897, par Mgr Donahue, le troisième évêque de Wheeling, à bâtir une église. L'habitude des Américains n'est pas de temporiser, et Fabius Cunctator serait ici un grand "incompris." Aussitôt dit, aussitôt fait : et, en juillet de la même année, l'église fut bénite et dédiée à S. Michel. Elle est située sur le chemin appelé : Edgington Lane.

La paroisse, à cette époque, était bien petite : c'est à peine si elle comptait vingt-cinq familles ; mais tout le monde pressentait un avenir prospère, et, dans cette prévision, l'église fut bâtie trois fois plus grande qu'il n'était nécessaire. Elle est en bois, et mesure 86 pieds de long sur 44 de large : elle peut contenir facilement 250 personnes.—L'édifice ne fut pas d'abord tout occupé par l'église : le chevet en fut séparé, et l'espace compris derrière le chœur et les petites sacristies latérales fut destiné à servir d'école paroissiale.

La population qui, en 1897, s'était établie dans nos parages, se composait en majeure partie de familles allemandes : ce qui obligeait le prêtre à parler les deux langues, l'allemand et l'anglais. Avant même que l'église et le presbytère ne fussent complètement achevés, un prêtre séculier fut installé. Au bout de trois ans, le curé désira rentrer dans son pays natal. Monseigneur Donahue offrit la paroisse Saint-Michel à la Société de Marie ; et, au commencement d'octobre 1900, les PP. Mader et Nast, furent envoyés en prendre possession. La présence de deux Pères était requise, car il fallait un aumônier aux Sœurs de Charité, dites du Bon Pasteur, qui venaient d'établir un couvent près de l'église.

La Société de Marie prenait donc charge d'une petite paroisse dont l'avenir était encore douteux. L'église et le presbytère avaient été bâtis un peu à la hâte; et nous dûmes, à notre arrivée, assumer la responsabilité d'une dette de 6,000 dollars.

Depuis cette époque, la population est toujours allée en augmentant: en 1900, nous n'avions pas 90 familles; nous en avons maintenant plus de cent. L'élément anglais se mélange de plus en plus à l'élément allemand, et ce dernier tend même à disparaître: si les vieux parents parlent encore la langue de leur pays natal, la jeunesse se contente de l'anglais, et perd de plus en plus, ou même n'acquiert jamais l'usage de la langue de leurs pères.

Malgré le petit nombre des paroissiens, il était bon de former des Confréries. La Sodalité de la sainte Vierge avait été fondée par notre prédécesseur; nous continuâmes cette œuvre. Le chiffre des membres, resté longtemps stationnaire, monte actuellement à plus de 60. La Société des Mères Chrétiennes eut le même sort heureux, et plus de 90 mères de famille en font maintenant partie. Jusqu'ici, il n'a pas été possible de réunir les jeunes gens: ils sont trop dispersés et souvent appartiennent à différentes Sociétés de la ville.

L'école fut commencée dès le début de la paroisse. Il fut convenu qu'une des Sœurs enseignantes de Saint-Joseph viendrait de la ville tous les matins, et s'en retournerait le soir à son couvent.

En 1900, le nombre des enfants était à peine de 15, et le local aménagé au chevet de l'église suffisait amplement. Deux ans plus tard, le nombre des élèves avait doublé: il fut nécessaire de disposer, tant bien que mal, l'étage supérieur du fond de l'église, pour les recevoir. En 1904, l'emplacement primitif devint absolument insuffisant, et il fallut bâtir, sur le penchant de la colline, une école spacieuse. En septembre 1905, les classes s'ouvrirent dans le nouvel édifice, sous la direction de deux Sœurs de Saint-Joseph, aidées de deux jeunes institutrices de la paroisse. Cet arrangement permit de distribuer les enfants en quatre grandes salles, partagées elles-mêmes en différentes divisions.

La dette de la paroisse qui, en 1904, était de 4,000 dollars,



Eglise Saint Michel et Résidence, Wheeling, W. Va.

s'est augmentée considérablement par la construction de la nouvelle école, et, malgré les différentes souscriptions et quêtes, elle est encore de 7,000 dollars environ.

La prospérité actuelle de Wheeling continuant à croître, — nous sommes dans l'âge de l'acier, — on peut espérer que le chiffre de la population catholique augmentera aussi dans les mêmes proportions. Notre position dans un faubourg qui se bâtit de plus en plus, nous donne le droit de bien augurer de l'avenir. Au cas où l'église deviendrait insuffisante, nous pourrons l'agrandir à peu de frais, en reculant le sanctuaire et en occupant l'espace laissé libre depuis le transfert de la première école.

Le dimanche, nous avons deux Messes: la première, à 7h. 30, avec une courte instruction; et la Grand'Messe, à 10h., avec un sermon alternativement anglais ou allemand. L'après-midi, à 3h. en hiver, à 7h. en été, Vêpres, chapelet, allocution de dix minutes, et Bénédiction. Après les Vêpres ont lieu, une fois par mois, les réunions des Enfants de Marie et des Mères Chrétiennes. Comme dans toutes nos paroisses, nous avons ici les dévotions des mois de mai et du Rosaire, et les prédications d'Avent et de Carême. Le Père qui est aumônier du Bon Pasteur y dit la Sainte Messe tous les jours, et donne les bénédictions de règle: il est, en même temps, vicaire à la paroisse, cela va sans dire.

Parfois, nous nous trouvons un peu isolés, car nous sommes à 250 milles de Washington; mais notre travail prend tout notre temps, et, par notre propre expérience, nous voyons qu'il fait bon vivre " ignoti et quasi occulti in hoc mundo."



MISSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE EN WEST VIRGINIA.

Les Missions de la West Virginia, confiées à la Société depuis le 15 décembre 1902, sont éparses sur un territoire de 4.500 ou 5.000 kilomètres carrés. L'œuvre avait été commencée l'année précédente, en 1901; mais deux prêtres séculiers avaient, l'un après l'autre, jugé la position intenable. L'évêque de Wheeling, Mgr Donahue, s'adressa à la Société de Marie. Au moment où nous prîmes charge de cette mission, il y avait deux petits noyaux de fidèles, l'un au Nord, l'autre au Sud de cet immense territoire.

Au Nord, à Pickens, se trouvaient une dizaine de familles catholiques allemandes. Douze ans auparavant, elles étaient venues s'établir dans ces forêts pour les défricher et y faire de l'agriculture. Pendant six ans, elles n'avaient pas vu de prêtre. Leurs amis des régions plus favorisées essayèrent alors de leur envoyer du secours spirituel. Un prêtre, religieux, partit un jour de Cumberland (Maryland), à la recherche de ce petit troupeau de fidèles. A cheval, et muni des objets nécessaires au culte, il parcourut ces immenses forêts vierges des régions les plus sauvages des Alléghanis. Il trouva bien la colonie allemande; mais, par malheur, il s'adressa à quelques calvinistes qui lui persuadèrent qu'il n'y avait pas de catholiques dans les environs. Il continua sa route, — et nos ouailles durent attendre six ans, avant qu'un heureux hasard leur amenât, un jour, un chasseur catholique, qui, capable de parler l'anglais, les mit en relations avec un prêtre. Quand les Pères Maristes prirent charge de la Mission, il y avait une belle petite église en bois à Pickens, et le chemin de fer avait pénétré jusque dans la ville

Au Sud, se trouvait une colonie de descendance irlandaise. Les premiers émigrants y étaient arrivés au commencement du XIXe siècle; d'autres les avaient suivis. Malheureusement, ils s'étaient établis au cœur de la région appelée: " The wild woods of West Virginia (Les bois sauvages de W. Virginia)." Les communications avec le dehors étaient presque impossibles, et la guerre de Sécession ruina toute cette contrée. Un prêtre traversait la région une ou deux fois par an, et c'était là tout le secours spirituel que ces pauvres gens pouvaient recevoir. Il est donc facile de comprendre que chez beaucoup, la foi était éteinte, et, pour un catholique resté fidèle, il y avait deux apostats. En 1902, on comptait 22 familles disséminées sur un territoire immense, mais toutes supposées appartenir à une église située à Summersville. Cette chapelle tombe en ruines, et nombre de nos catholiques demeurent à 20 ou 25 milles du centre de la mission. Tous sont fort pauvres: ils se procurent les denrées nécessaires par des échanges en nature, car l'argent est presque inconnu parmi eux.

En 1902, il y avait encore quelques commencements de missions dans ce district. A Buckhannon, à 36 milles de Pickens, il y avait cinq familles catholiques. Dix milles plus loin, à Century, une mine venait d'être ouverte, et beaucoup d'émigrants y arrivaient, Russes, Polonais, Lithuaniens, Slaves, etc. A Richwood, à 35 milles au Sud de Summersville, on avait construit un chemin de fer, et d'importantes exploitations de bois avaient été commencées dans une vaste forêt, jusque-là complètement inhabitée et traversée seulement par d'intrépides chasseurs. Vers la fin de 1906, Richwood est entré soudain dans la voie de la prospérité. Nous avons là une jolie chapelle, et environ 35 familles catholiques: Anglais, Français, Italiens, Polonais, Slaves, Slavoniens, Hongrois, Lithuaniens, Croates, Grecs, Syriens...., toutes les nationalités s'y trouvent pêle-mêle, telles que les bateaux venus d'Europe les débarquent chaque jour à New-York, Boston et Philadelphie. Nos paroissiens sont employés dans différentes industries: scieries, tanneries, fabriques de papier, etc. La nouvelle église fut dédiée au mois d'août 1906, et cette cérémonie fut

précédée d'une Mission donnée en plusieurs langues par un Père Rédemptoriste de New-York.

La partie Sud de cette contrée n'est pas encore développée. Avec l'établissement de nouveaux chemins de fer, les mines de charbon vont s'ouvrir. Tout porte à croire que l'intérieur de la West Virginia verra, dans un avenir prochain, une suite non interrompue d'industries semblables à celles qui couvrent la partie occidentale de la Pensylvanie, dont c'est une continuation géologique.

Century a aussi une petite église, dédiée en 1904. Il y a là une seule mine de houille employant quelques centaines d'ouvriers. Le nombre de nos catholiques y varie beaucoup: une formidable explosion de grisou qui tua, entre autres, 20 ouvriers catholiques, fut la cause d'un grand exode au printemps de 1906, et la paroisse ne s'en est pas encore complètement relevée.

Buckhannon, qui a une petite chapelle, n'a guère augmenté depuis 1902; mais plusieurs mines de houille viennent de s'ouvrir aux environs de cette ville, et probablement nous y aurons bientôt un bon noyau de catholiques.

Gassaway, qui se trouve au centre de la mission, est l'espoir du moment. Il y a deux ans, c'était le désert: aujourd'hui, c'est un gros bourg de 800 habitants, et la population augmente très rapidement. Le "Coal & Coke Railway" a été construit à travers cette contrée, et l'emplacement choisi pour Gassaway est devenu un centre de chemins de fer. La Compagnie concessionnaire a construit de grands ateliers pour la réparation des locomotives et des voitures. Le nombre des catholiques s'est vite accru. L'honorable A. C. Kerens, de Saint-Louis (Missouri), est en train d'y ériger à ses frais une magnifique église en pierre.

Tioga, à 25 milles de Richwood, emploiera aussi beaucoup d'ouvriers catholiques durant plusieurs années. En dehors de ces petits centres, il y a, çà et là, dans les bois, un certain nombre de nos familles.

Pour dire la vérité, notre ministère est très difficile, à cause et de la dispersion de nos fidèles et du nombre des langues différentes.

Toute la Mission est actuellement desservie par deux Pères. Le P. J. Delaire réside au Nord: il passe chaque mois une semaine à Pickens, une semaine à Buckhannon et deux à Century. Il visite aussi des familles qui habitent trop loin pour venir à l'une de ces églises, à Queens, Philippi, Meridan, Berryburg, etc.

Le P. Hengers demeure au Sud, à 130 milles de son confrère. Il passe chaque mois une semaine à Summersville, deux à Richwood, et une dans les différents camps autrichiens situés à environ 20 milles de Richwood. Il visite aussi des familles catholiques à Tioga, Cowen, Centralia, Clay, Sutton, Gassaway, Palmer, Webster Springs, etc.

Le travail dans chaque station est à peu près toujours le même: Messe, confession et Communion des fidèles, instruction des enfants.

Quel est l'espoir de convertir la population indigène? Hélas! la moisson n'a pas l'air d'être mûre! Nous ne sommes encore que dans le temps des semailles, un temps de larmes; d'autres viendront, qui récolteront dans la joie. Pour réussir, il faudrait autant de Pères qu'il y a de postes. Un seul prêtre, malgré toute sa bonne volonté, ne peut pas suffire à une paroisse de 2500 kilomètres carrés, qui est loin d'être un désert. Beaucoup de familles catholiques ne voient le prêtre qu'une fois par mois, et plusieurs une fois tous les trois ou six mois. Et encore, quels sacrifices en argent, quelles fatigues pour leur apporter cette mince mesure de secours spirituels! Tout notre temps et notre travail sont nécessaires pour nous maintenir dans nos positions: nous ne pouvons guère songer à de nouvelles conquêtes.

En second lieu, nous nous trouvons dans l'impossibilité d'apprendre les douze ou quinze langues de nos différents paroissiens. Si chaque prêtre n'avait qu'un poste à desservir, et une nouvelle langue à apprendre, ce serait facile; mais, obligé de visiter presque chaque jour une station nouvelle, et d'essayer de parler une nouvelle langue, il ne peut avoir grand espoir de succès. Les contributions volontaires des fidèles sont notre seule ressource, et elle est insuffisante. Nos gens sont tous pauvres, ouvriers et fermiers

qui commencent à peine à s'établir. D'ailleurs, beaucoup de ces immigrants viennent de contrées supposées catholiques, où les dépenses du culte sont réglées par l'Etat, et, au lieu de soutenir le prêtre et les œuvres de paroisse, ils s'attendent plutôt à être soutenus par lui ! Le casuel : messes, funérailles, baptêmes, est insignifiant. Autre constatation assez triste : un grand nombre de nos gens viennent des bas-fonds des cités d'Europe ; ils ne pensent qu'aux besoins de la vie, et n'ont pas la plus petite idée du surnaturel. Si nous avions les ressources voulues, nous aurions des écoles, où les enfants seraient élevés dans la connaissance et dans la pratique de la religion de leurs ancêtres. Nous pourrions réunir dans une seule école les enfants de fermiers qui demeurent à 20 milles d'une église, et tous recevraient une solide éducation religieuse. Mais, dans l'état de choses actuel, ces pauvres petits sont en contact quotidien avec des protestants fanatiques qui s'efforcent de détruire leur foi, et nous ne sommes pas toujours assez forts pour la leur conserver.

Malgré toutes ces difficultés, contre lesquelles nous bataillons continuellement, nous aimons à croire que notre travail n'a pas été sans résultat. Nous avons eu une douzaine d'adultes convertis ; nous avons légalisé ou réhabilité nombre de mariages invalides ou illicites, admis au Sacrement de Pénitence et à la première Communion, préparé pour la Confirmation beaucoup d'enfants et même d'adultes. Nous avons retenu dans le bon chemin de nombreux catholiques qui étaient sur le point de perdre la foi, — sans parler des mourants que nous avons assistés, parfois après un voyage de plus de 100 milles. Et surtout l'opinion publique est obligée de tenir compte de cette nouvelle Puissance, l'Eglise Catholique Romaine, qui est venue ici pour y rester. Cette Mission a aussi fourni 2 prêtres, 5 religieuses professes, 2 religieuses postulantes et 2 étudiants ecclésiastiques. Fasse Dieu que les prières de ces âmes privilégiées hâtent la conversion de ce territoire !

Note. — Au commencement de l'été de 1907, un jeune prêtre, le P. A. Belwald, a été envoyé dans les Missions de West Virginia, et placé à Richwood. ~~Le P. Hengers a pris alors sa résidence à Gassaway~~.

NOS MISSIONS DANS LE DIOCESE DE BOISE, (Idaho).

En 1903, Sa Grandeur Mgr Alphonse Glorieux, Evêque de Boise, Idaho, confia à la Société de Marie, la partie Sud-Ouest de son diocèse. Il est difficile de se faire une idée de l'étendue de ces "paroisses" de l'Idaho; nos Missions comprennent tout le comté d'Owyhee, et la moitié du comté de Canyon, — soit un territoire plus étendu que les provinces annexées d'Alsace et de Loraine.

Nampa, petite cité de 5,000 âmes, en est le centre religieux. Il y a vingt ans, cette ville, maintenant la plus prospère du comté, n'avait que quelques âmes. C'était une "station d'eau," c'est-à-dire, un point où se trouvait un réservoir auquel s'abreuvaient les locomotives des grands trains transcontinentaux. En 1900, Nampa avait 800 âmes; en 1907, 5,000.

Notre population est très cosmopolite, surtout la population catholique. L'élément franco-canadien domine, les Allemands et les Polonais-Allemands viennent ensuite; les Irlandais ne sont qu'en nombre minime: en tout, nous comptons 350 paroissiens. Parmi les citoyens de Nampa, il y a des catholiques riches; par malheur, ce ne sont pas les plus fidèles. Ils sont cependant toujours prêts à aider de leur bourse le prêtre et ses œuvres. Au printemps dernier, un certain nombre de Castillans, de Basques et de Portugais sont venus s'établir ici. Notre population est très flottante: c'est une situation inévitable dans un pays neuf.

L'église est sous le vocable de l'Apôtre S. Paul. — Le Père Dempsey, transféré d'Algiers à Nampa, prit possession de la paroisse au nom de la Société, le 25 septembre 1903. Depuis cette

époque, bien des améliorations ont été faites: l'intérieur de l'église a été renouvelé, et le bâtiment augmenté. Au mois de décembre 1906, une belle cloche a été placée dans le clocher qui a dû être complètement transformé pour la recevoir.

CALDWELL, Canyon County. — Cette petite ville est le chef-lieu administratif du comté de Canyon. La Société y possède une chapelle très convenable, sous le vocable de l'Immaculée Conception. Les familles catholiques sont au nombre de 12. La distance de Nampa à Caldwell est de 9 milles. Il est facile de s'y rendre par le chemin de fer. En 1900, la population de cette ville était de 1,100 âmes. On y célèbre la Messe une fois par mois.

NOTUS, Canyon County. — A plusieurs milles à l'Ouest de Caldwell, se trouve un petit bourg de 300 âmes, Notus. C'est un centre agricole. Les familles catholiques y sont au nombre de six. Elles sont visitées trois fois par an.

MIDDLETON, Canyon County. — C'est un village, situé à 10 milles de Nampa, et qui s'est développé depuis l'an dernier seulement, à la suite de l'introduction de la culture des betteraves à sucre, — industrie du plus grand avenir. La population est déjà de 300 âmes, et augmente continuellement. Nous avons là 20 catholiques.

EMMETT, Canyon County. — Bourg de 200 âmes en 1900, Emmett en compte maintenant 2,800. C'est un boulevard du Mormonisme. Cette ville est le terminus de l'Idaho Northern (chemin de fer de pénétration vers le Nord de l'Etat). Les catholiques, environ une soixantaine, y possèdent une chapelle petite et bien pauvre, sous le vocable de Saint-Antoine de Padoue. La Sainte Messe y est dite une fois par mois.

SILVER CITY, chef-lieu du comté d'Owyhee, est perchée à une altitude de 6,300 pieds dans le Canyon du Jordan Creek: ce n'est qu'un petit camp de 650 habitants. La ville date de 1864, et sa population était naguère assez considérable; mais la dépréciation de l'argent l'a ruinée, et il n'est pas probable qu'elle regagne jamais sa prospérité d'antan.

Le comté d'Owyhee, renommé pour ses mines d'or et d'argent, et ses grandes fermes, est très accidenté: les montagnes sont fort élevées: plusieurs sommets ont une hauteur de 7,000 et de 8,000 pieds. Les voyages sont longs et difficiles, car il n'y a, dans tout le comté qu'un tronçon de chemin de fer de neuf milles, et les diligences malgré la poésie qu'on leur attribue, ne vaudront jamais un siège dans un "chair car." La population de l'Owyhee ne dépasse pas le chiffre de 4,500, et elle est dispersée sur un territoire de 7,800 milles carrés: on peut facilement se faire une idée des difficultés que rencontre le prêtre en charge d'un si vaste district.

Dans le comté de Canyon, au contraire, la visite des Missions est très facile, les différentes localités étant toutes situées sur deux lignes de chemin de fer: "l'Oregon Short Line" qui nous relie à Salt Lake City à l'Est, et à Portland (Oregon), à l'Ouest, — et l'Idaho Northern qui relie Silver City à Emmett, en passant par Nampa.

Le Gouvernement Fédéral de Washington ayant fait construire un système d'immenses réservoirs pour l'irrigation, il est probable que l'agriculture va maintenant se développer très vite, car le sol de l'Idaho est très fertile, et ne demande qu'un peu d'eau pour produire de riches récoltes. Et, sans témérité, nous pouvons espérer qu'avant longtemps, la prospérité financière de nos catholiques nous fournira les moyens d'établir ici des œuvres solides et durables. Daigne la Reine des Missionnaires bénir nos efforts et les faire fructifier.



PAROISSE SAINT-VINCENT DE PAUL,
Elm Grove, West Virginia.

La paroisse d'Elm Grove est une des dernières acquisitions de la Société de Marie aux Etats-Unis. Elle s'étend sur un territoire de plus de deux cents milles carrés, et est située dans la partie Nord de la West Virginia, non loin des bords de l'Ohio. Un car électrique rapide relie notre village à Wheeling.

La paroisse Saint-Vincent de Paul fut acceptée par la Société le 3 février 1904, peu après la mort du premier curé, le P. Paquin, un prêtre français. Elle est peu considérable, malgré son étendue, et ne compte qu'une centaine de familles catholiques groupées autour de deux églises: l'une à Elm Grove même, l'autre à Triadelphia. Les Allemands dominent dans cette dernière localité. Notre ville se développe rapidement, et la paroisse grandit en proportion. Il est nécessaire d'avoir deux prêtres ici, à cause des institutions religieuses qu'il faut desservir. Nous avons, dans les environs, deux orphelinats tenus par les Sœurs de Saint-Joseph, une école industrielle dirigée par les Frères Xavériens, et un Hôpital d'Etat auquel est adjoint l'Asile des Pauvres.

En février 1904, le P. L. Dubois fut envoyé de Washington pour prendre possession de la paroisse d'Elm Grove, en attendant qu'une nomination définitive fût faite. Les Pères désignés pour ce poste trouvèrent, en arrivant, une église pauvre et grevée de dettes. Les fidèles venaient régulièrement à la Sainte Messe le dimanche, mais les autres offices étaient complètement négligés. Il a fallu un travail long et pénible pour relever la situation temporelle et spirituelle de la paroisse.

Les fidèles contribuaient à l'entretien des deux églises et du prêtre, moyennant une redevance fixée à un dollar par mois pour les plus riches. Ces cotisations montaient à 400 dollars par an: ajoutez-y une centaine de dollars provenant de la quête des dimanches, et le revenu d'une fête champêtre donnée chaque année au mois d'août. La somme ainsi produite ne suffisait pas aux frais du culte divin; et les dettes contractées à l'origine allèrent en augmentant jusqu'à l'arrivée des Pères. Elles s'élevaient alors à 1,600 dollars, somme relativement forte, vu le petit nombre des paroissiens.

Le besoin le plus urgent était d'établir les finances sur une base solide. Quelques familles sont bien pauvres, et l'on ne pouvait guère compter sur elles: d'autres avaient plus de moyens, et nous ont aidé davantage. Après avoir pris l'avis de Sa Grandeur, et obtenu l'assentiment des paroissiens, il fut décidé de louer les places de bancs à l'église. Ceux qui, auparavant, ne donnaient rien, prirent au moins un siège, pour cinq dollars par an. De cette façon, les revenus furent plus que doublés du premier coup. D'autres fidèles pouvaient se permettre d'être encore plus généreux: une quête mensuelle fut instituée pour l'extinction de la dette paroissiale. Une autre quête fut faite de maison en maison, pour l'achat de nouveaux ornements nécessaires au culte. En deux ans et demi, les dettes furent complètement payées, et nos deux églises s'enrichirent d'un nouveau mobilier religieux d'une valeur de quinze cents dollars.

Le vin de Messe, l'huile et les fleurs sont fournis par deux Sociétés des Autels établies dans les deux églises. Ces Confréries existaient avant notre arrivée, mais leurs revenus étaient insignifiants. On a réussi à augmenter le nombre de leurs membres. De temps à autre, ces personnes de bonne volonté organisent une petite soirée dont les recettes vont grossir le trésor de leur Société. Les revenus de " l'Altar Society " d'Elm Grove ont quadruplé; celle de Triadelphia a plus de deux cents dollars à son actif.

Dans cette dernière localité, la paroisse possède un cimetière d'un demi-hectare, qui est la plus ancienne propriété religieuse du

diocèse de Wheeling: il lui appartient depuis 1819. On l'avait entouré d'une clôture en bois, quarante ans avant notre arrivée. Mais les réparations indispensables ayant été négligées, cette barrière tombait de vétusté: les animaux entraient librement par les brèches et dévastaient les tombes. Dans une réunion paroissiale, on décida de mettre un terme à ce scandale; les uns fournirent les matériaux, les autres la main d'œuvre, et peu de temps après, une solide clôture en chêne était achevée.

En même temps, le spirituel réclamait tous nos soins. Il fallut visiter régulièrement les familles, aller à la recherche des brebis égarées, établir de pieuses Associations. Nombre de familles qui avaient renoncé à toute pratique religieuse furent ramenées dans le bon chemin, et leurs enfants instruits de leurs devoirs. Deux sodalités de la sainte Vierge furent immédiatement fondées: elles ont une réunion mensuelle, et le nombre des Congréganistes est d'environ 50. La ferveur règne dans ces Confréries, et déjà quatre de ces jeunes filles sont entrées en religion.

Nous n'avions pas encore obtenu pleine satisfaction pour l'assistance aux offices de Carême et du mois de Marie. Nos braves fermiers, pour la plupart, demeurent fort loin dans la campagne, et c'est un vrai sacrifice pour eux de venir à l'église après une journée de rude labeur. Nous voulûmes voir s'ils étaient capables de cet effort. Nous demandâmes aux Missionnaires diocésains une retraite de huit jours: elle fut prêchée au commencement de septembre 1906, et produisit d'excellents résultats. Durant ces saints jours, nos bons paroissiens furent d'une abnégation admirable. La plupart d'entre eux ne prenaient que quelques heures de sommeil chaque nuit. Levés à trois heures, ils partaient en voiture et rejoignaient leurs voisins en route, pour venir assister au sermon du matin. Le soir, même procession, trois lieues durant. Ce spectacle fut une révélation pour les non-catholiques: ceux-ci étaient stupéfaits de voir avec quelle assiduité la Mission était suivie, malgré toutes les difficultés. Puisse ce bon exemple les faire longtemps réfléchir! Notre but était atteint: la ferveur commence maintenant à régner dans nos familles, et, malgré la

distance, nos paroissiens sont venus, en grand nombre, aux offices de semaine pendant le dernier Carême.

Restaient les non-catholiques, dont l'indifférence absolue mérite tant de pitié! Nous demandâmes une Retraite à nos Missionnaires diocésains; et nos concitoyens, protestants de toute nuance, vinrent en foule dans nos deux chapelles d'Elm Grove et de Triadelphia, pour entendre les "preachers" catholiques. Tous ces gens appartenaient à mille sectes différentes: Presbytériens, Méthodistes, Anabaptistes, Episcopaliens, Frères de Dieu, etc., etc. Ils écoutèrent la parole du missionnaire dans le recueillement le plus profond, pendant une heure et demie chaque soir. Ils priaient avec le prêtre, s'agenouillaient pour la Bénédiction du Très Saint Sacrement, et chantaient ensuite les louanges de notre Père commun. Quelques conversions furent les premiers fruits de ces exercices. On distribua parmi les non-catholiques 233 volumes tous traitant de notre sainte religion. Une centaine d'exemplaires de l'ouvrage du Cardinal Gibbons, "la Foi de nos Pères," furent ainsi disséminés dans les familles protestantes. Les acatholiques lisent ces livres avec une avidité surprenante, et ces lectures sont souvent le commencement de leur retour à la vraie foi.

Ces Missions ont éclairé l'opinion, dans notre district, sur la sainte Eglise: d'excellents rapports se sont établis entre nos fidèles et leurs compatriotes hérétiques. Espérons que le nombre des conversions ira en croissant.



PAROISSE DE L'IMMACULEE CONCEPTION,
Westerly (Rhode Island).

Le 13 juin 1906, l'évêque de Providence, Mgr Mathieu Harkins, vint à Boston même offrir au R P. Portal, Provincial, la paroisse de Westerly. Un des Pères de la maison de Boston fut envoyé le dimanche suivant pour examiner la position, et sur son rapport favorable, le R. P. Provincial accepta l'offre de Mgr Harkins. Il désigna comme curé le Père Mac Oscar, alors vicaire à Atlanta, et lui donna comme vicaire le Père Saint-Martin, alors professeur à Van Buren.

Nos Confrères prirent possession canonique de la paroisse de l'Immaculée Conception le 1er juillet suivant.

Westerly est une position magnifique dans le Sud-Ouest du Rhode Island, à 4 milles de la mer. La ville est située sur la rivière Paucatuck qui, pendant une partie de son parcours, sépare notre Etat du Connecticut, et finit par se jeter dans le "Long Island Sound." Le climat est excellent: les hivers n'y sont ni trop longs ni trop durs, et l'été est frais. La population est d'environ 11,000 âmes, et la langue maternelle du plus grand nombre est l'anglais. L'industrie principale du pays est la taille de la pierre: le granit de Westerly est très recherché pour les constructions dans toute la région. Nous avons aussi quelques petites manufactures; mais l'agriculture est presque inconnue.

Contrairement à ce qui se passe dans presque toutes les villes américaines, Westerly ne grandit pas: les Baptistes du Septième Jour, ou "Sabbaterians" en sont responsables. Ils ne sont qu'une poignée; mais ils sont riches, et gouvernent toutes les industries du pays. Or ils ne veulent accepter que leurs co-religionnaires pour immigrants.

La population italienne de Westerly est d'environ 800. Quelques-uns d'entre eux sont d'ardents socialistes; mais la plupart sont catholiques, au moins de nom. Un petit nombre sont fidèles à leurs devoirs envers Dieu. Leur ignorance en matière religieuse est déplorable, et ils sont adonnés à toutes sortes de superstitions, causées peut-être par l'exagération de la dévotion extérieure dans leur pays d'origine. Sauf les offrandes qu'ils font à l'occasion des baptêmes et mariages, ils ne contribuent pour ainsi dire en rien à l'entretien de l'église.

Environ 25 familles canadiennes résident à White Rock, petit village situé à environ deux milles de Westerly et qui fait partie de notre paroisse. La plupart d'entre eux sont employés dans les manufactures: ils sont d'une fidélité exemplaire dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux.

L'élément de langue anglaise constitue véritablement la paroisse: ces gens sont presque tous de descendance irlandaise, et la foi de cette race est héroïque

La paroisse de l'Immaculée Conception à Westerly fut commencée le 19 avril 1885 par le Rév. W. Pyne. Antérieurement, Westerly (Rhode Island) et Paucatuck (Connecticut) ne formaient qu'une paroisse, Saint-Michel, bien qu'elles fussent situées dans deux diocèses. La division fut faite à la date ci-dessus indiquée, et nos gens, qui avaient aidé à bâtir l'église Saint-Michel dans le diocèse de Hartford, se trouvèrent obligés d'en construire une nouvelle dans le diocèse de Providence, sans recevoir aucune compensation pour l'argent qu'ils avaient déjà fourni. "Inde irae"! Les catholiques de Westerly ne voulaient aider le P. Pyne en rien, et continuaient à se rendre à Saint-Michel, de l'autre côté de la rivière: le pauvre curé ne pouvait réussir à faire comprendre à ses ouailles leur devoir en ces circonstances pénibles. Il loua cependant une salle, et y dit la Sainte Messe pendant deux ans. Malgré une opposition formidable, le P. Pyne commença les fondations de l'église actuelle, en 1886; et un an après, son œuvre était achevée. Par son zèle infatigable et son esprit d'abnégation, ce bon prêtre parvint à calmer son irascible troupeau,

et à les réconcilier au nouvel état de choses. Il sut même se les attacher, et quand il fut transféré en 1895 à une autre paroisse, son départ excita les plus vifs regrets.

Le P. Wm. Galvin lui succéda. Il trouvait une paroisse en excellent état: les gens étaient fiers, et à bon droit, de leur jolie église, et étaient prêts à faire un suprême effort pour payer la dette. Le nouveau curé était un prédicateur éloquent, un parfait musicien; mais il manquait des qualités indispensables à un administrateur, et la dette de l'église grossit avec une rapidité effrayante. Mgr Harkins, voulant prévenir un désastre, confia la paroisse à la Société de Marie. Il s'est toujours montré envers nous d'une grande bienveillance, et il a daigné, à son dernier passage, faire l'éloge public des résultats que nous avons déjà obtenus.

A la paroisse de l'Immaculée Conception sont rattachées quatre stations balnéaires: Watch Hill, Noyes Point, Pleasant View, et Quonoontawk. Watch Hill, à quatre milles de Westerly, est célèbre pour ses magnifiques "cottages." Le climat y est excellent, la vue splendide: tous ces avantages combinés en font un séjour idéal pour l'été. Une foule de gens riches de New-York, de Philadelphie, et même du Far West, viennent y chercher la fraîcheur et le repos. Chaque année, de nouvelles résidences se construisent, signe infaillible que notre plage est bien à la mode. Beaucoup de ces heureux de la terre ont des serviteurs catholiques, et, durant la saison, de juin à septembre inclusivement, un Père va dire la Messe, le dimanche, à Watch Hill, dans une chapelle qui nous est cédée jusqu'à 8h. du matin. Après cette heure, assez matinale pour des personnes qui ont travaillé toute la semaine, nous devons laisser la place libre aux protestants. Les trois autres plages ci-dessus nommées sont beaucoup moins importantes: elles attirent cependant un bon nombre de visiteurs.

Carolina est un village à 11 milles au Nord de Westerly: nous allons y dire la Messe tous les dimanches dans une jolie chapelle bâtie en 1903, et placée sous le vocable de Sainte-Marie. Les

catholiques de Kenyon, Shannock et Hope Valley y viennent assister au Saint Sacrifice; ils ne sont ordinairement pas plus de 40 ou 50 présents chaque dimanche. Les dettes sont considérables, vu le petit nombre des fidèles. Nous espérons toutefois que l'Immaculée Conception bénira nos efforts et les couronnera de succès, pour son honneur et pour la gloire de son Divin Fils.



VICE-PROVINCE DU MEXIQUE.

NOTRE-DAME DE LOURDES, Mexico.

C'est le 11 février 1897, fête de Notre-Dame de Lourdes, que le R. P. Renaudier, alors Provincial d'Amérique, résolut, à son passage à San Francisco, d'envoyer un Père au Mexique, pour se rendre compte des chances que la Société aurait de s'y établir. Grâce à la générosité de Madame M. Merle, la " bonne maman " des Pères de Notre-Dame des Victoires, le Père M. Rousselon fut envoyé dans ce but à Mexico, au mois de juin de la même année.

Sa Grâce, Mgr Prospero Maria Alarcon, archevêque de la capitale, et Mgr Averardi, le Délégué Apostolique, furent d'avis que la fondation d'une paroisse franco-anglaise pourrait produire un très grand bien; et, vu les œuvres similaires que la Société de Marie avait aux Etats-Unis, il n'y avait pour eux aucun doute sur le succès de l'entreprise. Mgr Alarcon promit au Père l'église de Saint-Jean-de-Dieu. Heureux de cette décision, le P. Rousselon retourna à San-Franciïsco, et rendit compte de sa mission au T. R. P. Général. Or, le 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, une dépêche venue de Boston annonçait aux PP. Gente et Rousselon l'acceptation des offres de Mgr Alarcon, et leur nomination comme fondateurs du nouvel établissement de la Société.

Les deux Pères partirent à la fin de septembre, et arrivèrent à Mexico après plusieurs jours d'un pénible voyage. Sur l'avis de quelques personnes qui s'étaient intéressées à leur œuvre dès le commencement, ils demandèrent à Monseigneur Alarcon si, au lieu de l'église Saint-Jean-de-Dieu, il ne pourrait pas leur en céder une autre moins délabrée. L'Archevêque leur laissa le choix entre trois églises, et ils optèrent sans hésitation pour celle appelée " Colegio de Ninas," église centrale, assez grande, et pos-

sédant, comme chapelle latérale une grotte de Lourdes: cette coïncidence fut de suite remarquée, et hâta notre choix. Le 17 octobre 1897, nous en prîmes possession. Grâce à ses qualités personnelles et à son talent oratoire, le P. Gente eut vite conquis les sympathies non seulement de la colonie franco-anglaise, mais aussi de la haute société mexicaine.

Au mois de décembre, la présence du R. P. Raffin, venu comme Visiteur en Amérique, donna un nouvel essor à notre œuvre. Au mois de mars 1898, les Pères s'installèrent dans des chambres qu'ils avaient fait construire au-dessus de la sacristie. Depuis lors, la maison a été agrandie, et cinq Frères peuvent maintenant y habiter.

En 1899, la chapelle de Notre-Dame de Lourdes fut restaurée, l'église elle-même subit une transformation générale, et fut repeinte. Actuellement, on remplace le plancher par une mosaïque.

A la mort du P. Gente, en septembre 1901, l'église Notre-Dame de Lourdes (plus connue maintenant sous ce nom que sous celui de Colegio de Ninas), eut pour curés les PP. Ollier, F. Rougier et enfin Descreux. Au Chapitre Général de 1905, il fut décrété que nos établissements au Mexique, à cause de leur éloignement de Washington, seraient constitués en Vice-Province, et le R. P. Descreux fut nommé Vice-Provincial. A sa mort, en décembre 1906, le Père M. Rousselon fut nommé à ce poste par le T. R. P. Général.

En 1904, la colonie anglo-américaine se sépara de Notre-Dame de Lourdes, et se transporta à San-Lorenzo.

Les principales associations religieuses sont ici: la Confrérie de la Sainte Face, qui a plus de 3,500 membres, les Filles de Marie, l'Apostolat de la Croix, la Société des Saints Anges. L'Œuvre du Pain de S. Antoine, établie par le P. Rougier, distribue du pain, chaque mardi, à plus de deux cents pauvres.

Depuis 10 ans surtout, la ville de Mexico a fait d'immenses progrès sous tous les rapports. C'est maintenant une cité entièrement moderne, avec ses tramways électriques, ses parcs, ses belles

résidences, ses quartiers nouveaux. Les Américains sont venus en grand nombre, établir des fabriques, construire des chemins de fer, exploiter des mines. Ils font ce qu'on appelle communément " la conquête pacifique du Mexique;" et le peuple de la République, naturellement indolent, n'entrave en rien leur action. Grâce à l'administration du Général Porfirio Diaz, président de la République, grâce aussi à l'influence secrète et puissante de son épouse, Dona Carmen, les Ordres Religieux jouissent ici d'une parfaite tolérance; et, tant que notre Président vivra, la paix nous est assurée. Puisse Dieu nous le conserver longtemps!

EGLISE SAN CRISTOBAL, Puebla.

Deux ans après la fondation de Mexico eut lieu celle de Puebla. Jusque-là, nous étions trop seuls, trop éloignés de toute autre maison de la Société, et notre désir était d'avoir des Confrères dans le voisinage. Au cours d'une excursion à Puebla, en 1898, le P. Gente trouva la ville si agréable, qu'il demanda à Mgr Amezquita de nous céder l'église San-Cristobal pour la colonie française. Sa Grandeur accueillit avec beaucoup de bienveillance la pétition du Père. Mais comment l'évêque pouvait-il donner à des étrangers, sans s'attirer les reproches de son clergé, cette église San-Cristobal, véritable chef-d'œuvre d'architecture, décorée avec un goût parfait, toute récemment redorée et repeinte, où l'on vénérait une des plus belles statues de l'Immaculée Conception qu'on ait jamais vues, l'œuvre de Cora — le Michel-Ange du Mexique? Monseigneur Amezquita hésitait; mais le Délégué Apostolique, témoin du bien que nos Pères avaient déjà fait à Mexico, le décida à accéder à notre demande.

Ce fut le 24 septembre 1899, fête de Notre-Dame de la Merci, que le P. Rousselon arriva à Puebla, et, sur l'ordre de l'Evêque, prit immédiatement possession de cette coquette église, où tout

parle de Marie, où tout invite à l'aimer et à la faire aimer. Il n'y avait point de maison. Force fut donc de se loger à la sacristie, tant bien que mal. Mais qu'étaient ces petites privations, auprès du bonheur d'être maître dans ce beau sanctuaire? Pour le décrire dignement, il faudrait du temps et du talent. Qu'il me suffise de dire que tous les tableaux ont rapport à la sainte Vierge. La coupole représente l'Immaculée Conception entourée des neuf chœurs des Anges. De chaque côté du maître-autel, se trouvent les statues de S. Joachim et de sainte Anne, sculptées aussi par Cora. Chose surprenante! Dans une des voûtes de l'église, parmi quantité de motifs décoratifs, on voit l'écusson de la Société. Nous en fîmes la remarque à Mgr Amezquita, qui ne put s'empêcher de dire: "C'est providentiel."

Malheureusement, ce saint évêque ne resta pas longtemps à Puebla: il vint pour la dernière fois à San-Cristobal le 29 juillet 1900, et bénit la petite maison que nous avions fait construire sur un terrain libre entre l'église et la rue. Il mourut au mois d'octobre suivant.

Je ne puis passer sous silence le dévouement du P. Bénier pour la construction de la maison. Par son activité, il sut mener les travaux à bonne fin, et trouver les ressources nécessaires pour payer la note.

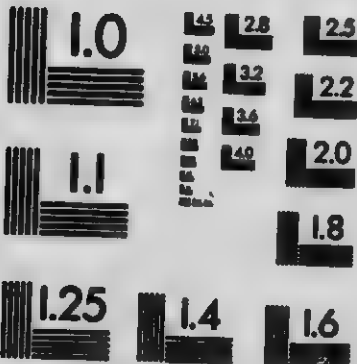
L'église San-Cristobal, depuis son occupation par les Pères Maristes, n'a cessé d'être une des plus fréquentées de la ville. Les fêtes en l'honneur de la Très Sainte Vierge y sont célébrées avec beaucoup de solennité et de piété. Le mois de Marie est une série de cérémonies splendides qui attirent un vaste concours de peuple: le grand nombre des petites filles habillées en blanc et des enfants de chœur, le parfum et la quantité des fleurs, la beauté des étendards, la variété des décorations, et surtout la piété profonde des Mexicains pour la sainte Vierge, — tout contribue à faire du mois de mai l'époque la plus belle de l'année à San-Cristobal.

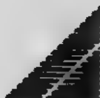
Les deux œuvres principales auxquelles les Pères se sont dévoués depuis leur arrivée, sont les catéchismes et la visite des malades. Parmi les Congrégations que nous avons établies, ci-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

tons: le Tiers-Ordre de Marie, qui compte 60 dames, les Filles de Marie de Notre-Dame de Lourdes, la Sainte Face, et le Pain de S. Antoine.

Puebla se trouve à quatre heures et demie de Mexico par le train, et nous pouvons visiter de temps à autre les Pères de la capitale. Le climat est excellent, les rues sont propres, et nous n'avons pas de trop fortes chaleurs. Notre ville est restée fameuse dans l'histoire par les sièges qu'elle a subis à différentes époques. La bataille du 5 mai 1862, que les Mexicains considèrent comme une grande victoire sur les troupes françaises, ne fut qu'une escarmouche. Du reste, le drapeau français flotta plusieurs fois sur les tours de la cathédrale.

NOTRE-DAME DES NEIGES, Oaxaca.

Le 28 décembre 1900, Mgr Euloge-Grégoire Gillow, archevêque de Oaxaca, étant de passage à Puebla, entendit parler de l'œuvre que les Pères Maristes avaient établie dans l'église San-Cristobal pour les Français et les Américains. Désireux de procurer le même bienfait aux étrangers résidant dans sa ville archiépiscopale, il demanda des Pères à la Société, et s'offrit à leur donner une église. Le 30 janvier 1901, le Père M. Rousselon, actuellement Vice-Provincial du Mexique, au nom du R. P. Renaudier, alors Provincial d'Amérique, se rendit à Oaxaca, pour s'entendre avec Mgr Gillow et voir l'église que Sa Grâce nous proposait. Ce sanctuaire était la chapelle d'un ancien couvent de Capucines espagnoles: il était dédié à S. Joseph, nom si cher à tous les cœurs Maristes. L'Archevêque cédait en même temps une moitié du couvent adjacent, pour l'habitation des Pères; l'autre moitié devait continuer à servir d'asile à des enfants recueillis par sa charité.

Le 17 septembre 1901, le Père Thill partait de Puebla pour

aller prendre possession de cette nouvelle fondation. Le même jour, il arrivait à Oaxaca, et Mgr Gillow le reçut avec cette amabilité et cette distinction qui charment tous ceux qui l'approchent. Sa voiture attendait le Père à la gare et le conduisit directement à l'archevêché. Pendant trois semaines, notre Confrère fut l'hôte de Monseigneur, et le 9 octobre, le Père J. Ollier étant enfin arrivé, les deux Pères s'installèrent dans deux appartements contigus à l'église, car la partie du couvent qui leur était destinée n'était pas encore prête à les recevoir. Ils vécurent là pendant un mois. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'église qui leur avait été assignée ne conviendrait pas à leur œuvre: elle était trop éloignée du centre de la ville. Mgr Gillow apprécia pleinement la justesse de leurs observations, et leur offrit plusieurs autres églises, entre autres celle de Notre-Dame des Neiges (Nuestra Senora de las Nieves). Les Pères choisirent cette dernière, parce qu'une vaste maison d'habitation était annexée à l'église. C'est la plus grande résidence que nous ayons au Mexique, et comme le climat d'Oaxaca est très salubre, elle peut parfaitement convenir comme maison de repos pour les Pères malades.

Le 4 novembre 1901, les deux Pères prirent possession de leur nouvelle demeure. Bien que située dans un quartier retiré, l'église n'est pas trop éloignée du centre. Au moment où la Société en prit charge, elle se faisait remarquer par sa pauvreté et son abandon. Une seule Messe y était dite le dimanche. Depuis lors, tout a changé. Un certain nombre de congrégations pieuses y ont été établies: v.g., le Tiers-Ordre de Marie, la Confrérie de la Sainte Face, affiliée à l'Archiconfrérie de Tours, l'Association de Notre-Dame des Neiges, affiliée à l'Archiconfrérie du même nom dans la Basilique de Sainte-Marie Majeure à Rome; la Confrérie de Sainte-Anne, affiliée à l'Archiconfrérie de Sainte-Anne d'Auray; les Filles de Marie, qui reçoivent leur direction des Sœurs de la Charité de St-Vincent de Paul; — et enfin la Pieuse Union de Saint-Antoine de Padoue qui assiste plus de trois cents pauvres. Grâce au concours des personnes pieuses membres de ces Associations, l'assistance aux offices, à Notre-Dame des

Neiges, s'est développée d'une manière extraordinaire. On peut dire, sans exagération, que notre église est maintenant une des plus fréquentées d'Oaxaca. Le nombre annuel des Communions atteint près de 20,000.

En dehors de ces Associations pieuses, le P. Helliet, actuellement recteur de l'église, dirige des Sociétés de Secours Mutuels et une Caisse d'Epargne. Ces œuvres sont particulièrement nécessaires aux pauvres ouvriers d'Oaxaca, qui gagnent très péniblement leur pain, et qui, comme tous ceux de leur race, n'ont pas la moindre idée de l'économie. Leur éducation en ce sens est toute à faire. Plaise à Dieu que des Pères au courant des questions sociales viennent nous prêter leur concours pour ces œuvres de bienfaisance: elles sont un moyen précieux d'arriver jusqu'aux âmes!

EGLISE DE LA SOLEDAD, Guadalajara.

L'église de la Soledad est déjà vieille: elle remonte à la fin du XVIIIe siècle. C'était autrefois une chapelle annexe de la cathédrale, et le Chapitre y avait adjoint une maison de retraite pour les prêtres âgés ou infirmes. Cet établissement existe encore aujourd'hui, mais il sert d'Hôtel des Postes et des Finances.

Lorsque l'église de la Soledad nous fut concédée par Mgr l'Archevêque José de Jésus Ortiz, elle était sous la juridiction du Supérieur du Grand Séminaire, et confiée à quelques-uns des professeurs. Malgré leurs occupations au Séminaire, ces chapelains avaient réussi à faire de la Soledad un centre de piété. Grâce à leur activité, l'église avait été convenablement décorée, quand nous en prîmes possession; mais les offices y étaient rares.

Ce fut le 2 octobre 1902, que le P. F. Rougier, après de nombreuses démarches auprès de Monseigneur, obtint, grâce à une

pétition de la colonie française, la cession de l'église de la Solèdad, comme centre paroissial pour les Français et Anglais de la ville et des environs. L'Archevêque signa l'acte de cession " in perpetuum "; mais devant l'opposition du Chapitre, il jugea à propos de ménager des susceptibilités, et le contrat fut modifié, fixant à une période de trois ans, renouvelable à volonté, la durée de la cession de l'église.

Le jour de la fête du Saint Rosaire, le P. Rougier réunit toute la colonie à l'église de " l'Université," qui est la principale de la ville, et dans un sermon plein d'onction et vibrant de patriotisme, il annonça l'œuvre nouvelle, la création d'une paroisse française dont la Soledad serait le centre. Grâce à l'enthousiasme que notre Confrère sut exciter, grâce surtout à son zèle, le succès couronna ses efforts.

Le Père Ollier fut d'abord désigné pour tenir compagnie au P. Rougier, et ensuite pour lui succéder; mais le climat étant contraire à sa santé, ce fut un nouveau venu, le Père J. Roustan qui, en décembre 1902, devint le curé de la Soledad. Au même moment arrivait à Guadalajara le Père J. Thill, dont le zèle et le savoir-faire ont puissamment contribué à la réussite de notre œuvre.

En 1906, le P. Roustan fut appelé à Mexico, et le P. Thill resta chargé de la paroisse jusqu'à l'arrivée du Père Rousselon, qui prit la direction de l'église au mois de septembre de la même année.

Les Pères n'avaient pour maison d'habitation qu'une vaste salle; elle leur suffit pendant deux ans. Mais, en juin 1903, on commença sur les toits d'une chapelle latérale, la construction d'appartements où nous résidons maintenant.

Mgr l'Archevêque nous a toujours témoigné une vive sympathie, et s'intéresse beaucoup à notre œuvre. Mais nos Français sont, hélas! bien indifférents aux choses spirituelles! Ils nous accueillent avec plaisir dans les visites que nous leur faisons, et ils nous appellent régulièrement pour les malades. Les familles sont fidèles aux traditions de la mère-patrie, et la Première Communion reste à notre église une des grandes solennités.

Nos Sociétés ont fait de la Soledad une des églises les plus fréquentées de la ville: Confréries de l'Immaculée Conception, du Saint-Sépulcre, du Saint-Esprit, du Divino Rostro, des Saints Anges, des Enfants de Marie, Œuvre du Pain des Pauvres, — toutes se sont ranimées ou ont été formées par les soins des Pères.

Tout semble nous promettre un brillant avenir, car la cité se développe d'une manière surprenante. Malheureusement, il existe une lacune qui devient de jour en jour plus sensible: l'élément américain, dont nous sommes officiellement chargés, a été tout à fait délaissé, faute d'un Père parlant anglais qui puisse les réunir et les catéchiser. Ici donc, à Guadalajara, comme dans toutes nos maisons de la Province d'Amérique, nous devons dire: " Operarii pauci..."

EGLISE SAN-LORENZO, Mexico.

Les églises qui appartiennent à la Société de Marie au Mexique, ont toutes un avantage très appréciable: elles n'ont pas de dettes! Elles sont la propriété de l'Etat qui en conserve le domaine radical; mais elles sont mises par le Gouvernement à la disposition des évêques et des prêtres qui sont chargés d'y exercer le saint ministère. L'église San-Lorenzo, à Mexico, est une des plus belles de la ville: elle fut bâtie par les Espagnols en 1762. C'est la seule église, dans toute l'étendue de la République, qui soit exclusivement réservée aux catholiques de langue anglaise. Elle a été ouverte, il y a un peu plus de deux ans, le premier dimanche d'octobre 1904. Avant cette date, les catholiques de langue anglaise assistaient aux offices, avec les Français, à l'église Notre-Dame de Lourdes; mais des immigrants américains, et parmi eux beaucoup de personnes de notre foi, arrivaient sans cesse, et on vit clairement la nécessité d'une église spéciale pour eux. Le P. J. Bénier fut envoyé des Etats-Unis, et prit charge de cette œuvre. Il tra-

vailla avec un grand zèle, se fit connaître des Américains catholiques, et il aurait certainement vu ses efforts couronnés de succès, s'il n'avait pas été rappelé en Louisiane. Le Père A. Reis fut désigné pour continuer l'œuvre déjà commencée, et, grâce à Dieu il y a bien réussi. L'Archevêque, toujours plein de bonté pour nous, donna aux Américains catholiques l'église San-Lorenzo, jusque-là occupée par les Lazaristes, et consentit à venir célébrer lui-même la première Messe qui fut dite devant une assistance très nombreuse. Les espérances de l'éminent prélat ont été pleinement réalisées, car bon nombre d'hommes ont été ramenés à la pratique de leurs devoirs: il est probable que cet heureux résultat n'aurait pas été obtenu, si ces immigrants n'avaient pas eu un prêtre qui leur prêche dans leur langue, et une église qu'ils peuvent appeler la *leur*. Dès son origine, notre paroisse nationale anglaise a été prospère, et aujourd'hui, notre " congrégation " compte plus de 600 membres. Malheureusement, tout le soin temporel et spirituel de l'œuvre est laissé à la charge d'un seul prêtre, et celui-ci comprend mieux que jamais la parole: " Messis multa." Avec un ou deux confrères qui l'assisteraient dans le ministère de la prédication et de la confession, il pourrait rendre cette paroisse une des plus belles de tout Mexico; l'immigration, d'aucuns disent: l'invasion — des citoyens et des capitaux américains s'accentue chaque jour, et rien ne fait prévoir qu'elle doive s'arrêter de si tôt. N'est-ce pas une occasion magnifique pour un jeune prêtre qui a l'amour des âmes, de venir commencer un ministère actif et varié dans cette portion de la vigne du Seigneur, sous la protection de Marie, notre douce Mère, qui est aussi la patronne spéciale de cette ville et du peuple mexicain?



ATOTONILCO EL GRANDE, Diocèse de Tulancingo, Etat de Hidalgo.

La cession de la paroisse d'Atotonilco el Grande à la Société de Marie paraît être entièrement providentielle. Il y a environ sept ans, le P. Fr. Lejeune, en exerçant le saint ministère au couvent des Dames du Sacré-Cœur à Mexico, eut l'occasion de connaître une de leurs élèves. Cette jeune demoiselle apprit au Père que ses parents possédaient un vaste domaine sur la paroisse d'Atotonilco, diocèse de Tulancingo. Sur cette propriété et dans les environs, vivaient un grand nombre d'Indiens très éloignés de l'église paroissiale, et qui ne pouvaient assister à la Messe que bien rarement. Ils avaient oublié toute pratique religieuse, et vivaient dans l'ignorance et la corruption des mœurs.

Mademoiselle Palma s'intéressait beaucoup au sort de ces malheureux, car son excellente famille avait mis tout en œuvre pour remédier à cette triste situation. Madame Palma et ses filles s'étaient faites catéchistes volontaires : elles allaient, de village en village apprendre aux Indiens à faire le signe de la Croix, et leur enseigner les prières les plus indispensables. Cette mère chrétienne tomba gravement malade, et dut renoncer à ses courses. Alors sa fille, mise en pension à Mexico, demanda à notre confrère s'il n'y avait point parmi les Pères Maristes, des Missionnaires qui consentiraient à aller évangéliser ces pauvres indigènes. Le Père, tout en comprenant l'utilité et le mérite de cette belle œuvre, ne pouvait s'engager à rien. Plusieurs années se passèrent, et la pieuse élève du Sacré-Cœur continuait ses instances, sans se décourager des refus que nous devions lui opposer. En 1905, le P. Lejeune fut envoyé au domaine de Saint-Joseph, sur la paroisse d'Atotonilco, par le R. P. Descreux, alors Vice-Provincial du Mexique : il examina la situation avec soin et fit son rapport à son

Supérieur. D'un autre côté, Madame Palma se chargea de faire auprès de Mgr José Mora toutes les démarches nécessaires pour que la paroisse passât aux mains des Pères Maristes. Dès la première ouverture, l'Evêque se montra disposé à exaucer cette requête, car il connaissait mieux que personne l'état des habitants de son immense diocèse, et gémissait de la pénurie de prêtres indigènes. Le 16 novembre 1906, le P. Jean Ollier, sur la présentation du R. P. Descreux, était agréé comme curé d'Atotonilco, et la paroisse passait à la charge de la Société de Marie.

Situé à 25 km. de Pachuca, le village d'Atotonilco possède 2,300 habitants. Outre le bourg, il y a sept hameaux qui ont une chapelle où l'on célèbre la Sainte Messe de temps en temps: ces huit agglomérations donnent un total de 6,155 âmes. La plus éloignée des annexes est à 25 km. du bourg, et la plus rapprochée à 8 km. Les villages qui n'ont pas d'oratoire sont nommés *rancherias,* et il y en a treize, sans compter trois *haciendas:* le nombre total de nos paroissiens est de 13,295, et ils sont disséminés sur une étendue de 600 kilomètres carrés.

Comme on le voit par les précédents détails, la paroisse est immense, et pourrait occuper plus de deux Pères, car l'enseignement religieux manque presque complètement aux Indiens, et il est nécessaire d'aller les chercher dans leurs *ranchos.* Du reste, c'est la méthode qu'employaient autrefois les Religieux Augustins, fondateurs de la paroisse d'Atotonilco: ainsi s'explique la présence d'une chapelle dans tous les principaux villages. D'autre part, les grandes distances ne permettent pas à deux Pères de faire des visites assez fréquentes. Les Confrères qui désirent se livrer aux Missions devraient penser qu'ils ont ici un vaste champ d'action. Il n'est pas besoin d'aller en Océanie pour trouver des sauvages à convertir: au Mexique, un très grand nombre d'Indiens ne demandent qu'à profiter des enseignements du Christianisme. Nos Confrères n'ont d'ailleurs pas à craindre une vie trop aisée: les difficultés et les privations de la vie apostolique ne leur feront pas défaut.

La maison d'Atotonilco est la première de ce genre que la So-

ciété ait acceptée au Mexique; c'est une paroisse de campagne où les Pères seuls ont juridiction, et personne ne vient entraver leurs mouvements. Plaise à Notre-Seigneur et à notre Bonne Mère de susciter parmi nos Confrères d'Europe des hommes de bonne volonté. Après un peu de temps, ils seraient amplement dédommagés du sacrifice qu'ils auraient fait en quittant leurs parents et leur pays, et ils récolteraient ici une riche moisson dans le champ du Père de Famille.

LE COLLÈGE SANTA-MARIA, à Mexico.

Le Collège Santa-Maria a-t-il une histoire qui puisse s'écrire? Il est né d'hier: il n'a qu'un peu plus d'un an d'existence. On n'a pas de souvenirs à cet âge: on n'a que des espérances.

Mais s'il n'a pas de passé, s'il n'a pas encore de souvenirs, il vit du présent et de l'avenir, d'un présent laborieux, chargé de toutes les difficultés, de tous les soucis d'une fondation. Et cette histoire peut se dire, sinon dans ses détails, du moins dans ses grandes lignes et dans ses phases successives jusqu'à cette date de mai 1907.

Ce berceau, c'est vraiment un Bethléem, petit, humble et provisoire, en attendant Nazareth. Et c'est bien Marie qui en est la Mère. Nous étions venus, et on nous envoyait, — petite colonie française pleine d'élan et de bonne volonté, — pour une succession! Au lieu de cela, c'est une création de toutes pièces qu'il a fallu entreprendre. C'est aussi une création avec son esprit propre, sa physionomie bien particulière, qu'Elle voulait, Elle, la Première Supérieure, et à laquelle Elle est en train de présider. D'abord, Elle lui a imposé un nom prédestiné..., le sien, car ce Bethléem, après des recherches infructueuses dans les quartiers plus éloignés, a été trouvé enfin dans la colonie Santa-Maria, — 4a del Ciprés, No 4, desservie par des tramways qui portent ces noms: Colonia Santa Maria.

Nous nous sommes donc appelés: "Collège Santa-Maria;" et, de plus: "Franco-Anglais." Ce titre dénonce le caractère de l'enseignement et la physionomie distinctive du Collège. Ces deux langues sont apprises parallèlement: le français, langue de culture et de communication, et l'anglais, langue du commerce et des affaires. Nous voudrions d'ailleurs, dans l'évolution ultérieure du collège, répondre à toutes les exigences industrielles et commerciales de cette grande ville de Mexico si hospitalière, en plein essor de prospérité et de progrès.

Ce n'est encore qu'un enseignement primaire, divisé en ce pays en primaire élémentaire et primaire supérieur, auquel se superpose ensuite l'enseignement secondaire, dit ici préparatoire. Nous commençons; nous n'en sommes qu'au premier degré, qui s'adresse à des enfants de 6 à 12 ans.

Mais ces petits vinrent nombreux, dès le premier jour (2 février 1905); et ils s'échelonnèrent tout le long des semaines et des mois, jusqu'au mois de novembre, où ils atteignirent le chiffre de 80.

Notre maison ne pouvait plus les contenir; ce n'est d'ailleurs qu'une résidence, composée de deux appartements, avec un petit jardin intérieur transformé en cour. Il fallait dès lors songer à un agrandissement et à une augmentation de personnel. Une annexe, située dans le voisinage immédiat, 3a de Santa-Maria, No 1, et confiée aux Religieuses Augustines de Sainte-Marie, nous a permis d'atteindre ce double résultat. Déjà les deux maisons sont pleines d'élèves, 60 chez les Sœurs, 80 chez nous, et peut-être aurons-nous dépassé ce chiffre à la fin de l'année. Que nous aurons alors besoin de notre Nazareth!

Ce Nazareth n'existe encore que dans nos espérances, il n'est situé que dans nos plans d'avenir. Mais nous sentons bien que la sainte Vierge nous le prépare; mais ces espérances semblent fondées, et ces plans ont reçu un commencement d'exécution qui paraît devoir en assurer le succès définitif. C'est une Société financière en voie d'organisation, qui nous fournirait emplacement et construction, moyennant une rente annuelle assez minime

et des conditions vraiment avantageuses. Puissent les prières de tous nos amis, de tous ceux qui s'intéressent à nos œuvres d'Amérique, et en particulier, à cette œuvre de l'éducation au Mexique, hâter la prise de possession de ce Nazareth! Nous pourrons y ouvrir une source de vie surnaturelle plus abondante, où viendront s'abreuver un plus grand nombre d'enfants et de jeunes gens.

A. M. D. G. & D. G. H.

CONCLUSION.

Daigne la Très Sainte Vierge bénir ce petit travail, et lui faire porter des fruits.

Faire connaître nos œuvres, qui sont les siennes ; — inspirer à des confrères le désir de se consacrer, sous sa maternelle protection, au développement de ces œuvres si riches en espérances et déjà si prospères, — tel est le vœu que nous formons, et le but que nous avons en vue en publiant ces courtes notices. Elles sont simples de style et sans prétention ; elles n'offrent rien qui soit de nature à frapper l'imagination et à soulever l'enthousiasme. Aussi n'est-ce pas cette corde que nous avons voulu toucher, de peur de nous exposer nous-mêmes ou d'en exposer d'autres à l'illusion ou à la déception.

Chargés d'une œuvre immense, à laquelle nous ne pouvons suffire, nous faisons appel à des cœurs généreux et dévoués, qui soient prêts à seconder nos efforts et à partager nos labeurs. Sans leur aide, dont nous avons un besoin absolu et urgent, il nous est impossible de répondre plus longtemps à la confiance qu'on nous témoigne de toutes parts, impossible de tenir à la tâche et de remplir notre mission qui serait autrement si belle et si féconde. Ici, plus que nulle part ailleurs, se vérifie la parole de l'Evangile : "Messis quidem multa, operarii autem pauci." Puissent les ouvriers surgir, et Dieu entendre notre instante prière : "Mitte operarios in messem tuam."

Une simple réflexion pour terminer : si, comme on le dit, et c'est l'opinion reçue, l'Amérique est le pays de l'avenir, notre jeune province n'a-t-elle pas, dans la sphère qui lui est propre, la même destinée ? Nous osons le croire ici, et nous pensons que c'est entrer dans les desseins de la Providence que de travailler, par tous les moyens possibles, à son développement et à sa prospérité !

STATISTIQUE.

1907.

Profès prêtres	103
Scolastiques profès	2
Aspirants	33
Scolasticat	1
Frères Coadjuteurs	4
Ecole Apostolique	1
Apostoliques	52
Paroisses	22
Eglises ou Chapelles publiques	44
Collèges	4
Elèves des Collèges	545
Aumôneries	2
Ecoles Paroissiales	17
Elèves des Ecoles Paroissiales	4325
Catholiques confiés à nos soins, approximativement	70,000

A. M. D. G. & D. G. H.

NOTA. — Ces différents chiffres ne comprennent pas les établissements de la Vice-Province du Mexique.

TABLE DES MATIÈRES